H. G. WELLS

PAGES CHOISIES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

HENRY D. DAVRAY

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

ALBIN MICHEL

ÉDITEUR — PARIS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PAGES THOUSEN

PAGES CHOISIES

8°Y2
76796

17 MARS 1931
DEPOT LEGAL
B.N. VOLUMES
Editeurs
A02747

DEPOT LEGAL

LYCÉES CHOISIES

H.-G. WELLS

PAGES CHOISIES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

HENRY D. DAVRAY

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

ALBIN MICHEL
ÉDITEUR, PARIS
22, RUE HUYGHENS, 22

Droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.
Copyright 1931 by Albin Michel.

PRÉFACE

Ce n'est pas le simple hasard, non plus que l'ordre chronologique, qui nous ont fait placer en tête de ce recueil quelques extraits de *la Guerre dans les Airs* : ils sont là pour marquer fortement, dès le début, l'originalité qui se retrouvera tout au long de ces pages choisies. Tout de suite, le lecteur surpris et conquis admirera l'extraordinaire mélange de réalisme, de merveilleux scientifique et d'anticipations visionnaires qui ont fait la renommée universelle de notre auteur.

Formidable et étonnamment variée, l'œuvre de H.-G. Wells offre cette caractéristique rare de ne pas vieillir. Elle garde une actualité vivace, et aujourd'hui encore, après plus de trente ans, ses premiers romans restent curieusement prophétiques. Rien ne le démontre mieux que ces quelques scènes de *la Guerre dans les Airs* (1). Ce palpitant récit parut en 1908 : il est stupéfiant de le relire aujourd'hui, après la grande guerre. Quand Wells échafauda cette pro-

(1) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*.

digieuse anticipation, il y avait à peine dix ans que Clément Ader avait, pour la première fois au monde, « décollé du sol » avec un plus lourd que l'air; c'était l'année même où Santos-Dumont, sur sa « demoiselle », réussissait ses premiers vols. C'en fut assez pour que Wells entrevît l'avenir qu'annonçaient ces exploits. Se faisant par avance l'historien de la guerre future, il met aux prises les grandes puissances du monde, et c'est dans les airs que les engins volants construits par l'Allemagne, les Etats-Unis, le Japon, la Chine, se heurtent, déversent sur les mers et les continents les projectiles destructeurs et provoquent l'irrémédiable ruine de la civilisation. Six ans plus tard, à peine, l'Europe est en effet à feu et à sang. Les machines prévues par Wells apparaissent dans le ciel, circulent sans répit au-dessus des tranchées et poussent des « raids » à d'énormes distances derrière les lignes. Mais à l'heure actuelle, la réalité est encore loin des appareils que décrit l'auteur visionnaire : sans doute les verra-t-on surgir lors du conflit que La Fouchardière a déjà baptisé « la prochaine dernière guerre ».

Avec *la Machine à explorer le Temps* (1), nous faisons un bond de treize ans en arrière, bien peu de chose à côté des bonds que la fameuse machine permet à son inventeur. Dans ce roman qui date de 1895 — le premier qu'il ait publié — Wells est plus audacieux peut-être que dans aucun de ceux qui suivront : il s'y révèle comme un vertigineux visionnaire, en même temps que le plus réaliste des utopistes. Le temps étant admis comme une quatrième dimension, il est tout naturel de s'y mouvoir comme on se meut dans les trois autres; et la machine emmène l'explorateur jusqu'en l'an 802.701. Ce qu'il trouve alors sur la terre dépasse, de tous ces millénaires, les pires

(1) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

scènes de la vie future dont Georges Duhamel fut le témoin désenchanté et qu'il relate en les déplorant. Cependant, c'en est la conséquence déduite par anticipation avec une féroce logique. Deux races demeurent : l'une, souterraine, mécanique, ne sort de ses ténèbres que la nuit pour venir chercher à la surface, où elle les élève comme un bétail, les descendants dégénérés de l'antique classe des oisifs, de l'autre race devenue comestible, dont elle alimente ses abattoirs et qui constitue sa nourriture.

Beaucoup de critiques estiment que *la Machine à explorer le Temps* est la plus puissante et la plus parfaite entre toutes les œuvres de Wells. Il est certain que le récit y est admirablement mené, qu'il captive de bout en bout, et qu'à la fin, la description de l'agonie de la terre, sous un soleil à demi éteint, au crépuscule des âges, se grave inoubliablement dans l'esprit.

D'autres admirent davantage *l'Ile du docteur Moreau* (1). Outre qu'à leur avis le récit est échafaudé, composé, développé selon une architecture simple et légère, ils assurent que Wells a réussi là un tour de force, une critique de la Création d'autant plus redoutable qu'elle ne désapprouve pas, qu'elle n'incrimine pas, qu'elle ne s'indigne pas. La résolution insensée du Dr Moreau de façonner des êtres à l'image de l'homme suggère irrésistiblement l'idée de rapprocher de ce thaumaturge présomptueux les dieux de toute espèce qui se sont proposé de créer l'homme à leur image. Que leur œuvre soit aussi imparfaite que celle de Moreau, Wells l'indique par des moyens aussi simples qu'impressionnants. A ses hommes animaux, le maniaque chirurgien fait inculquer une *loi* qui symbolise les statuts sociaux, — les règles conventionnelles, les injonctions morales ;

(1) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

mais en vain : dès qu'ils ne redoutent pas d'être punis, ils enfreignent la loi. L'analogie va plus loin, sans que rien la souligne; il semble même que l'auteur prenne soin d'éviter toute allusion directe, et de ne rien dire, pas même d'insinuer, qui dépasse ses personnages humains et leurs faits et gestes. Aucun artifice ne peut mettre le lecteur sur la voie, aucun subterfuge ne peut non plus le fourvoyer : Moreau est bien Moreau et sa retraite du Pacifique est bien un îlot désert sous les tropiques, voilà tout. A part cela, vous pouvez y voir tout ce que vous voulez, et surtout vous serez empoigné dès la première page, et vous continuerez, haletant, votre lecture jusqu'à la fin.

Wells avait trente ans lorsqu'il publia, en 1896, *l'Ile du docteur Moreau*. Deux ans après, il donna en volume *la Guerre des Mondes* (1) qui eut un succès énorme; ce fut le début d'une vogue qui n'a cessé de croître jusqu'à ce que l'écrivain soit devenu l'un des hommes les plus fameux en ce monde.

Il y a quelques années, l'Association France-Grande-Bretagne donnait un banquet en l'honneur de Wells. Entre autres orateurs, M. Jean Perrin, l'éminent savant, titulaire du prix Nobel de physique, rappela l'impatience avec laquelle la jeunesse universitaire attendait, il y a plus de trente ans, les numéros du *Mercure de France* où paraissaient mes versions françaises de ces premiers romans de Wells. Entre tous, *la Guerre des Mondes* empoignait ces lecteurs d'élite et surexcitait leur imagination. Beaucoup plus mouvementé que les précédents, ce récit offre un sujet non moins audacieux et d'un traitement infiniment plus difficile. Ce n'est plus un voyageur solitaire parcourant des périodes fantasmagoriques; ce ne sont plus trois personnages seuls avec des monstres sur une île perdue; cette fois, l'auteur met

(1) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

en mouvement des foules dans un monde bouleversé. La chute des cylindres marsiens autour de Londres provoque d'abord la surprise et la curiosité; puis, quand ces êtres, juchés dans leurs étranges mécaniques, se livrent, sans autre forme de procès, à des hostilités contre lesquelles sont impuissantes nos défenses terrestres, c'est la panique. La fuite affolée des habitants de Londres devant les terrifiants envahisseurs est décrite avec un réalisme si poignant qu'on croirait lire le récit d'un témoin oculaire. C'est une fresque immense, à grandes lignes nettes, où les détails précis abondent sans créer de confusion. Tout est raconté avec simplicité, sur un ton d'émotion ineffaçable, avec un humour qui feint de s'ignorer et que sa discrétion rend singulièrement plus efficace. Par contraste avec cet infernal grouillement, rien n'est plus saisissant que la promenade du héros narrateur à travers les rues de Londres, désertes, silencieuses, et en partie saccagées.

Quelques mois plus tard, en 1899, H.-G. Wells donnait un autre roman anticipateur, *Quand le Dormeur s'éveillera* (1), où, de nouveau les cohues, le tumulte des multitudes insurgées forment des tableaux d'épopée. Après plus de deux siècles de catalepsie, le Dormeur s'éveille. Du seul fait de son existence prolongée, les intérêts qu'il possédait dans certaines entreprises lui assurent la propriété d'une vaste partie des industries et des finances de la terre; c'est en son nom qu'un oligarchique comité gouverne le monde et maintient les masses en servage. Une féroce domestication est l'aboutissement du système social actuel. C'est le prétexte pour Wells d'animer des « scènes de la vie future » qui dépassent tout ce que Georges Duhamel a pu redouter devant la mécanisation des Etats-Unis. La vie est complètement

(1) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*

transformée. Les « villes tentaculaires » sont de gigantesques agglomérations où peinent sans relâche des millions d'êtres; d'où, chaque matin, d'énormes et rapides véhicules distribuent dans les campagnes les ouvriers qui les cultivent scientifiquement : la nature aussi est domestiquée. Les transports aériens ont supprimé les frontières; les races et les nations ne sont plus ennemies; deux ou trois langues seulement sont restées en usage et tendent à se fondre. Il n'y a plus de livres, plus de journaux, mais des téléphonoradiocinématographes; une sorte d'hypnotisme a remplacé la médecine; la vie individuelle a fait place à la vie collective; si le sentiment maternel subsiste, la progéniture des couples appartient à la communauté qui l'élève par des méthodes scientifiques. Toute cette évolution est déduite rigoureusement des données d'il y a trente ans, et le développement qu'imagine l'auteur concorde depuis lors de manière saisissante avec les transformations successives de la réalité.

L'année suivante, H.-G. Wells commence, mois après mois, dans la *Fortnightly Review*, une série de longs articles qu'il appelle *Anticipations* (1). Ce n'est plus de la fiction; ce n'est plus de l'avenir romancé. L'auteur ne fait plus appel au merveilleux scientifique. Il renonce à ses vertigineuses prophéties. Crânement, il s'en prend au présent pour en déduire le futur immédiat, avec quelques envols vers des temps moins prochains. Les questions les plus simples et les problèmes les plus complexes, les préoccupations d'ordre intellectuel et les réalisations pratiques, il aborde tout. Avec un esprit critique singulièrement pénétrant, il examine les données que l'actualité lui fournit et il établit ses pronostics : ce à quoi on est parvenu la veille lui permet de

(1) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*.

discerner ce à quoi on parviendra le lendemain, ou dans dix, vingt ou cinquante ans. D'après le bilan du siècle terminé, il suppute le budget du siècle qui commence. Aujourd'hui, trente ans se sont écoulés, et sa clairvoyance fut si lucide, si sagace, que ses prédictions ne cessent de se réaliser l'une après l'autre.

Chaque tranche mensuelle de ces *Anticipations* était attendue avec impatience par le public, tandis que la presse se livrait à des discussions passionnées sur la précédente. Dès que les douze articles paraissent en volume, le débat s'étend et s'élève; des polémiques surgissent, des controverses s'enchevêtrent dans la presse populaire comme dans les plus graves quotidiens. Les périodiques s'en mêlent et l'admiration pour l'anticipateur est unanime. Bientôt l'idée est lancée qu'outre son poète lauréat, l'Angleterre se doit d'avoir un « prophète-lauréat » qui serait Wells, avec mission d'appliquer sa surnaturelle clairvoyance à l'examen critique des projets parlementaires et des initiatives de l'État. Son discernement, qui tient du prodige, lui permettra d'en signaler les développements fâcheux ou bienfaisants, les conséquences heureuses ou funestes. Mais dans nos vieux pays d'Europe, les meilleures idées n'ont aucune chance d'être mises à exécution si elles ne sont pas soutenues par les précédents ou par la routine, et aucune bureaucratie n'a l'emploi d'une intelligence sagace qui puisse stimuler des gouvernements de politiciens empiriques ou leur crier casse-cou. Que l'idée était excellente, la preuve n'a cessé d'être administrée depuis lors, et elle l'est chaque jour encore à quiconque lit ou relit ce recueil de prévisions pratiques, de déductions judicieuses qui se réalisent souvent beaucoup plus tôt que le prophète ne l'annonçait.

Il va de soi que le gouvernement ignora le vœu

populaire ; Wells put ainsi conserver son indépendance pour vaticiner à sa guise, critiquer et polémiquer sans ménagements et il ne s'en priva pas. En 1902, il publie *La Découverte de l'Avenir* (1); en 1903, *l'Humanité en formation*; en 1905, *Une Utopie moderne* (2), ouvrages dans lesquels il projette sur l'évolution de l'humanité d'éblouissants faisceaux de lumière.

Mais avant d'anticiper sur la marche de l'activité humaine, Wells avait envoyé dans la lune un toqué de génie et son disciple : *Les premiers Hommes dans la Lune* (3) parviennent à destination; ce qu'ils nous apprennent des Sélénites ressemble fort à une réduction à l'absurde de maintes tendances qu'offre la civilisation des habitants de la terre.

Entre temps, en 1904, pour que l'humour ne perde pas ses droits et parce que Wells prend un sarcastique plaisir aux absurdités qu'entraînent la naïveté et la présomption des hommes, il écrit *Place aux Géants* (4) qui lui est une occasion de narrer, avec un réalisme burlesque et désopilant, les mécomptes et les vicissitudes d'un inventeur un peu trop ignorant ou dédaigneux des contingences pratiques.

L'avenir de la Terre et de l'humanité ne suffit pas à accaparer toute l'attention de Wells. Le monde des astres offre un mystère que sa fantaisie s'efforce d'utiliser, sinon de déchiffrer. Il fait envahir notre globe par les habitants de Mars et il projette deux terriens saugrenus dans la *Lune*. Dans *la Merveilleuse Visite* (5), c'est un ange qui tombe du ciel et se trouve passablement dépaysé. Plus tard, modifiant cette

(1) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France.*
(2) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*
(3) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France.*
(4) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*
(5) Traduit par Louis Barron, *Mercure de France.*

fiction, Wells fait surgir, de la mer cette fois, *Miss Waters* (1), une sirène, une vraie, qui finit en queue de poisson, s'échoue sur une plage anglaise de la Manche, s'adapte prestement à son nouveau milieu, s'y trouve à l'aise et enchaîne tous les cœurs.

Dans une nouvelle simplement intitulée *L'Etoile*, — Wells décrit l'approche vertigineuse, signalée par les astronomes, d'un corps céleste inconnu qui bouleverse le système solaire et menace d'anéantir notre minuscule planète; d'abord, personne ne prête attention à cette nouvelle que les journaux jugent insignifiante. Puis, tout à coup, on se rend compte que le cataclysme est inévitable, que le monde va fatalement finir... c'est un conte prodigieux (2).

Après ces pages si puissantes dans leur tragique raccourci, Wells imagine une conséquence toute différente des phénomènes astronomiques. Un beau jour, la Terre est frôlée par l'orbite d'une comète qui l'effleure de sa chevelure; quand les brouillards verts qui se forment à ce contact sont dissipés, l'humanité reprend une existence telle qu'à l'âge d'or. Jamais Wells ne s'est montré plus sensible et plus humain que dans ce triptyque. Lorsque l'ouvrage parut, il y a vingt-cinq ans, on le considéra comme la plus utopique des conceptions de l'auteur : il y dépeignait une ère sans violences, où, après la vraie dernière des guerres, les hommes s'entendaient pour créer un Etat mondial... Dix ans plus tard, les peuples créaient la Société des Nations : il est passionnant de relire aujourd'hui *Au temps de la Comète* (3).

Les phénomènes énigmatiques du spiritisme, comme

(1) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*

(2) *L'Étoile*, dans *Les Pirates de la Mer*, trad. par Henry D. Davray, *Mercure de France.*

(3) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*

tout ce qui touche à l'occultisme, excitent la curiosité de Wells, et il trouva là des sujets qu'il a traités en des nouvelles singulièrement intéressantes. Le recueil intitulé *Les Pirates de la Mer* (1) en contient quatre : *L'Homme qui pouvait accomplir des Miracles*, *l'Œuf de Cristal*, *la Chambre rouge* et *la Tentation d'Harringay*; on trouve *l'Histoire de feu Mr Elvesham* dans *Effrois et Fantasmagories* (2); au nombre des *Douze Histoires et un Rêve* (3) l'occulte en compte deux : *Le Bazar magique* et *Le Fantôme inexpérimenté*, et il est bien difficile de dire lequel entre tous ces récits est le plus saisissant; mais le plus merveilleux est sans contredit *La Porte dans le Mur*. Le recueil qui le contient s'appelle *Le Pays des Aveugles* (4), d'après le titre de la nouvelle sur laquelle le livre s'ouvre et qui est incontestablement un chef-d'œuvre; on y peut lire aussi *Les Cuirassés de Terre*, où bien des années avant la guerre, Wells fait figurer des engins de combat qui ressemblent étonnamment à ce que furent les tanks et les chars d'assaut.

La lecture des œuvres de Wells inspire tout de suite une première remarque : quels qu'ils soient, ses romans sont d'un extraordinaire réalisme, en ce sens que la fantaisie la plus imprévue, les inventions les plus audacieuses, les utopies les plus aventureuses sont solidement établies sur la réalité; elles s'enchevêtrent dans la vie de tous les jours; elles se basent sur les mœurs, les institutions actuelles, les applications de la science et des inventions humaines, et l'avenir s'y coordonne merveilleusement avec le présent.

(1) Traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France.*
(2) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*
(3) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*
(4) Traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France.*

Du reste, certains romans de Wells démontrent qu'il a, du présent, une perception singulièrement perspicace, et qu'il sait voir les gens et les choses sous un angle d'indulgente malice ou d'implacable réprobation. Ainsi, alternant avec les histoires fantastiques, parurent ces tableaux de la vie des humbles que pourrait réclamer le populisme : *La Burlesque Equipée du Cycliste*, *L'Amour et Mr Lewisham*, *L'Histoire de Mr Polly*, *Anne Véronique* (1) et tant d'autres.

Après *la Guerre dans les Airs*, Wells ne touche plus que de loin en loin au merveilleux scientifique : on ne le verra plus que rarement se lancer dans de grands essors prophétiques. Il ramène son attention vers ce qui l'entoure immédiatement. Sa sagacité, sa pénétrante clairvoyance lui font voir les choses telles qu'elles sont. Il arrache les masques; les traits véritables des « tragi-comédiens de la vie », comme a dit George Meredith, lui apparaissent et il les montre avec un sens aigu du comique, avec une drôlerie, avec un humour divertissants, avec aussi une colère vengeresse contre les hypocrisies, les impostures et les brigandages de la politique et des profiteurs de toute espèce.

Cela ne lui suffit pas. Sa formation scientifique — son premier ouvrage est un manuel de biologie en deux volumes — l'oblige à scruter le problème sous tous ses aspects, et, comme la connaissance du passé lui manque, il étudie les transformations géologiques de la Terre, l'histoire de l'homme, des races, des peuples, des nations, le colossal déroulement de l'activité humaine sous toutes ses formes : il rédige alors une monumentale *Histoire du Monde* qui se lit « comme on lit un roman ». Elle est le cadre indispensable pour l'étude d'une période quelconque de

(1) Ces romans ont été traduits par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*.

la chronologie terrestre ou de l'histoire d'une nation particulière.

« Wells, petite syllabe, grand nom », écrivit jadis J. Ernest-Charles qui commentait avec admiration les romans de notre auteur. Oui, certes, et l'œuvre que, par un incessant labeur, Wells a accumulé, oblige à reconnaître qu'il est l'une des plus prodigieuses intelligences de notre époque, et peut-être de tous les temps.

Henry D. Davray.

LA GUERRE DANS LES AIRS [1]

(1) H.-G. Wells : *La Guerre dans les Airs*, traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*.

Les immenses aéronefs allemands étaient formés d'un squelette à côtes d'acier et d'aluminium, recouvert d'une enveloppe extérieure, résistante et non élastique, qui abritait à l'intérieur un ballon à gaz en tissu caoutchouté imperméable, coupé en compartiments dont le nombre variait de cinquante à cent. Chacune de ces alvéoles, remplie d'hydrogène, offrait une imperméabilité absolue. On maintenait l'aérostat à une hauteur voulue par le moyen d'un long ballonnet intérieur, de toile de soie renforcée, dans lequel on comprimait de l'air et d'où on l'expulsait, suivant le cas. L'aéronat pouvait être ainsi rendu plus lourd ou plus léger que l'air; les pertes de poids provenant de l'usure du combustible, du lancement des bombes, et d'autres causes, étaient aussi compensées par l'admission d'air dans les sections du grand ballon. Cela constituait finalement un mélange explosible dangereux, mais, avec tous ces engins, il y a des risques à prévoir. La rigidité de l'énorme machine était assurée encore par un axe d'acier, une poutre armée, qui portait à l'une de ses extrémités l'appareil propulseur et à l'autre l'équipage et les munitions, répartis

dans une série de cabines aménagées sous la proue. Le moteur, extraordinairement puissant, était du type Pforzheim, ce triomphe suprême des inventions allemandes; sa marche se réglait par des commandes électriques disposées dans un des compartiments de la proue, qui formait en réalité la seule partie habitable du vaisseau aérien. Si quelque panne survenait, les mécaniciens se rendaient à l'arrière par une échelle de cordes ou par un passage ménagé dans les chambres à gaz. La tendance au roulis se corrigeait en partie par des ailerons horizontaux latéraux, et la direction s'effectuait par deux ailettes verticales qui, normalement, se repliaient comme des ouïes contre chaque côté de la proue. Somme toute, on avait là l'adaptation la plus complète de la forme du poisson aux conditions du vol aérien, avec cette différence, toutefois, que la vessie natatoire, les yeux et le cerveau se trouvaient au-dessous au lieu d'être au-dessus. Une particularité qui n'avait rien d'aquatique, était l'appareil de télégraphie sans fil qui se balançait sous la cabine d'avant, c'est-à-dire sous le menton même du poisson.

Ces monstres, par temps calme, atteignaient des vitesses de quatre-vingt-dix milles, ou cent cinquante kilomètres, à l'heure, de sorte qu'ils pouvaient avancer contre n'importe quel vent, excepté un ouragan furieux. Leur longueur variait de huit cents à deux mille pieds et leur force ascensionnelle allait de soixante-dix à deux cents tonnes. L'histoire n'a pas enregistré combien de ces aéronats possédait l'Allemagne; mais, au cours de sa brève inspection, Bert compta jusqu'à quatre-vingts de ces énormes masses, en une interminable perspective qui s'allongeait sur plusieurs rangs. Telles étaient les armes sur lesquelles l'Allemagne comptait s'appuyer pour répudier la Doctrine de Monroe et réclamer hardiment sa part de l'empire du ¡Nouveau-

Monde. En outre, elle pouvait recourir aux *Drachenflieger*, de valeur encore inconnue, et qui, montés par un seul homme, servaient à lancer des bombes.

***

Il n'est pas possible d'estimer la quantité d'énergie intellectuelle et physique que l'on gâchait en préparatifs militaires. La Grande-Bretagne dépensait, pour son armée et sa marine, des sommes et des capacités qui, canalisées vers le développement de la culture physique et de l'éducation, auraient fait du peuple britannique l'aristocratie du monde. S'ils avaient consacré à « faire des hommes » les ressources qu'ils gaspillaient en matériel de guerre, les gouvernements anglais auraient pu instruire et exercer la population tout entière jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et tous les Bert Smallways du Royaume-Uni seraient devenus des êtres intelligents et robustes. Au lieu de quoi, on leur agitait des drapeaux sous le nez, jusqu'à l'âge de quatorze ans, en les incitant à pousser des acclamations patriotiques; et enfin on les jugeait capables de quitter l'école pour entreprendre, par exemple, la carrière privée que nous avons brièvement esquissée. La France opérait de similaires imbécillités, l'Allemagne était pire, si possible, et la Russie, avec les charges et les dilapidations du militarisme, courait à la débâcle et à la ruine. Toute l'Europe s'occupait à produire d'énormes canons et d'innombrables ribambelles de petits Bert Smallways. Par mesure de précaution, les Asiatiques avaient été obligés de détourner dans le même sens les forces nouvelles que la science leur apportait. A la veille de la guerre, il existait au monde six grandes puissances et un essaim de plus petites, chacune s'efforçant par tous les moyens de prendre le pas sur les autres pour l'effica-

cité des engins destructeurs et pour l'organisation militaire.

Les grandes puissances se composaient d'abord des États-Unis, nation adonnée au commerce, mais lancée dans les frénésies militaires par les tentatives de l'Allemagne pour s'implanter dans l'Amérique du Sud, — et par les conséquences naturelles des imprudentes annexions de pays arrachés aux griffes même du Japon. Ils entretenaient deux immenses flottes, à l'est et à l'ouest, et, à l'intérieur, ils étaient agités par un violent conflit entre le gouvernement fédéral et les législateurs d'États sur la question du service obligatoire dans la milice défensive. Ensuite, venait l'alliance de l'Asie Extrême-Orientale, l'étroite coalition du Japon et de la Chine, qui, chaque année, s'avançait à pas de géant vers la prédominance dans les affaires mondiales. Enfin restait l'alliance germanique, qui luttait encore pour parfaire son rêve d'expansion impériale et pour imposer la langue allemande à une Europe forcément confédérée. C'étaient là les trois puissances les plus ardentes et les plus agressives.

Beaucoup plus pacifique se montrait l'Empire britannique, périlleusement éparpillé sur le globe et harcelé maintenant par des mouvements insurrectionnels en Irlande et parmi les Races Sujettes. L'Empire avait donné, à ces Races Sujettes, les cigarettes, les chaussures, le chapeau melon, le cricket, les champs de course, les revolvers à bon marché, le pétrole, le travail d'usine, les journaux à un demi-penny en anglais et dans le dialecte local, les diplômes universitaires peu coûteux, la motocyclette et le tramway électrique. Il avait produit une masse considérable de littérature exprimant un mépris souverain pour les Races Sujettes, qui, d'ailleurs, avaient libre accès à ces élucubrations, et il se contentait de croire que rien ne résulterait de ces stimu-

lants, parce que quelqu'un avait parlé jadis de « l'Orient Immémorial », et que Kipling avait proféré ces mots inspirés :

L'Est est l'Est, et l'Ouest est l'Ouest,
Et jamais ils ne se joindront.

Au lieu de quoi, l'Egypte, l'Inde et les contrées sujettes en général avaient enfanté des générations nouvelles qui vivaient dans un état d'indignation passionnée et faisaient preuve d'une énergie extrême, d'une activité toute moderne.

Plus pacifiques encore que l'Empire britannique étaient la France et ses alliées, les nations latines, États puissamment armés, certes, mais belliqueux à regret, d'autant plus que, socialement et politiquement, ils étaient à la tête de la civilisation occidentale. La Russie demeurait par force une puissance pacifique, divisée en dedans, déchirée entre les révolutionnaires et les réactionnaires également incapables de reconstruction sociale, et elle s'enlizait dans un désordre tragique de vendetta politique à retours chroniques. Coincés parmi ces colosses qui les régentaient et les menaçaient, les États moindres conservaient une indépendance précaire, au prix d'un armement défensif aussi redoutable que le permettaient les sacrifices qu'ils pouvaient s'imposer.

Il advint ainsi que, dans chaque contrée, une proportion énorme et sans cesse croissante d'hommes énergiques et inventifs travaillèrent dans un but offensif ou défensif, à élaborer un formidable matériel de guerre, jusqu'à ce que les tensions accumulées eussent atteint le point de rupture. Chaque puissance cherchait à garder secret ses préparatifs, à tenir de nouveaux engins en réserve, à surprendre ce que faisaient ses rivales et à les devancer. Le sentiment de danger qu'engendraient ces décou-

vertes affectait l'imagination patriotique de tous les peuples du monde. Tantôt le bruit courait que les Anglais avaient un canon irrésistible, tantôt que les Français fabriquaient un fusil invincible, tantôt que les Japonais expérimentaient un explosif formidable, ou que les Américains construisaient un sous-marin qui coulerait bas tous les cuirassés. Et chaque fois il en résultait une panique.

L'activité et l'âme des nations étaient accaparées par la pensée d'une conflagration universelle; pourtant la masse des citoyens formait une démocratie fourmillante, aussi insoucieuse de se battre qu'elle en était mentalement, moralement et physiquement incapable. C'était là le paradoxe de l'époque, de cette période absolument unique dans l'histoire du monde. Un immense matériel, avec l'art et les méthodes stratégiques, se transformait entièrement tous les douze ans, marchant, en un fabuleux progrès, vers la perfection, et cela, alors que les peuples devenaient de moins en moins belliqueux et qu'il n'y avait plus de guerres.

Cependant, il en vint une, à la fin. Elle fut une surprise, parce que les motifs réels en restaient cachés. Les rapports s'étaient tendus entre les États-Unis et l'Allemagne, à cause de l'intense exaspération provoquée par un conflit de tarifs douaniers et par l'attitude ambiguë de la puissance européenne vis-à-vis de la doctrine de Monroe. Les rapports s'étaient tendus aussi entre les États-Unis et le Japon, à cause de l'éternelle question de la naturalisation des jaunes. Mais, dans l'un et l'autre cas, il ne faut voir là que des prétextes. La véritable cause efficiente, et ignorée, était le perfectionnement, par l'Allemagne, du moteur Pforzheim, qui rendait facile la construction d'aéronats rapides et parfaitement dirigeables.

A cette époque, l'Allemagne se trouvait de beau-

coup dans les meilleures conditions possibles : mieux organisée pour agir vite et en secret, mieux pourvue des ressources de la science moderne, elle avait un personnel officiel et administratif plus expérimenté et plus instruit. Elle le savait, et elle exagérait à ce point cette certitude qu'elle en méprisait les plans secrets de ses voisins. Peut-être aussi que, s'habituant à un excès de confiance en soi, elle laissa se relâcher son service d'espionnage. En outre, il était dans sa tradition d'agir sans scrupules et en dehors de toute considération sentimentale, ce qui pouvait vicier profondément sa politique internationale. Quand elle se vit seule capable de construire de ces engins nouveaux, son intelligence collective frémit en pensant que maintenant l'heure était venue. Une fois de plus, dans l'histoire du progrès, il semblait qu'elle tînt l'arme décisive. Maintenant, elle pourrait frapper et vaincre, — pendant que les autres tâtonnaient encore en des expériences décevantes.

Avant tout, il fallait attaquer promptement les États-Unis, parce que là, plutôt qu'ailleurs, était la menace d'un rival aérien. On savait que les États-Unis possédaient une machine volante d'une valeur pratique considérable, dérivée du modèle Wright; mais rien n'indiquait que l'administration de la guerre, à Washington, eût fait aucune tentative importante pour créer une force militaire aérienne, et il était indispensable de porter le premier coup.

La France disposait d'une flotte aérienne composée de dirigeables dont la construction, pour plusieurs, remontait à 1908, mais leur vitesse était trop réduite pour qu'ils pussent lutter avec le nouveau type. Créés dans le seul but de surveiller la frontière de l'Est, ils étaient presque tous trop petits pour transporter un poids supérieur à celui d'une trentaine d'hommes sans armes ni provisions, et aucun ne pouvait franchir plus de quarante milles

à l'heure. La Grande-Bretagne, prise, semblait-il, d'un accès de lésinerie, tergiversait et discutait avec l'impérial Butteridge pour l'acquisition de son secret. Encore cet appareil ne pouvait-il être fabriqué en nombre avant plusieurs mois. D'Asie ne venait aucun signe d'activité, ce que les Allemands expliquaient en affirmant que les peuples jaunes étaient dénués d'esprit d'invention. Aucun autre compétiteur à redouter.

— Maintenant ou jamais! — se disaient les Allemands. — C'est le moment de nous emparer de l'air, comme jadis les Anglais se sont emparés des mers. A l'œuvre, avant que les autres soient prêts!...

***

Ce fut le romanesque, bizarre et cruel prince Karl Albert qui décida l'empereur hésitant à approuver ce grand dessein. Favori de l'esprit impérialiste allemand, il représentait l'idéal du nouveau sentiment aristocratique, — la chevalerie nouvelle, disait-on, — qui régna après que le socialisme, affaibli par ses divisions intestines et son manque de discipline, fut anéanti, et que la richesse se fut concentrée entre les mains de quelques familles. D'obséquieux flatteurs le comparaient au prince Noir, à Alcibiade, à César. Grand, blond, viril et splendidement amoral, il semblait à beaucoup l'incarnation du Surhomme annoncé par Nietzsche. La première de ses équipées, qui étonna l'Europe et déchaîna presque une nouvelle guerre de Troie, fut l'enlèvement de la princesse Hélène de Norvège et son refus formel de l'épouser. Puis vint son mariage avec Gretchen Krass, une jeune Suissesse d'une beauté incomparable; puis encore le téméraire sauvetage, où il faillit laisser sa vie, de trois tailleurs dont le bateau avait chaviré et qui se noyaient près d'Hé-

ligoland. Pour cet exploit et pour le récompenser d'avoir enlevé au yacht américain *Defender*, *C. C. I.*, la coupe internationale, l'empereur lui avait pardonné et l'avait placé à la tête des forces aéronautiques de l'armée allemande. Le Prince les développa avec une énergie et une habileté merveilleuses, résolu, disait-il, à donner à l'Allemagne, l'empire du ciel, des mers et de la terre. La passion nationale pour l'agression trouvait en lui son exposant suprême, comme elle trouva, grâce à lui, l'occasion de se révéler pleinement dans cette guerre stupéfiante. Mais la fascination qu'il exerçait était plus que nationale. Partout, sa ténacité barbare dominait les esprits, comme autrefois la légende napoléonienne. Des Anglais, dégoûtés des méthodes lentes, complexes et civilisées de la politique britannique, se tournaient vers cette figure puissante et opiniâtre. Des Français croyaient en lui. On lui dédiait des odes en Amérique!

Il élabora et provoqua la guerre.

Tout autant que le reste du monde, l'ensemble de la population allemande fut pris à l'improviste par la soudaine décision du gouvernement impérial. Cependant, l'imagination germaine était en partie préparée à une telle éventualité par toute une littérature de prévisions militaires, qui commence dès 1906, avec Rudolf Martin, auteur non seulement d'un brillant volume d'anticipations, mais aussi de la phrase fameuse : « L'avenir de l'Allemagne est dans les airs! »

***

On n'eut aucune nouvelle du combat naval, ce matin-là, ou bien le Prince garda pour lui les radiogrammes qui parvinrent. Un peu après midi, les bulletins commencèrent à se succéder, et l'un d'eux affola le lieutenant, qui entra, gesticulant et surexcité :

— Le *Barbarossa* désemparé coule à pic, s'exclamait-il, *Gott in Himmel ! Der alte Barbarossa ! Aber welch ein braver Krieger !*

Il arpentait la cabine, ne cessant de grommeler en allemand. Tout à coup, il s'adressa à Bert en anglais :

— Songez donc, Smallways! Notre vieux bateau, que nous tenions si propre, si astiqué. Tout est fracassé, mis en pièces, et les camarades aussi sont réduits en miettes!... *Gott !*... Des jets de vapeur qui sifflent partout, les flammes qui se tordent en tous sens... le fracas des canons et des projectiles qui éclatent, et vous écrabouillent, quand on est auprès... Tout se disloque, et saute... Rien ne résiste! Et moi qui suis ici, dans les airs!... Si près et si loin! *Der alte Barbarossa !*

— Et les autres ? questionna Smallways.

— *Gott !*... Ah! oui... Nous avons perdu le *Karl der Grosse*, le plus grand et le meilleur de nos vaisseaux... Un transatlantique anglais s'est jeté au milieu de la bataille, qu'il voulait pourtant éviter, et une collision s'ensuivit avec le *Karl der Grosse* qui est sérieusement endommagé; il a son avant brisé et il sombre lentement... On se bat dans la tempête. On n'a jamais vu pareille mêlée... D'excellents navires et d'excellents soldats de chaque côté... Dans la tempête, dans la nuit, à toute vitesse sur les flots en fureur... Pas moyen de se servir des sous-marins, pas de coups de poignard en dessous... Rien que les canons!... Nous sommes sans nouvelles de la moitié de nos vaisseaux, parce que les mâts sont coupés par les obus. Latitude 30° 38' nord, longitude 40° 31 ouest... Où ça se trouve-t-il ?

Il déplia davantage sa carte et l'examina avec des yeux qui ne voyaient rien.

— *Der alte Barbarossa !* Je ne puis penser à autre chose... des obus dans ses machines, les flammes

refoulées hors des foyers, les chauffeurs et les mécaniciens brûlés, carbonisés... Des camarades, des amis... c'est le dernier jour!... Pas eu de veine... Désemparé! Coulé à fond! Tout le monde ne peut avoir le dessus dans la bataille, c'est certain! Pauvre vieux Schneider! Je parie bien qu'il leur en a envoyé plus qu'il n'en a reçu.

Les nouvelles arrivèrent ainsi par fragments toute la matinée. Les Américains perdirent un second bâtiment dont on n'eut pas le nom. Le *Hermann* fut endommagé en couvrant le *Barbarossa*. Kurt s'agitait comme un animal emprisonné, montant à la plate-forme d'avant, sous l'aigle, courant à la galerie d'arrière, revenant à ses cartes, parcourant tout l'aéronat. Il communiquait à Bert le sentiment de l'actualité immédiate de cette lutte.

Mais quand Bert descendit à son tour à la galerie, tout était vide et calme; au-dessus, s'étendait un ciel clair d'un bleu noirâtre, et au-dessous, à travers un voile plissé de cirrus ensoleillés et diaphanes, on entrevoyait le vaste train des nuages galopants, qui cachaient l'Océan.

Les moteurs ronflaient et crépitaient, et les deux longues lignes de dirigeables suivaient l'aéronat du Prince, tel un vol de cygnes derrière son guide. A part le bourdonnement trépidant des moteurs, tout était silencieux comme un rêve. Et en bas, quelque part dans le vent et la pluie, les canons rugissaient, les obus mutilaient, fracassaient, émiettaient, et, selon l'antique loi de la guerre, des hommes s'agitaient, s'exaspéraient, souffraient et... mouraient.

***

A mesure que la journée s'avançait, la tempête diminuait de violence, et la mer redevenait visible par intermittences. La flotte aérienne gagna les

couches inférieures de l'atmosphère, et, au coucher du soleil, l'équipage du *Vaterland* aperçut, très loin dans l'est, le *Barbarossa* désemparé. En entendant les hommes se précipiter dans le passage, Bert sortit sur la galerie, où s'étaient rassemblés une douzaine d'officiers qui, au moyen de jumelles, examinaient l'horizon. Deux navires, l'un, un pétrolier vide, très élevé au-dessus de l'eau, l'autre, un transatlantique converti en transport, dansaient sur les flots non loin de l'épave.

Kurt se tenait un peu à l'écart.

— *Gott !* fit-il, en abaissant ses jumelles marines. C'est comme si l'on voyait un vieil ami qui aurait le nez coupé et qui attendrait qu'on l'achève!... *Der Barbarossa !*

Par une soudaine impulsion, il tendit les jumelles à Bert, qui essayait de distinguer le malheureux cuirassé en abritant ses yeux sous sa main.

Jamais Bert n'avait vu spectacle pareil. Ce n'était pas seulement un navire démantelé qui flottait à la dérive, mais une carcasse mutilée, déchiquetée. Ses puissantes machines avaient causé sa ruine. En donnant la chasse à la flotte américaine au cours de la nuit, il avait pris une grande avance sur ses conserves et se trouva seul entre le *Susquehanna* et le *Kansas-City*. Ceux-ci, s'apercevant de son approche, ralentirent de façon à l'avoir de flanc et prévinrent par signaux le *Theodore-Roosevelt* et le *Monitor*. A l'aube, le *Barbarossa* était enfermé. Le combat n'avait pas duré cinq minutes qu'apparaissaient, à l'est, le *Hermann*, et, à l'ouest, le *Fürst-Bismarck*, qui obligèrent les Américains à fuir, non sans qu'ils eussent eu le temps de lacérer et de disloquer leur ennemi ; ils avaient passé sur lui toute la colère accumulée pendant leur pénible retraite. Bert ne vit plus qu'un amas fantastique de métal désarticulé, déchiré, émietté, sans qu'il pût

reconnaître aucune des parties du navire, sinon par leur position.

— *Gott !* gronda Kurt, reprenant les jumelles que Bert lui tendait. *Gott ! Da waren Albrecht... der gute Albrecht und der alte Zimmermann... und von Rosen !*

Longtemps après que le *Barbarossa* eut été englouti dans la brume, le lieutenant demeura sur la galerie, les jumelles aux yeux, et, quand il revint à sa cabine, il était pensif et taciturne.

— C'est un rude jeu, Smallways! dit-il enfin. Oui, cette guerre est un rude jeu. On voit les choses sous un jour différent, après le spectacle de tout à l'heure. Il a fallu bien des hommes pour construire le *Barbarossa* et bien des hommes pour le monter... des hommes comme on n'en rencontre pas de pareils tous les jours... Albrecht... il y en avait un qui s'appelait Albrecht... il jouait de la cithare et il improvisait... Où est-il à présent ?... Lui et moi, nous étions des amis intimes, à la manière allemande...

***

Pendant la nuit, la bataille navale et la poursuite étaient entrées dans une phase nouvelle. Très habilement, les Américains avaient rapproché les extrémités de leur ligne de marche et s'étaient formés en colonne, au sud de la flotte dispersée des Allemands. Puis, avant le jour, ils avaient viré de bord et mis le cap, en ordre serré, sur le nord, avec l'idée de passer à travers la ligne de bataille allemande et de tomber sur le convoi de ravitaillement qui se dirigeait vers New-York. La situation avait changé, depuis que les adversaires étaient entrés en contact. A présent, l'amiral américain O'Connor était informé de l'existence des dirigeables, et il ne s'inquiétait plus de Panama, d'où on l'avait prévenu que la flottille de sous-marins était arrivée et que le *Delaware* et

l'*Abraham Lincoln*, deux des plus récents et des plus puissants cuirassés, étaient signalés à Rio-Grande, sur la côte du Pacifique, à l'extrémité du canal. Cependant, sa manœuvre fut retardée par une explosion de chaudières à bord du *Susquehanna*. A l'aube, ce bâtiment se trouva en vue, et bientôt si près du *Bremen* et du *Weimar* que l'action s'engagea instantanément, et que, devant l'alternative de laisser le navire soutenir seul la lutte ou de risquer une attaque générale, O'Connor prit ce dernier parti. Ce n'était pas, à coup sûr, une résolution désespérée. Bien que plus nombreux et plus puissants, les Allemands s'échelonnaient sur une distance de plus de quarante-cinq milles : avant qu'ils pussent se rassembler, la colonne compacte des sept vaisseaux américains avait des chances pour les mettre un à un hors de combat.

Le jour se leva, gris et nuageux, et ni le *Bremen* ni le *Weimar* ne s'étaient rendu compte qu'ils avaient à affronter d'autres cuirassés que le *Susquehanna*, quand, tout à coup, l'escadre entière surgit à une distance d'un mille et fonça sur eux. Telle était la situation, lorsque le *Vaterland* apparut dans le ciel. Les lueurs rouges que Bert avait entrevues provenaient de l'infortuné *Susquehanna*, que l'incendie dévorait à l'avant et à l'arrière, mais qui se défendait encore avec deux de ses canons, en naviguant lentement vers le sud. Le *Bremen* et le *Weimar*, tous deux atteints en divers endroits, s'éloignaient dans la direction du sud-ouest. Guidée par le *Theodore-Roosevelt*, la flotte américaine passa derrière eux, chaque unité leur envoyant successivement quelques projectiles, et les séparant du *Fürst-Bismark*, qui avançait à toute vitesse, venant de l'ouest.

Bert ignorait les noms de ces navires, et, longtemps, à vrai dire, trompé par les évolutions des combattants, il prit les Américains pour les Alle-

mands et *vice-versa*. Il observa une colonne de six vaisseaux de guerre lancés à la poursuite de trois autres, au secours desquels un nouveau venu accourait, mais le fait que le *Bremen* et le *Weimar* se mirent à tirer sur le *Susquehanna* bouleversa toutes ses supputations. Puis, un bon moment, il fut absolument désorienté. Le fracas des canons le déroutait aussi; ils ne semblaient plus détoner avec un éclat assourdissant; c'était une explosion nette, sèche et, à chaque jet de flammes, Bert sentait son cœur bondir dans l'attente du choc imminent. De plus, il voyait ces cuirassés, non plus de profil comme sur les images, mais de plan et curieusement aplatis et raccourcis. Sur la plupart, les ponts étaient déserts, mais par endroits de petits groupes d'hommes s'abritaient derrière des bastingages d'acier. Les longs nez agités des grands canons lançaient des éclairs transparents, et, sur les flancs, l'activité des pièces à tir rapide retenait surtout l'attention. Les bâtiments américains, mus par des turbines à vapeur, avaient de deux à quatre cheminées; les bâtiments allemands, munis de moteurs à explosion qui faisaient un ronflement extraordinaire, flottaient beaucoup plus affaissés sur l'eau. Les bateaux américains, à cause de leur système de propulsion, étaient plus larges et d'un contour plus gracieux.

Ces navires aplatis combattaient avec toute leur artillerie, secoués par d'immenses vagues basses, sous la clarté froide et nette de l'aube. Et le spectacle se déplaçait selon le large balancement rythmique du dirigeable.

De toute la flotte aérienne, seul le *Vaterland* entra en scène. Il plana au-dessus du *Theodore-Roosevelt*, réglant sa vitesse sur celle du cuirassé, dont toutes les machines donnaient à pleine puissance et dont l'équipage pouvait par intermittences entrevoir l'ennemi à travers le voile mouvant des

nuages. Le reste des aéronefs allemands demeurait au-dessus de la couche opaque, à une hauteur de six à sept mille pieds, communiquant avec l'aéronat de l'état-major au moyen de la télégraphie sans fil, mais évitant de s'exposer à l'artillerie navale.

On ignore exactement à quel moment les infortunés Américains constatèrent la présence de cet élément nouveau dans la lutte. Aucun récit de cet épisode n'a survécu. Nous ne pouvons que nous imaginer du mieux que nous pourrons quelle dut être l'impression du marin tout absorbé par la bataille lorsque, levant soudain les yeux, il découvrit au-dessus de sa tête cette gigantesque forme muette, de dimensions plus vastes que celles d'aucun cuirassé, avec en poupe un immense pavillon allemand. Bientôt, à mesure que le ciel s'éclaircit, des monstres identiques apparurent de plus en plus nombreux, et, dédaigneux de toute artillerie et de tout blindage, accordèrent leur allure pour suivre les navires qui combattaient.

Pas une fois on ne tira le canon contre le *Vaterland*, mais on essaya de quelques coups de fusil, et c'est seulement par un hasard malchanceux qu'un homme fut mortellement atteint à bord du dirigeable, qui, du reste, ne prit de part directe au combat que vers la fin. Le *Vaterland* planait au-dessus de la flotte américaine, destinée à périr, tandis que le Prince dirigeait par la télégraphie sans fil les mouvements de ses conserves. Pendant ce temps, le *Vogelstern* et le *Preussen*, remorquant chacun une demi-douzaine de *Drachenflieger*, voguaient à toute vitesse et descendaient, à travers les nuées, à cinq milles en avant des premiers vaisseaux américains. Immédiatement, le *Theodore-Roosevelt* pointa sur eux les gros canons de sa tourelle d'avant, mais les obus éclatèrent bien au-dessous du *Vogelstern*. Aussitôt une douzaine de *Drachen-*

flieger se détachèrent des dirigeables et partirent à l'attaque.

Bert, le buste à demi sorti de la fenêtre de sa cabine, assista à cette première rencontre de l'aéroplane et du cuirassé. Les bizarres *Drachenflieger* allemands, avec leur unique pilote, leurs grandes ailes plates, leur tête carrée, leur carcasse munie de roues, avaient pris leur essor comme un vol d'oiseaux.

— Nom de nom! s'écria Bert.

Vers la droite, l'un des aéroplanes piqua follement du nez, se redressa presque perpendiculairement, explosa avec un bruit énorme et s'abîma en flammes dans la mer. Un autre descendit plonger obliquement dans les flots et se brisa en mille morceaux au moment où il frappa la surface. Au-dessous, sur le pont du *Theodore-Roosevelt*, des êtres humains minuscules, raccourcis au point qu'on ne distinguait que leur tête et leurs pieds, se précipitaient en tous sens et épaulaient des armes pour tirer sur les assaillants. Le *Drachenflieger* le plus rapide passa au-dessus du cuirassé américain et laissa tomber sur la tourelle d'avant une bombe qui éclata avec un fracas terrible auquel répliqua une volée de coups de fusil. Les pièces à tir rapide se mirent de la partie, et au même instant le cuirassé allemand *Fürst-Bismarck* logeait un obus dans les blindages de son adversaire. Un second et un troisième aéroplanes glissèrent au-dessus du vaisseau américain en lui jetant des bombes; un quatrième, dont le pilote avait été atteint par une balle, culbuta et s'abattit entre les cheminées déchiquetées du navire et les arracha en sautant lui-même. Bert eut le temps d'entrevoir la petite forme noire du pilote lancé hors de sa machine démolie, et retombant comme un paquet flasque, anéanti aussitôt dans le flamboiement furieux de l'explosion.

Une autre explosion se produisait au même instant à l'avant du vaisseau amiral américain; un

énorme fragment de métal s'en détachait, allait s'engloutir dans les flots en projetant des hommes de tous côtés et laissant une cavité béante dans laquelle un aéroplane fit choir promptement une bombe enflammée.

Alors, avec une cruelle netteté, dans l'impitoyable clarté du jour qui grandissait, Bert aperçut une multitude de menus animalcules convulsivement actifs dans le sillage écumant du *Theodore-Roosevelt*. Qu'était-ce ? Des hommes ? Impossible !... Ces petites créatures mutilées se débattant dans les remous déchiraient de leurs doigts crispés l'âme de Bert.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... pleurnichait-il.

Bientôt il n'y eut plus rien, et la proue noire de l'*Andrew-Jackson*, défiguré par la dernière bordée du *Bremen* qui sombrait, sépara en deux longues vagues symétriques les eaux qui avaient englouti les naufragés. Haletant d'horreur, Bert, un instant aveuglé par les larmes, ne discerna plus rien de cette désolation.

Tout à coup, avec un fracas formidable, dans lequel, pour ainsi dire, se confondit un éparpillement de détonations moindres, le *Susquehanna*, dérivant à trois milles vers l'est, sauta et disparut brusquement dans un bouillonnement de flots en furie. Pendant un moment, ce ne fut qu'un chaos liquide qui éructait, en un tumulte ininterrompu, de la vapeur, de l'air, du pétrole, des morceaux de métal et de bois, et aussi des hommes.

La catastrophe produisit comme un arrêt dans la bataille, et l'arrêt sembla fort long à Bert. Il chercha des yeux les *Drachenflieger*. Les débris de l'un d'eux flottaient par le travers du *Monitor* ; plusieurs avaient disparu, lançant au passage des bombes sur la colonne des cuirassés américains : d'autres, apparemment indemnes, étaient tombés à l'eau ; trois ou quatre évoluaient encore dans les airs,

décrivant à présent de vastes cercles pour regagner leur dirigeable. Les cuirassés américains n'étaient plus en formation de colonne; le *Theodore-Roosevelt*, très endommagé, filait vers le sud-est, et l'*Andrew-Jackson*, fortement délabré, sans cependant qu'eussent souffert ses organes essentiels, se risquait entre le vaisseau amiral et le *Fürst-Bismarck* pour intercepter le feu de ce cuirassé ennemi encore intact. Vers l'ouest, l'*Hermann* et le *Germanicus* s'approchaient, prêts à prendre part au combat.

Après le désastre du *Susquehanna*, Bert perçut un bruit semblable au grincement d'une porte mal huilée : c'étaient les acclamations répétées de l'équipage du *Fürst-Bismarck*.

Semblant répondre à ces clameurs, le soleil apparut, les eaux sombres devinrent lumineusement bleues et un torrent de clarté dorée inonda le monde, — ce fut un sourire soudain dans une scène de carnage et d'horreur. Comme par magie, le voile des nuages s'était évanoui, et le ciel révélait toute la flotte aérienne allemande, qui s'abattait de conserve sur sa proie.

Les canons se remirent à tonner, mais les cuirassés n'étaient pas construits pour résister à des assaillants tombant du zénith. Les volées de mousqueterie dirigées sur les aéronats demeurèrent sans effet, à part quelques balles qui tuèrent ou blessèrent par hasard une douzaine d'hommes. L'escadre américaine était dispersée : le *Susquehanna* avait coulé; le *Theodore-Roosevelt*, épave surchargée de décombres, son artillerie hors de combat, ne gouvernait plus, et le *Monitor* était visiblement démantelé. Ces deux derniers avaient cessé le feu, de même que le *Bremen* et le *Weimar*, de sorte que les quatre vaisseaux restaient à portée de canon les uns des autres, en une trêve involontaire, avec chacun son pavillon hissé à l'arrière. Seuls, maintenant, quatre cuirassés

américains, l'*Andrew-Jacskon* en tête, cinglaient à toute vapeur vers le sud-est. Le *Fürst-Bismarck*, l'*Hermann* et le *Germanicus* leur donnaient parallèlement la chasse, les criblant d'obus. A ce moment, le *Vaterland* s'éleva lentement dans les airs, préparant le dénouement du drame.

Rangés en file, une douzaine de dirigeables se lancèrent sans hâte, mais de toute la puissance de leurs moteurs, à la poursuite de la flotte ennemie. Jusqu'à ce qu'ils l'eussent rattrapée, ils planèrent à une hauteur de deux mille pieds. Alors, descendant rapidement et prenant une vitesse un peu plus grande que celle des navires, le premier aéronat déversa sur le pont légèrement blindé du dernier cuirassé une pluie de bombes qui le transforma en un foyer crépitant. Ainsi les monstres volants passèrent l'un après l'autre au-dessus de leurs cibles échelonnées, et chacun d'eux aggrava les dégâts qu'avait causés son prédécesseur. Les artilleurs américains se turent, à part quelques héroïques obstinés, et les bâtiments continuèrent à naviguer à toute allure, tenaces, sanglants, déchiquetés, indomptables, crachant des volées de balles contre leurs assaillants aériens, et canonnés sans pitié par les cuirassés allemands. Mais Bert n'entrevoyait plus l'escadre des États-Unis que par intermittences, entre les masses énormes des dirigeables qui s'acharnaient sur elle.

Soudain, il remarqua que, la bataille reculant dans le lointain, les proportions des combattants diminuaient et le vacarme s'assourdissait : le *Vaterland* s'élevait dans les airs, sans bruit et régulièrement. Bientôt, la déflagration des canons cessa de se répercuter dans sa poitrine et ne parvint plus à son oreille qu'atténuée par la distance; les quatre vaisseaux muets n'étaient plus, à l'est, que de gros points sombres... mais étaient-ils bien quatre ? Bert

parcourut l'horizon et ne discerna plus, dans une traînée de soleil, que trois de ces épaves fumantes. Le *Bremen* avait mis à l'eau deux embarcations. Le *Theodore-Roosevelt* descendait aussi des canots, où de minuscules objets, ballottés par les larges vagues de l'Océan, essayaient de grimper.

Tout ce tumulte impétueux dérivait vers le sud-est, de plus en plus réduit pour la vue et pour l'ouïe. L'un des aéronats, incendié, reposait sur les flots, monstrueuse fournaise de flammes, et, à l'horizon, au sud-ouest, surgirent l'un après l'autre trois cuirassés allemands, accourant de toute la puissance de leurs machines pour renforcer la première escadre.

***

Les dirigeables allemands étaient à peine en vue des flots de l'Atlantique, et la première flotte asiatique était à peine annoncée dans la Haute Birmanie, que le fantastique édifice du crédit et de la finance, qui avait soutenu économiquement le monde depuis un siècle, branla sur ses bases et s'écroula. Dans toutes les Bourses de la terre, ce fut une avalanche de titres que les porteurs voulaient vendre; les banques suspendirent leurs paiements, les affaires furent paralysées et cessèrent; par une sorte d'élan acquis, les manufactures demeurèrent actives, achevant les commandes de clients en déconfiture ou massacrés déjà. Cette cité de New York, que Bert admira, se débattait, malgré toute la splendeur de ses lumières et de son mouvement, dans un krach économique et financier, sans exemple dans l'histoire. Le torrent des approvisionnements diminuait et, avant que la guerre mondiale eût duré quinze jours (vers le temps à peu près où le mât de fortune fut planté dans le désert du Labrador), il n'existait plus une ville au monde, en dehors de la Chine, où le

gouvernement et les autorités locales n'eussent adopté des mesures de circonstance pour obvier au manque de nourriture et à l'encombrement des gens sans emploi.

La guerre aérienne, une fois déchaînée, devait presque fatalement entraîner la désorganisation sociale. Les Allemands furent les premiers à discerner cette conséquence, lors de leur attaque contre New-York; ils constatèrent qu'un aéronat possède un énorme pouvoir de destruction sur tout ce qui s'étend au-dessous de lui, mais qu'il est à peu près incapable d'occuper et de maintenir en état de soumission une position qui s'est rendue. En face de populations citadines souffrant de la débâcle économique, exaspérées par la famine, cette impuissance relative des flottes aériennes permit nécessairement des collisions violentes et funestes; de sorte que, sous la menace même des aéronats évoluant inactifs dans les airs, des troubles sanglants éclataient et la guerre civile régnait. Jamais encore on n'avait enregistré une pareille perturbation, à moins qu'on n'en prenne comme une image réduite l'attaque de quelque vaste agglomération sauvage ou barbare par un navire de guerre au XIX^e^ siècle, ou l'un de ces bombardements navals qui déparent l'histoire de l'Angleterre à la fin du XVIII^e^ siècle. Ce furent alors des destructions et des massacres qui laissaient vaguement prévoir les atrocités de la lutte aérienne. De plus, avant le XX^e^ siècle, on n'avait eu qu'un exemple, et relativement sommaire, avec l'insurrection de la Commune de Paris, en 1871, de ce dont était capable une population urbaine moderne en temps de conflit armé.

Les mêlées aériennes révélèrent une autre particularité qui eut son contre-coup sur le bouleversement social. Les aéronats militaires ne pouvaient à peu près rien les uns contre les autres. Il leur était

facile de lancer, avec les effets les plus meurtriers, une pluie d'explosifs sur tout ce qui se trouvait au-dessous d'eux. Les villes et les campagnes, les forts et les navires étaient à leur merci; mais, à moins qu'ils fussent disposés à un abordage qui devenait un suicide, ils étaient complètement impuissants à se causer mutuellement d'importants dommages. Le seul armement des énormes dirigeables allemands, aussi gigantesques que les plus grands transatlantiques, consistait en un canon-revolver qu'on aurait pu aisément, avec tous ses accessoires, charger sur deux mules. En outre, quand il devint évident que la domination de l'air ne s'obtiendrait pas sans combat, les soldats aéronautes et aérostiers furent pourvus de petites carabines à balles explosibles chargées d'oxygène et de substances inflammables. Mais, somme toute, les dirigeables n'étaient pas mieux fournis, en fait de cuirassement et d'armement, que la plus petite canonnière. En conséquence, lorsque ces monstres devaient en venir aux prises, ou bien ils manœuvraient pour s'élever et pour dominer l'adversaire, ou bien ils s'abordaient comme des jonques, et leurs équipages combattaient en se lançant des bombes, en luttant corps à corps, tout comme au moyen âge. Les risques de chavirer et de choir sur le sol équilibraient, pour l'assaillant, les chances de victoire. Aussi remarque-t-on, chez les amiraux aériens, après leurs premières expériences, une tendance croissante à éviter la défensive et à chercher plutôt l'avantage moral d'une contre-attaque.

Si, en vue des résultats immédiatement décisifs, les dirigeables se montraient insuffisants, les aéroplanes apparaissaient aussi ou trop instables, comme ceux des Allemands, ou trop légers comme ceux des Japonais. Plus tard, il est vrai, les Brésiliens firent usage de machines volantes de type et de dimensions

tels qu'elles pouvaient attaquer les dirigeables, mais ils n'en construisirent qu'un petit nombre dont ils se servirent seulement chez ceux, et on n'en retrouva plus trace par la suite.

Les luttes aériennes étaient donc extraordinairement dévastatrices, et demeuraient cependant tout à fait indécises. Ce genre d'hostilités offrait ce trait unique, de laisser chacun des belligérants exposé aux représailles de l'ennemi. Dans toutes les précédentes formes de guerre, sur terre ou sur mer, le vaincu était rapidement mis hors d'état d'envahir le territoire de son antagoniste et d'inquiéter ses communications. On combattait sur un front de bataille, et, derrière ce front, le vainqueur, ses approvisionnements et ses ressources, ses villes, ses manufactures, son capital, le pays entier, restaient en sécurité. Lors d'une campagne navale, quand il avait anéanti les escadres de l'adversaire, le vainqueur bloquait ses ports, s'emparait de ses stations de charbon et donnait la chasse à tous les navires qui menaçaient ses propres ports. Etablir un blocus et investir des côtes demeure dans la limite des choses possibles, mais comment bloquer et cerner la surface entière d'un pays ? Il faut un long temps pour construire des croiseurs, armer des corsaires, et l'on ne peut les emballer et les transporter subrepticement d'un point à un autre. Dans la guerre aérienne, le vainqueur, même s'il annihilait la flotte antagoniste, était contraint de surveiller toute la contrée ennemie, de découvrir et de détruire tous les chantiers où il serait possible de construire des engins nouveaux et peut-être plus redoutables. La nécessité impérieuse s'imposait pour lui d'emplir le ciel de dirigeables, par conséquent de les construire par milliers et de former des aéronautes par centaines de milliers. Un aéronat dégonflé peut aisément se dissimuler sous un hangar, dans une rue de village, dans un bois;

un aéroplane démonté est encore moins encombrant.

Dans les airs, en outre, toutes les directions mènent partout. Il n'y a ni passages, ni défilés, ni détroits, où l'on puisse dire d'un adversaire : « Pour assiéger ma capitale, il faut qu'il débouche par ici. »

Ce n'était donc par aucune des méthodes établies qu'on pouvait mettre fin aux hostilités. La flotte du parti A, comprenant un millier de dirigeables, a défait la flotte du parti B, et, évoluant au-dessus de la capitale du vaincu, menace de la bombarder si B ne capitule. Par la télégraphie sans fil, B réplique qu'en ce moment même une de ses escadres aériennes, composée de trois aéronefs corsaires à grande vitesse, bombarde la principale ville manufacturière de A. Celui-ci dénonce comme pirates les aéronefs de B, bombarde sa capitale, se lance à la poursuite des corsaires, tandis que B, dans un état de surexcitation passionnée et d'héroïsme indomptable, se met à l'œuvre au milieu de ses ruines, fabrique de nouveaux vaisseaux aériens et des approvisionnements d'explosifs, qui, du reste, profitent à A. La guerre devient ainsi forcément une guérilla universelle, impliquant inévitablement l'élément civil et tout l'appareil de la vie sociale.

Le monde ne s'attendait pas à ces aspects de la lutte aérienne. Nulle sagacité clairvoyante n'avait déduit ces conséquences, qui, si on les avait présagées, auraient pu être réglées par la Conférence Universelle de la Paix dès 1900. Mais l'invention mécanique se développait avec une rapidité d'allure que ne parvenait pas à suivre l'organisation intellectuelle et sociale, et le monde, avec ses vieux drapeaux, son absurde tradition des nationalités, sa presse populaire, ses impérialismes et ses passions plus populaires encore, ses bas mobiles commerciaux, ses vulgarités et ses mensonges habituels, ses hypocrisies et ses

conflits de race, fut surpris par la catastrophe. Une fois la guerre commencée, rien ne l'arrêta plus. Le fragile édifice du crédit, — qui avait des proportions que nul n'avait prévues, et qui avait tenu dans une dépendance réciproque des centaines de millions d'hommes, sans que personne s'en rendît clairement compte, — s'effondra dans la panique. Partout, dans l'atmosphère, les dirigeables évoluaient, faisant pleuvoir les bombes, détruisant tout espoir même de relèvement, et partout, sur terre, régnait le cataclysme économique, l'émeute et le désordre social, la famine qui exaspérait les foules sans travail. Toutes les intelligences dirigeantes et créatrices qui guidaient les nations avaient été emportées dans le torrentueux écroulement. Les journaux et les documents historiques qui survivent de cette période répètent le même récit : les villes privées de leurs approvisionnements, les citoyens affamés et chômant, se pressant par les rues; les administrations désorganisées, remplacées par l'état de siège; des gouvernements provisoires et des comités de défense, et, dans le cas de l'Inde et de l'Egypte, des comités insurrectionnels se chargeant d'armer les populations, de distribuer l'artillerie aux révoltés, et de fabriquer précipitamment des dirigeables et des aéroplanes.

On entrevoit cet universel tohu-bohu, par intermittences, comme à travers un voile de nuages qui se déchire. C'est la dissolution d'une époque, l'anéantissement d'une civilisation qui s'était fiée au machinisme, et qui vit la machine devenir l'instrument de sa ruine.

Alors que l'effondrement des grandes civilisations précédentes, celle de Rome, par exemple, avait été l'œuvre de plusieurs siècles, s'était produit phase après phase, comme un homme vieillit et meurt, le cataclysme qui anéantit notre civilisation survint tout à coup, comme la locomotive ou l'auto qui écrase

le piéton, et la destruction qu'il causa fut rapide et définitive.

***

Les premières rencontres de la guerre aérienne furent sans doute déterminées par le désir d'appliquer l'ancienne tactique navale, qui consistait à reconnaître les positions de la flotte ennemie et à l'anéantir. Il y eut ainsi, tout d'abord, la bataille de l'Oberland bernois; les dirigeables italiens et français, en route pour prendre de flanc le parc aérostatique de Franconie, furent assaillis par l'escadre suisse d'expérimentation, au secours de laquelle arrivèrent, plus tard, dans la journée, les dirigeables germaniques. Puis ce fut la lutte rapide entre les aéroplanes anglais du type Winterhouse-Dunne et trois infortunés aéronats allemands. Ensuite se place, dans le nord de l'Inde, l'attaque de l'établissement aéronautique anglo-hindou, qui se défendit pendant trois jours contre des forces écrasantes, et fut finalement détruit de fond en comble.

Simultanément, commença la formidable lutte entre les Allemands et les Asiatiques, lutte connue sous le nom de Bataille du Niagara (à cause de l'objet qu'avaient en vue les Jaunes dans cette affaire) et qui se transforma en un conflit épars sur la surface d'un continent. Les aéronats allemands qui purent échapper atterrirent et se rendirent aux Américains, qui les garnirent d'un nouvel équipage. Finalement ce ne fut plus qu'une série d'engagements héroïques et impitoyables entre, d'une part les Américains sauvagement résolus à exterminer leurs ennemis, et, d'autre part, les envahisseurs jaunes campés sur le rivage du Pacifique et appuyés par une flotte navale immense qui les renforçait sans cesse. Dès le début, les hostilités furent menées

avec une âpreté implacable : pas de quartier et pas de prisonniers. Avec une féroce et magnifique énergie, les Américains construisirent des aéronefs qu'ils lancèrent l'un après l'autre dans la lutte et qui périrent dans leur choc contre les multitudes asiatiques. Toute autre activité fut subordonnée à cette guerre et, par elle, bientôt la population entière vécut et mourut. Mais on verra que la race blanche ne tarda pas à trouver dans l'aéroplane de Butteridge un engin qui put se mesurer contre les machines volantes des Asiatiques.

L'invasion jaune effaça complètement le conflit germano-américain, qui, à ce moment, disparaît de l'histoire, après avoir été, à lui seul, suffisamment tragique. A la nouvelle de la destruction de New-York, l'Amérique s'était levée d'un seul élan, résolue à endurer mille morts plutôt que de se soumettre à l'Allemagne. Obstinément décidés à briser toute résistance, et exécutant les plans conçus par le Prince, les Allemands s'étaient emparés de la ville de Niagara, et de ses gigantesques stations d'énergie électrique, avaient chassé tous les habitants et fait le vide aux environs jusqu'à Buffalo. Aussitôt qu'ils furent informés de la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre, ils ravagèrent aussi le territoire canadien dans un rayon de plus de dix milles. Puis en un va-et-vient continu, comme des abeilles quittant et rejoignant la ruche, ils transportèrent sur la côte de l'Est les hommes et le matériel, que leur flotte navale avait amenés d'Europe.

C'est alors que survinrent les forces asiatiques, et c'est dans cette attaque de la base allemande d'opérations que l'Orient et l'Occident se heurtèrent pour la première fois et qu'on put entrevoir l'issue finale.

Une des singularités nombreuses de cette lutte aérienne provenait du secret profond dans lequel

les escadres d'aéronefs avaient été préparées. Chaque puissance n'avait eu vent que de la façon la plus vague des projets de ses rivales, et la nécessité du secret réduisait au strict minimum les manœuvres d'expérimentation. Les constructeurs de dirigeables et d'aéroplanes n'avaient jamais su clairement quels antagonistes leurs machines auraient à affronter, et la plupart n'avaient même pas imaginé qu'elles auraient jamais à combattre dans les airs : ils les aménageaient uniquement pour le lancement de bombes explosives sur le sol. Ainsi avaient procédé les Allemands, et la flotte de Franconie ne possédait comme arme offensive que son canon-revolver installé à la proue. Ce ne fut qu'après la bataille de New-York qu'on distribua aux hommes de courtes carabines à balles explosives. Théoriquement, les *Drachenflieger* constituaient la véritable arme offensive; ils étaient, déclarait-on, les torpilleurs de l'air, et l'aéronaute avait pour tactique de fondre sur l'adversaire et de le cribler de bombes au passage. Mais, en pratique, ces appareils étaient d'une instabilité déplorable, et, dans les engagements qui eurent lieu, un tiers à peine réussirent à regagner le dirigeable auquel ils étaient attachés. Le reste fut démoli par les projectiles ennemis, ou alla s'abîmer à terre.

Dans la flotte alliée des Chinois et des Japonais, la même distinction était faite entre les dirigeables et les machines de combat plus lourdes que l'air : les uns et les autres appartenaient à un type entièrement différent des modèles occidentaux, et presque tous les détails étaient dus à l'invention des ingénieurs asiatiques, — ce qui témoigne éloquemment de la vigueur avec laquelle ces grands peuples s'assimilèrent et perfectionnèrent les méthodes scientifiques européennes. Au nombre de ces ingénieurs, l'un des plus remarquables était Mohini K. Chatterjee,

un condamné politique jadis attaché au parc aéronautique de Lahore.

Le dirigeable allemand avait la forme d'un poisson, avec un avant arrondi. L'aéronat asiatique avait aussi la forme d'un poisson, mais se rapprochant plutôt de la raie ou de la sole que de la morue ou du goujon; le dessous en était large et plat, sans aucune fenêtre ni ouverture, excepté dans la ligne centrale. Les cabines occupaient l'axe, avec une sorte de pont-promenade au-dessus, et les alvéoles de gonflement et les ballonnets donnaient à l'appareil l'aspect d'une tente cerclée, comme celle des romanichels, mais plus écrasée. L'aéronat allemand était essentiellement un ballon dirigeable plus léger que l'air. L'aéronat asiatique, à peine plus léger que l'air, glissait à travers l'atmosphère avec une vélocité beaucoup plus grande, mais avec une stabilité infiniment moindre; à la proue et à la poupe deux canons, — celui d'arrière de plus fort calibre, — lançaient des projectiles inflammables. En outre, de chaque côté, des sortes de casemates abritaient des fusiliers. Si réduit que fût cet armement en comparaison de celui de la plus petite canonnière, il était suffisant cependant pour donner à ces engins une réelle supériorité sur les dirigeables monstres des Allemands. Grâce à leur vitesse plus grande, ils manœuvraient de façon à se placer derrière leur adversaire ou au-dessus. Ils s'aventuraient même à passer impétueusement dessous, en évitant de se trouver immédiatement sous les soutes à munitions, puis, une fois cet exploit accompli, ils pointaient leur canon d'arrière sur l'ennemi et envoyaient dans ses compartiments à gaz des obus d'oxygène et des bombes enflammées.

La force des Asiatiques ne provenait pas tellement de leurs dirigeables que de leurs aéroplanes. A part la machine de Butteridge, ceux-ci furent à coup sûr les plus redoutables engins « plus lourds

que l'air » qu'on ait jamais connus. Ils avaient été inventés par un artiste japonais, et différaient beaucoup du *Drachenflieger* allemand, qui procédait davantage du cerf-volant. Les aréoplanes asiatiques étaient munis d'ailes latérales flexibles curieusement incurvées, pareilles à celles du papillon, infléchies, faites d'une substance ressemblant à du celluloïd et recouvertes d'une soie aux couleurs brillantes. Ils se terminaient par une longue queue d'oiseau-mouche. Par les crampons qui garnissaient l'extrémité des ailes, comme des griffes de chauve-souris, la machine volante pouvait harponner et déchirer les parois des dirigeables. L'aviateur s'installait entre les ailes, au-dessus d'un moteur transversal à explosion, qui ne présentait aucune différence essentielle avec les moteurs employés à cette époque pour les motocyclettes légères. Au-dessous était adaptée une grande hélice. A cheval sur une selle, comme dans le monoplan Butteridge, le pilote portait, en plus de sa carabine à balles explosibles, un large sabre à double tranchant. Aucun de ces détails, aucune de ces disparités, n'étaient clairement connus de ceux qui se mesurèrent dans la monstrueuse bataille qui se livra au-dessus des grands lacs d'Amérique.

Chaque parti engagea la lutte contre il ne savait quoi, dans des conditions entièrement nouvelles et avec des appareils qui, même en restant sur la défensive, pouvaient provoquer les surprises les plus déconcertantes. Les plans d'actions combinées, les essais de manœuvres collectives étaient bouleversés dès le premier contact, comme cela s'était passé lors des rencontres de cuirassés au siècle précédent. Chaque capitaine reprenait alors son action individuelle et agissait selon ses propres inspirations; l'un voyait le triomphe dans ce que l'autre estimait un motif de fuite et de désespoir.

***

Mais la civilisation ne sombra pas sans de colossales et d'héroïques résistances. Du bouleversement social, surgirent des ligues patriotiques, des groupements de citoyens intègres, des comités improvisés, des individus, princes ou édiles, qui s'efforcèrent de maintenir l'ordre sur terre, et d'écarter toute menace du ciel. Mais ce double effort leur fut fatal et, au moment où l'épuisement des ressources mécaniques de la civilisation libère les cieux de toute trace d'aéronats, l'Anarchie, la Famine et la Peste triomphent sur la terre.

Les grandes nations et les empires ne sont plus que des noms sur les lèvres des hommes. Partout, des ruines, des morts sans sépulture, des survivants amaigris, blêmes, et dans une mortelle apathie. Des troupes de voleurs, des comités de vigilance, des bandes de guérillas exercent le pouvoir sur telle partie de territoire; d'étranges fédérations et associations se forment et se dissolvent; des fanatismes religieux, que suscite le désespoir, étincellent dans les yeux fiévreux des affamés.

C'est une dissolution universelle.

Comme une vessie qui éclate, le bel ordre et le bien-être se sont évanouis de ce monde. En cinq courtes années, la terre entière et toute la vie humaine ont subi un changement rétrogressif aussi profond que celui qui sépare la période des Antonins et l'Europe du IX^{e} siècle...

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS[1]

(1) H.-G. Wells : *La Machine à explorer le Temps*, traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

DANS L'AGE D'OR

« En un instant nous étions face à face, cet être fragile et moi. Il s'avança sans hésiter et se mit à me rire au nez. L'absence de tout signe de crainte dans sa contenance me frappa tout à coup. Puis il se tourna vers les deux autres qui le suivaient et leur parla dans une langue étrange, harmonieuse et très douce.

« D'autres encore arrivèrent et j'eus bientôt autour de moi un groupe d'environ huit ou dix de ces êtres exquis. L'un d'eux m'adressa la parole. Il me vint à l'esprit, assez bizarrement, que ma voix était trop rude et trop profonde pour eux. Aussi, je hochai la tête, et lui montrant mes oreilles, je la hochai de nouveau. Il fit un pas en avant, hésita et puis toucha ma main. Je sentis alors d'autres petits et tendres tentacules sur mon dos et mes épaules. Ils voulaient se rendre compte si j'étais bien réel. Il n'y avait rien d'alarmant à tout cela. De fait, il y avait dans les manières de ces jolis petits êtres quelque chose qui inspirait la confiance — une gracieuse gentillesse, une certaine aisance puérile. Et d'ailleurs ils paraissaient si frêles que je me figurais pouvoir renverser le groupe entier comme des quilles. Mais je fis un

soudain mouvement pour les prévenir, lorsque je vis leurs petites mains roses tâter la machine. Heureusement, et alors qu'il n'était pas trop tard, j'aperçus un danger auquel jusqu'alors je n'avais pas pensé. J'atteignis les barres de la machine, je dévissai les petits leviers qui l'auraient mise en mouvement, et je les mis dans ma poche. Puis je cherchai à nouveau ce qu'il y aurait à faire pour communiquer avec mes hôtes.

« Alors, examinant de plus près leurs traits, j'aperçus de nouvelles particularités dans leur genre de joliesse de porcelaine de Saxe. Leur chevelure, qui était uniformément bouclée, se terminait brusquement sur les joues et le cou ; il n'y avait pas le moindre indice de système pileux sur la figure, et leurs oreilles étaient singulièrement menues. Leur bouche était petite, avec des lèvres d'un rouge vif, mais plutôt minces ; et leurs petits mentons finissaient en pointe. Leurs yeux étaient larges et doux et — ceci peut sembler égoïste de ma part — je me figurai même alors qu'il leur manquait une partie de l'intérêt que je leur avais supposé tout d'abord.

« Comme ils ne faisaient aucun effort pour communiquer avec moi, mais simplement m'entouraient, souriant et conversant entre eux avec des intonations douces et caressantes, j'essayai d'entamer la conversation. Je leur indiquai du doigt la machine, puis moi-même ; ensuite, me demandant un instant comment j'exprimerais l'idée de Temps, je montrai du doigt le soleil. Aussitôt un gracieux et joli petit être, vêtu d'une étoffe bigarrée de pourpre et de blanc, suivit mon geste, et à mon grand étonnement imita le bruit du tonnerre.

« Un instant je fus stupéfait, encore que la signification de son geste m'apparût suffisamment claire. Une question s'était posée subitement à moi : Est-ce que ces êtres étaient fous ? Vous pouvez difficilement

vous figurer comment cette idée me vint. Vous savez que j'ai toujours cru que les gens qui vivront en l'année 802000 et quelque nous auraient devancés d'une façon incroyable, en science, en art et en toute chose. Et voilà que l'un d'eux me posait tout à coup une question qui le plaçait au niveau intellectuel d'un enfant de cinq ans — l'un d'eux qui me demandait, en fait, si j'étais venu du soleil avec l'orage! Cela gâta l'opinion que je m'étais faite d'eux d'après leurs vêtements, leurs membres frêles et légers et leurs traits fragiles. Un grand désappointement me parcourut l'esprit. Pendant un moment, je crus que j'avais inutilement inventé la Machine à explorer le Temps.

« J'inclinai la tête, indiquai de nouveau le soleil et parvins à imiter si parfaitement un coup de tonnerre qu'ils en tressaillirent. Ils reculèrent tous de quelques pas et s'inclinèrent. Alors l'un d'eux s'avança en riant vers moi, portant une guirlande de fleurs magnifiques et entièrement nouvelles pour moi, et il me la passa autour du cou. Son geste fut accueilli par un mélodieux applaudissement : et bientôt ils se mirent tous à courir de-ci de-là en cueillant des fleurs et en me les jetant avec des rires, jusqu'à ce que je fusse littéralement étouffé sous le flot. Vous qui n'avez jamais rien vu de semblable, vous ne pouvez guère vous imaginer quelles fleurs délicates et merveilleuses d'innombrables années de culture peuvent créer. Alors l'un d'eux suggéra que leur jouet devait être exhibé dans le plus proche édifice; ainsi je fus conduit vers un vaste monument de pierre grise et effritée, de l'autre côté du Sphinx de marbre blanc, qui, tout ce temps, avait semblé m'observer, en souriant de mon étonnement. Tandis que je les suivais, le souvenir de mes confiantes prévisions d'une postérité profondément grave et intellectuelle me revint à l'esprit d'une façon irrésistiblement divertissante...

QUAND LA NUIT VINT

« Jusque là, sauf pendant la nuit d'angoisse qui suivit la perte de la Machine, j'avais eu l'espoir réconfortant d'une ultime délivrance, mais cet espoir était ébranlé par mes récentes découvertes. Jusque là, je m'étais simplement cru retardé par la puérile simplicité des Eloïs et par quelque force inconnue qu'il me fallait comprendre pour la surmonter; mais un élément entièrement nouveau intervenait avec l'écœurante espèce des Morlocks — quelque chose d'inhumain et de méchant. J'éprouvais pour eux une haine instinctive. Auparavant, j'avais ressenti ce que ressentirait un homme qui serait tombé dans un gouffre : ma seule affaire était le gouffre et le moyen d'en sortir. Maintenant je me sentais comme une bête dans une trappe, avec l'appréhension d'un ennemi qui doit survenir bientôt.

« L'ennemi que je redoutais peut vous surprendre. C'était l'obscurité de la nouvelle lune. Weena m'avait mis cela en tête, par quelques remarques d'abord incompréhensibles à propos de *nuits obscures*. Ce que signifiait la venue des *nuits obscures* n'était plus maintenant un problème bien difficile à résoudre. La lune était à son déclin; chaque jour l'intervalle d'obscurité était plus long. Et je compris alors, jusqu'à un certain point au moins, la raison pour laquelle les petits habitants du monde supérieur redoutaient les ténèbres. Je me demandai vaguement à quelles odieuses atrocités les Morlocks se livraient pendant la nouvelle lune.

« J'étais maintenant à peu près certain que ma seconde hypothèse était entièrement fausse. Les

habitants du monde supérieur pouvaient bien avoir été autrefois une aristocratie privilégiée, et les Morlocks leurs serviteurs mécaniques, mais tout cela avait depuis longtemps disparu. Les deux espèces qui avaient résulté de l'évolution humaine déclinaient ou étaient déjà parvenues à des relations entièrement nouvelles. Les Eloïs, comme les rois carolingiens, en étaient venus à n'être que des futilités simplement jolies : ils possédaient encore la terre par tolérance et parce que les Morlocks, subterranéens depuis d'innombrables générations, étaient arrivés à trouver intolérable la surface de la terre éclairée par le soleil. Les Morlocks leur faisaient leurs habits, concluais-je, et subvenaient à leurs besoins habituels, peut-être à cause de la survivance d'une vieille habitude de domestication. Ils le faisaient comme un cheval cabré agite ses jambes de devant ou comme un homme aime à tuer des animaux par sport : parce que des nécessités anciennes et disparues en avaient donné l'empreinte à l'organisme. Mais clairement, l'ordre ancien était déjà en partie interverti. La Némésis des délicats Eloïs s'avançait pas à pas. Pendant des âges, pendant des milliers de générations, l'homme avait chassé son frère de sa part de bien-être et de soleil. Et maintenant ce frère réapparaissait transformé. Déjà les Eloïs avaient commencé à apprendre de nouveau une vieille leçon. Ils refaisaient connaissance avec la crainte. Et soudain me revint à l'esprit le souvenir du repas que j'avais vu préparé dans le monde subterranéen. Etrangement, ce souvenir me hanta : non pas soulevé pour ainsi dire par le cours de mes méditations, mais survenant presque comme une interrogation du dehors. J'essayai de me rappeler les formes; j'avais un vague sens de quelque chose de familier, mais à ce moment je ne pouvais dire ce que c'était.

« Pourtant, quelque impuissants que fussent les

petits êtres en présence de leur mystérieuse crainte. j'étais constitué différemment. J'arrivais de cette époque nôtre, cet âge mûr de la race humaine, où la crainte ne peut arrêter et où le mystère a perdu ses épouvantes. Moi, du moins, je me défendrais. Sans plus de délai, je décidai de me faire des armes et une retraite où je pusse dormir. Avec cette retraite comme base, je pourrais affronter ce monde étrange avec quelque peu de la confiance que j'avais perdue en me rendant compte de l'espèce de créatures à laquelle, nuit après nuit, j'allais être exposé. Je sentais que je ne pourrais plus dormir avant que mon lit ne fût en sûreté. Je frémissais d'horreur en pensant comment déjà ils avaient dû m'examiner...

LA TRAPPE DU SPHINX BLANC

« Le matin, vers huit ou neuf heures, j'arrivai à ce même siège de métal jaune, d'où, le soir de mon arrivée, j'avais jeté mes premiers regards sur ce monde. Je pensai aux conclusions hâtives que je fis ce soir-là et ne pus m'empêcher de rire amèrement de ma présomption. C'était encore le même beau paysage, les mêmes feuillages abondants, les mêmes splendides palais, les mêmes ruines magnifiques et la même rivière argentée coulant entre ses rives fertiles. Les robes gaies des Eloïs passaient ici et là entre des arbres. Comme des taches qui défiguraient le paysage, s'élevaient les coupoles au-dessus des puits menant au monde souterrain. Je savais maintenant ce que recouvrait toute cette beauté du monde extérieur. Très agréablement s'écoulaient les journées pour ses habitants, aussi agréablement

que les journées que passe le bétail dans les champs. Comme le bétail, ils ne se connaissaient aucun ennemi, ils ne se mettaient en peine d'aucune nécessité. Et leur fin était la même.

« Je m'attristai à penser combien bref avait été le rêve de l'intelligence humaine. Elle s'était suicidée; elle s'était fermement mise en route vers le confort et le bien-être, vers une société équilibrée, avec *sécurité* et *stabilité* comme mots d'ordre; elle avait atteint son but, pour en arriver à cela finalement. Quelque jour, la vie et la propriété durent avoir atteint une sûreté presque absolue. Le riche avait été assuré de son opulence et de son bien-être; le travailleur, de sa vie et de son travail. Sans doute, dans ce monde parfait, il n'y avait eu aucun problème inutile, aucune question qui n'eût été résolue. Et une grande quiétude s'en était suivie.

« C'est une loi naturelle trop négligée que la versatilité intellectuelle est la compensation du changement, du danger et de l'inquiétude. Un animal en harmonie parfaite avec son ambiance est un pur mécanisme. La nature ne fait jamais appel à l'intelligence, à moins que l'habitude et l'instinct soient insuffisants. Il n'y a pas d'intelligence là où il n'y a aucun changement, ni besoin de changement. Seuls ont part à l'intelligence les animaux qui ont à affronter une grande variété de besoins et de dangers.

« Ainsi donc, comme je pouvais le voir, l'homme du monde supérieur avait dérivé jusqu'à la joliesse impuissante, et l'homme subterranéen jusqu'à la simple industrie mécanique. Mais à ce parfait état il manquait encore une chose pour avoir la perfection mécanique — la stabilité absolue. Apparemment, à mesure que le temps s'écoulait, la subsistance du monde souterrain, de quelque façon que le fait se soit produit, était devenue irrégulière. La Nécessité, qui avait été écartée pendant quelques milliers

d'années, revint et reprit son œuvre en bas. Ceux du monde subterranéen étant en contact avec une mécanique qui, quelque parfaite qu'elle ait pu être, nécessitait cependant quelque peu de pensée en dehors de la routine, avaient probablement conservé, par force, un peu plus d'initiative et moins des autres caractères humains que ceux du monde supérieur. Aussi, quand ils manquèrent de nourriture, ils retournèrent à ce qu'une antique habitude avait jusqu'alors empêché. C'est ainsi que je vis une dernière fois le monde de l'année huit cent deux mille sept cent un. Ce peut être l'explication la plus fausse que puisse donner l'esprit humain. C'est de cette façon néanmoins que la chose prit forme pour moi, et telle je vous la donne. »

L'ILE
DU DOCTEUR MOREAU [1]

(1) H.-G. Wells : *L'Ile du docteur Moreau*, traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

L'ENSEIGNEMENT DE LA LOI

...Quelque chose de froid toucha ma main. Je tressaillis violemment et aperçus tout contre moi une vague forme rosâtre, qui ressemblait à un enfant écorché plus qu'à un autre être. La créature avait exactement les traits doux et repoussants de l'aï, le même front bas et les mêmes gestes lents. Quand fut dissipé le premier aveuglement causé par le passage subit du grand jour à l'obscurité, je commençai à y voir plus distinctement. La petite créature qui m'avait touché était debout devant moi, m'examinant. Mon conducteur avait disparu.

L'endroit était un étroit passage creusé entre de hauts murs de lave, une profonde crevasse, de chaque côté de laquelle des entassements d'herbes marines, de palmes et de roseaux entrelacés et appuyés contre la roche, formaient des repaires grossiers et impénétrablement sombres. L'interstice sinueux qui remontait le ravin avait à peine trois mètres de large et il était encombré de débris de fruits et de toutes sortes de détritus qui expliquaient l'odeur fétide.

Le petit être rosâtre continuait à m'examiner avec ses yeux clignotants, quand mon Homme-Singe reparut à l'ouverture de la plus proche de ces tanières,

me faisant signe d'entrer. Au même moment, un monstre lourd et gauche sortit en se tortillant de l'un des antres qui se trouvaient au bout de cette rue étrange; il se dressa, silhouette difforme, contre le vert brillant des feuillages et me fixa. J'hésitai, — à demi décidé à m'enfuir par le chemin que j'avais suivi pour venir, — puis, déterminé à pousser l'aventure jusqu'au bout, je serrai plus fort mon bâton dans ma main et me glissai dans le fétide appentis derrière mon conducteur.

C'était un espace semi-circulaire, ayant la forme d'une demi-ruche d'abeilles, et, contre le mur rocheux qui formait la paroi intérieure, se trouvait une provision de fruits variés, noix de coco et autres. Des ustensiles grossiers de lave et de bois étaient épars sur le sol et l'un d'eux était sur une sorte de mauvais escabeau. Il n'y avait pas de feu. Dans le coin le plus sombre de la hutte était accroupie une masse informe qui grogna en me voyant; mon Homme-Singe resta debout, éclairé par la faible clarté de l'entrée, et me tendit une noix de coco ouverte, tandis que je me glissai dans le coin opposé où je m'accroupis. Je pris la noix et commençai à la grignoter, l'air aussi calme que possible, malgré ma crainte intense et l'intolérable manque d'air de la hutte. La petite créature rose apparut à l'ouverture, et quelque autre bipède avec une figure brune et des yeux brillants vint aussi regarder par-dessus son épaule.

— Hé ? grogna la masse indistincte du coin opposé.

— C'est un Homme, c'est un Homme, débita mon guide; un Homme, un Homme, un Homme vivant, comme moi!

— Assez! intervint avec un grognement la voix qui sortait des ténèbres.

Je rongeais ma noix de coco au milieu d'un silence impressionnant, cherchant, sans pouvoir y réussir, à distinguer ce qui se passait dans les ténèbres.

— C'est un Homme ? répéta la voix. Il vient vivre avec nous ?

La voix forte, un peu hésitante, avait quelque chose de bizarre, une sorte d'intonation sifflante qui me frappa d'une façon particulière, mais l'accent était étrangement correct.

L'Homme-Singe me regarda comme s'il espérait quelque chose. J'eus l'impression que ce silence était interrogatif.

— Il vient vivre avec vous, dis-je.

— C'est un Homme; il faut qu'il apprenne la Loi.

Je commençais à distinguer maintenant quelque chose de plus sombre dans l'obscurité, le vague contour d'un être accroupi la tête enfoncée dans les épaules. Je remarquai alors que l'ouverture de la hutte était obscurcie par deux nouvelles têtes. Ma main serra plus fort mon arme. La chose dans les ténèbres parla sur un ton plus élevé :

— Dites les mots.

Je n'avais pas entendu ce qu'il avait ânonné auparavant, aussi répéta-t-il sur une sorte de ton de mélopée :

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi...

J'étais ahuri.

— Dites les mots, bredouilla l'Homme-Singe.

Lui-même les répéta, et tous les êtres qui se trouvaient à l'entrée firent chorus, avec quelque chose de menaçant dans leur intonation.

Je me rendis compte qu'il me fallait aussi répéter cette formule stupide, et alors commença une cérémonie insensée. La voix, dans les ténèbres, entonna phrase à phrase une suite de litanies folles, que les autres et moi répétâmes. En articulant les mots, ils se balançaient de côté et d'autre, frappant leurs cuisses, et je suivis leur exemple. Je pouvais m'imaginer que j'étais mort et déjà dans un autre monde

en cette hutte obscure, avec ces personnages vagues et grotesques, tachetés ici et là par un reflet de lumière, tous se balançant et chantant à l'unisson :

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas laper pour boire. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas griffer l'écorce des arbres. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

On peut aisément imaginer le reste, depuis la prohibition de ces actes de folie jusqu'à la défense de ce que je croyais alors être les choses les plus insensées, les plus impossibles et les plus indécentes. Une sorte de ferveur rythmique s'empara de nous tous; avec un balancement et un baragouin de plus en plus accélérés, nous répétâmes les articles de cette loi étrange. Superficiellement, je subissais la contagion de ces brutes, mais tout au fond de moi le rire et le dégoût se disputaient la place. Nous parcourûmes une interminable liste de prohibitions, puis la mélopée reprit sur une nouvelle formule.

— A lui, la maison de souffrance.

— A lui, la main qui crée.

— A lui, la main qui blesse.

— A lui, la main qui guérit.

Et ainsi de suite, toute une autre longue série, la plupart du temps en un jargon absolument incompréhensible pour moi, fut débitée sur *lui*, quel qu'il pût être. J'aurais cru rêver, mais jamais encore je n'avais entendu chanter en rêve.

— A lui, l'éclair qui tue.

— A lui, la mer profonde, chantions-nous.

Une idée horrible me vint à l'esprit, que Moreau,

après avoir animalisé ces hommes, avait infecté leurs cerveaux rabougris avec une sorte de déification de lui-même. Néanmoins, je savais trop bien quelles dents blanches et quelles griffes puissantes m'entouraient pour interrompre mon chant, même après cette explication.

— A lui, les étoiles du ciel.

Pourtant ces litanies prirent fin. Je vis la figure de l'Homme-Singe ruisselante de sueur et, mes yeux s'étant maintenant accoutumés aux ténèbres, je distinguai mieux le personnage assis dans le coin d'où venait la voix. Il avait la taille d'un homme, mais semblait couvert d'un poil terne et gris assez semblable à celui d'un chien terrier. Qu'était-il ? Qu'étaient-ils tous ? Imaginez-vous entouré des idiots et des estropiés les plus horribles qu'il soit possible de concevoir, et vous pourrez comprendre quelques-uns de mes sentiments, tandis que j'étais au milieu de ces grotesques caricatures d'humanité.

— C'est un homme à cinq doigts, à cinq doigts, à cinq doigts... comme moi, disait l'Homme-Singe.

J'étendis mes mains. La créature grisâtre du coin se pencha en avant.

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? dit-elle.

Elle avança une espèce de moignon étrangement difforme et prit mes doigts. On eût dit le sabot d'un daim découpé en griffes. Je me retins pour ne pas crier de surprise et de douleur. Sa figure se pencha encore pour examiner mes ongles ; le monstre s'avança dans la lumière qui venait de l'ouverture et je vis, avec un frisson de dégoût, qu'il n'avait figure ni d'homme ni de bête, mais une masse de poils gris avec trois arcades sombres qui indiquaient la place des yeux et de la bouche.

— Il a les ongles courts, remarqua entre ses longs

poils l'effrayant personnage. Ça vaut mieux : il y en a tant qui sont gênés par de grands ongles.

Il laissa retomber ma main et instinctivement je pris mon bâton.

— Manger des racines et des arbres : c'est *sa* volonté, proféra l'Homme-Singe.

— C'est moi qui enseigne la Loi, dit le monstre gris. Ici viennent tous ceux qui sont nouveaux pour apprendre la Loi. Je suis assis dans les ténèbres et je répète la Loi.

— C'est vrai, affirma un des bipèdes de l'entrée.

— Terrible est la punition de ceux qui transgressent la Loi. Nul n'échappe.

— Nul n'échappe, répétèrent-ils tous, en se lançant des regards furtifs.

— Nul, nul, nul n'échappe, confirma l'Homme-Singe. Regardez! J'ai fait une petite chose, une chose mauvaise, une fois. Je jacassai, jacassai, je ne parlais plus. Personne ne comprenait. Je suis brûlé, marqué au feu dans la main. Il est grand; il est bon.

— Nul n'échappe, répéta dans son coin le monstre gris.

— Nul n'échappe, répétèrent les autres en se regardant de côté.

— Chacun a un besoin qui est mauvais, continua le monstre gris. Votre besoin, nous ne le savons pas. Nous le saurons. Certains ont besoin de suivre les choses qui remuent, d'épier, de se glisser furtivement, d'attendre et de bondir, de tuer et de mordre, de mordre profond... C'est mauvais. — Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ? — Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Nul n'échappe, interrompit une brute debout dans l'entrée.

— Chacun a un besoin qui est mauvais, reprit le

monstre gardien de la Loi. Certains ont besoin de creuser avec les dents et les mains entre les racines et de renifler la terre... c'est mauvais.

— Nul n'échappe, répétèrent les bipèdes de l'entrée.

— Certains écorchent les arbres, certains vont creuser sur les tombes des morts, certains se battent avec le front, ou les pieds, ou les ongles, certains mordent brusquement sans provocation, certains aiment l'ordure.

— Nul n'échappe, prononça l'Homme-Singe en se grattant le mollet.

— Nul n'échappe, dit aussi le petit être rose.

— La punition est rude et sûre. Donc, apprenez la Loi. Répétez les mots.

Immédiatement, il recommença l'étrange litanie de cette loi et, de nouveau, tous ces êtres et moi, nous nous mîmes à chanter et à nous balancer. La tête me tournait, à cause de cette monotone psalmodie et de l'odeur fétide de l'endroit, mais je me raidis, comptant trouver bientôt l'occasion d'en savoir plus long.

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

Nous faisions un tel tapage que je ne pris pas garde à un bruit venant du dehors, jusqu'à ce que quelqu'un, qui était, je pense, l'un des deux Hommes-Porcs que j'avais aperçus, passant sa tête par-dessus la petite créature rose, cria sur un ton de frayeur quelque chose que je ne saisis pas. Aussitôt ceux qui étaient debout à l'entrée disparurent ; mon Homme-Singe se précipita dehors, l'être qui restait assis dans l'obscurité le suivit — je remarquai qu'il était gros et maladroit et couvert de poils argentés — et je me trouvai seul.

Puis, avant que j'eusse atteint l'ouverture, j'entendis l'aboiement d'un chien.

Au même instant, j'étais hors de la hutte, mon bâton de chaise à la main, tremblant de tous mes membres. Devant moi, j'avais les dos mal bâtis d'une vingtaine peut-être de ces bipèdes, leurs têtes difformes à demi enfoncées dans les omoplates. Ils gesticulaient avec animation. D'autres faces à demi animales sortaient, inquiètes, des autres huttes. Portant mes regards dans la direction vers laquelle ils étaient tournés, je vis, venant à travers la brune, sous les arbres, au bout du passage des tanières, la silhouette sombre et la terrible tête blanche de Moreau. Il maintenait le chien qui bondissait, et, le suivant de près, venait Montgomery, le revolver au poing.

Un instant, je restai frappé de terreur.

Je me retournai et vis le passage, derrière moi, bloqué par une énorme brute, à la face large et grise et aux petits yeux clignotants. Elle s'avançait vers moi. Je regardai de tous côtés et aperçus à ma droite, dans le mur de roche, à cinq ou six mètres de distance, une étroite fissure, à travers laquelle venait un rayon de lumière coupant obliquement l'ombre.

— Arrêtez! cria Moreau en me voyant me diriger vers la fissure; puis il ordonna : Arrêtez-le!

A ces mots, les figures des brutes se tournèrent une à une vers moi. Heureusement, leur cerveau bestial était lent à comprendre.

D'un coup d'épaule, j'envoyai rouler à terre un monstre gauche et maladroit, qui se retournait pour voir ce que voulait dire Moreau, et il alla tomber en en renversant un autre. Il chercha à se rattraper à moi, mais me manqua. La petite créature rose se précipita pour me saisir, mais je l'abattis d'un coup de mon bâton et le clou balafra sa vilaine figure. L'instant d'après, j'escaladais un sentier à pic, une sorte de cheminée inclinée qui sortait du ravin. J'entendis un hurlement et des cris :

— Attrapez-le! Arrêtez-le!

Le monstre gris apparut derrière moi et engagea sa masse dans la brèche. Les autres suivaient en hurlant.

J'escaladai l'étroite crevasse et débouchai sur la solfatare du côté ouest du village des hommes-animaux. Je franchis cet espace en courant, descendis une pente abrupte où poussaient quelques arbres épars, et arrivai à un bas-fond plein de grands roseaux. Je m'y engageai, avançant jusqu'à un épais et sombre fourré dont le sol cédait sous les pieds.

La brèche avait été, pour moi, une chance inespérée, car le sentier étroit et montant obliquement dut gêner grandement et retarder ceux qui me poursuivaient. Au moment où je m'enfonçai dans les roseaux, le plus proche émergeait seulement de la crevasse.

Pendant quelques minutes, je continuai à courir dans le fourré. Bientôt, autour de moi, l'air fut plein de cris menaçants. J'entendis le tumulte de la poursuite, le bruit des roseaux écrasés, et, de temps en temps, le craquement des branches. Quelques-uns des monstres rugissaient comme des bêtes féroces. Vers la gauche, le chien aboyait; dans la même direction, j'entendis Moreau et Montgomery pousser leurs appels. Je tournai brusquement vers la droite. Il me sembla à ce moment entendre Montgomery me crier de fuir, si je tenais à la vie.

Bientôt le sol, gras et bourbeux, céda sous mes pieds; mais, avec une énergie désespérée, je m'y jetai tête baissée, barbotant jusqu'aux genoux, et je parvins enfin à un sentier sinueux entre de grands roseaux. Le tumulte de la poursuite s'éloigna vers la gauche. A un endroit, trois étranges animaux roses, de la taille d'un chat, s'enfuirent en sautillant devant moi. Ce sentier montait à travers un autre espace libre, couvert d'incrustations blanches, pour s'enfoncer de nouveau dans les roseaux.

Puis, soudain, il tournait, suivant le bord d'une crevasse à pic, survenant comme le saut-de-loup d'un parc anglais, brusque et imprévue. J'arrivais en courant de toutes mes forces et ne remarquai ce précipice qu'en m'y sentant dégringoler dans le vide.

Je tombai, la tête et les épaules en avant, parmi des épines, et me relevai, une oreille déchirée et la figure ensanglantée. J'avais culbuté dans un ravin escarpé, plein de roches et d'épines. Un brouillard s'enroulait en longues volutes autour de moi, et un ruisselet étroit d'où montait cette brume serpentait jusqu'au fond. Je fus étonné de trouver du brouillard dans la pleine ardeur du jour, mais je n'avais pas le loisir de m'attarder à réfléchir. J'avançai en suivant la direction du courant, espérant arriver ainsi jusqu'à la mer et avoir le chemin libre pour me noyer; ce fut plus tard seulement que je m'aperçus que j'avais perdu mon bâton dans ma chute.

Bientôt, le ravin se rétrécit sur un certain espace, et, insouciamment, j'entrai dans le courant. J'en ressortis bien vite, car l'eau était presque brûlante. Je remarquai aussi une mince écume sulfureuse flottant à sa surface. Presque immédiatement le ravin faisait un angle brusque et j'aperçus l'indistinct horizon bleu. La mer proche reflétait le soleil par des myriades de facettes. Je vis ma mort devant moi.

Mais j'étais trempé de sueur et haletant. Je ressentais aussi une certaine exaltation d'avoir devancé ceux qui me pourchassaient, et cette joie et cette surexcitation m'empêchèrent alors de me noyer sans plus attendre.

Je me retournai dans la direction d'où je venais, l'oreille aux écoutes. A part le bourdonnement des moucherons et le bruissement de certains insectes qui sautaient parmi les buissons, l'air était absolument tranquille.

Alors, me parvinrent, très faibles, l'aboiement d'un chien, puis un murmure confus de voix, le claquement d'un fouet. Ces bruits s'accrurent, puis diminuèrent, remontèrent le courant, pour s'évanouir. Pour un temps, la chasse semblait terminée.

Mais je savais maintenant quelle chance de secours je pouvais trouver dans ces bipèdes.

Je repris ma route vers la mer. Le ruisseau d'eau chaude s'élargissait en une embouchure encombrée de sables et d'herbes, sur lesquels une quantité de crabes et de bêtes aux longs corps munis de nombreuses pattes grouillèrent à mon approche. J'avançai jusqu'au bord des flots, où, enfin, je me sentis en sécurité. Je me retournai et, les mains sur les hanches, je contemplai l'épaisse verdure dans laquelle le ravin vaporeux faisait une brèche embrumée. Mais j'étais trop surexcité et — chose réelle, dont douteront ceux qui n'ont jamais connu le danger — trop désespéré pour mourir.

Alors, il me vint à l'esprit que j'avais encore une chance. Tandis que Moreau, Montgomery et leur cohue bestiale me pourchassaient à travers l'île, ne pourrais-je pas contourner la grève et arriver à l'enclos ? tenter de faire une marche de flanc contre eux et alors, avec une pierre arrachée au mur peu solidement bâti, briser la serrure de la petite porte et essayer de trouver un couteau, un pistolet, que sais-je, pour leur tenir tête à leur retour ? En tous les cas, c'était une chance de vendre chèrement ma vie.

Je me tournai vers l'ouest, avançant au long des flots. L'aveuglante ardeur du soleil couchant flamboyait devant mes yeux; et la faible marée du Pacifique montait en longues ondulations.

Bientôt le rivage s'éloigna vers le sud et j'eus le soleil à ma droite. Puis, tout à coup, loin en face de moi, je vis, une à une, plusieurs figures émerger des buissons — Moreau, avec son grand chien gris,

ensuite Montgomery et deux autres. A cette vue, je m'arrêtai.

Ils m'aperçurent et se mirent à gesticuler et à avancer. Je restai immobile, les regardant venir. Les deux hommes-animaux s'élancèrent en courant pour me couper la retraite vers les buissons de l'intérieur. Montgomery aussi se mit à courir, mais droit vers moi. Moreau suivait plus lentement avec le chien.

Enfin, je secouai mon inaction et, me tournant du côté de la mer, j'entrai délibérément dans les flots. J'y fis une trentaine de mètres avant que l'eau me vînt à la taille. Vaguement, je pouvais voir les bêtes de marée s'enfuir sous mes pas.

— Mais que faites-vous ? cria Montgomery.

Je me retournai, de l'eau jusqu'à mi-corps, et les regardai.

Montgomery était resté haletant au bord du flot. Sa figure, après cette course, était d'un rouge vif, ses longs cheveux plats étaient en désordre, et sa lèvre inférieure, tombante, laissait voir ses dents irrégulières. Moreau approchait seulement, la face pâle et ferme, et le chien qu'il maintenait aboya après moi. Les deux hommes étaient munis de fouets solides. Plus haut, au bord des broussailles, se tenaient les hommes-animaux aux aguets.

— Ce que je fais ? Je vais me noyer.

Montgomery et Moreau échangèrent un regard.

— Pourquoi ? demanda Moreau.

— Parce que cela vaut mieux qu'être torturé par vous.

— Je vous l'avais dit, fit Montgomery, et Moreau lui répondit quelque chose à voix basse.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous torturer ? demanda Moreau.

— Ce que j'ai vu, répondis-je. Et puis, ceux-là, là-bas !

— Chut! fit Moreau en levant la main.

— Je ne me tairai pas, dis-je. Ils étaient des hommes : que sont-ils maintenant ? Moi, du moins, je ne serai pas comme eux.

Mes regards allèrent plus loin que mes interlocuteurs. En arrière, sur le rivage, se tenaient M'ling, le domestique de Montgomery, et l'une des brutes vêtues de blanc qui avaient manié la chaloupe. Plus loin encore, dans l'ombre des arbres, je vis un petit Homme-Singe, et, derrière lui, quelques vagues figures.

— Qui sont ces créatures ? m'écriai-je, en les indiquant du doigt, et élevant de plus en plus la voix pour qu'ils m'entendissent. C'étaient des hommes — des hommes comme vous, dont vous avez fait des êtres abjects par quelque flétrissure bestiale — des hommes dont vous avez fait vos esclaves, et que vous craignez encore. — Vous qui écoutez, m'écriai-je, en indiquant Moreau, et m'égosillant pour être entendu par les monstres, vous qui m'écoutez, ne voyez-vous pas que ces hommes vous craignent, qu'ils ont peur de vous ? Pourquoi n'osez-vous pas ? Vous êtes nombreux...

— Pour l'amour de Dieu, cria Montgomery, taisez-vous, Prendick!

— Prendick! appela Moreau.

Ils crièrent tous deux ensemble comme pour étouffer ma voix. Derrière eux, se précisaient les faces curieuses des monstres, leurs yeux interrogateurs, leurs mains informes pendantes, leurs épaules contrefaites. Ils paraissaient, comme je me l'imaginais, s'efforcer de me comprendre, de se rappeler quelque chose de leur passé humain.

Je continuai à vociférer mille choses dont je ne me souviens pas : sans doute que Moreau et Montgomery pouvaient être tués; qu'il ne fallait pas avoir peur d'eux. Telles furent les idées que je révélai à

ces monstres pour ma perte finale. Je vis l'être aux yeux verts et aux loques sombres, qui était venu au-devant de moi, le soir de mon arrivée, sortir des arbres et d'autres le suivre pour mieux m'entendre.

Enfin, à bout de souffle, je m'arrêtai.

— Ecoutez-moi un instant, fit Moreau de sa voix ferme et brève, et après vous direz ce que vous voudrez.

— Eh bien ? dis-je.

Il toussa, réfléchit quelques secondes, puis cria :

— En latin, Prendick, en mauvais latin, en latin de cuisine, mais essayez de comprendre. *Hi non sunt homines, sunt animalia quæ nos habemus...* vivisectés. Fabrication d'humanité. Je vous expliquerai. Mais sortez de là.

— Elle est bonne! m'écriai-je en riant. Ils parlent, construisent des cabanes, cuisinent. Ils étaient des hommes. Prenez-y garde que je sorte d'ici.

— L'eau, juste au delà d'où vous êtes, est profonde... et il y a des requins en quantité.

— C'est ce qu'il me faut, répondis-je. Courte et bonne. Tout à l'heure. Je vais d'abord vous jouer un bon tour.

— Attendez.

Il sortit de sa poche quelque chose qui étincela au soleil et il jeta l'objet à ses pieds.

— C'est un revolver chargé, dit-il. Montgomery va faire de même. Ensuite nous allons remonter la grève jusqu'à ce que vous estimiez la distance convenable. Alors venez et prenez les revolvers.

— C'est ça, et l'un de vous en a un troisième.

— Je vous prie de réfléchir un peu, Prendick. D'abord, je ne vous ai pas demandé de venir dans cette île. Puis, nous vous avions drogué la nuit dernière et l'occasion eût été bonne. Ensuite, maintenant que votre première terreur est passée et que vous pouvez peser les choses — est-ce que Montgo-

mery vous paraît être le type que vous dites ? Nous vous avons cherché et poursuivi pour votre bien, parce que cette île est pleine de... phénomènes hostiles. Pourquoi tirerions-nous sur vous quand vous offrez de vous noyer vous-même ?

— Pourquoi avez-vous lancé vos... gens sur moi, quand j'étais dans la hutte ?

— Nous étions sûrs de vous rejoindre et de vous tirer du danger. Après cela, nous avons volontairement perdu votre piste, pour votre salut.

Je réfléchis. Cela semblait possible. Puis je me rappelai quelque chose.

— Mais ce que j'ai vu... dans l'enclos... dis-je.

— C'était le puma.

— Ecoutez, Prendick, dit Montgomery. Vous êtes un stupide imbécile. Sortez de l'eau, prenez les revolvers et on pourra causer. Nous ne pouvons rien faire de plus que ce que nous faisons maintenant.

Il me faut avouer qu'alors, et, à vrai dire, toujours, je me méfiais et avais peur de Moreau. Mais Montgomery était un homme avec qui je pouvais m'entendre.

— Remontez la grève et levez les mains en l'air, ajoutai-je, après réflexion.

— Pas cela, dit Montgomery, avec un signe de tête explicatif par-dessus son épaule. Manque de dignité.

— Allez jusqu'aux arbres, dans ce cas, s'il vous plaît.

— Quelles idiotes cérémonies! dit Montgomery.

Ils se retournèrent tous deux et firent face aux six ou sept grotesques bipèdes, qui étaient debout au soleil, solides, mobiles, ayant une ombre et pourtant si incroyablement irréels. Montgomery fit claquer son fouet et, tournant immédiatement les talons, ils s'enfuirent à la débandade sous les arbres. Lorsque

Montgomery et Moreau furent à une distance que je jugeai convenable, je revins au rivage, ramassai les revolvers et les examinai. Pour me satisfaire contre toute supercherie, je tirai sur un morceau de lave arrondie et eus le plaisir de voir la pierre pulvérisée et le sable couvert de fragments et de plomb.

Pourtant, j'hésitai encore un moment.

— J'accepte le risque, dis-je enfin, et un revolver à chaque main, je remontai la grève pour les rejoindre.

— Ça vaut mieux, dit Moreau, sans affectation. Avec tout cela, vous avez gâché la meilleure partie de ma journée.

Avec un air dédaigneux qui m'humilia, Montgomery et lui se mirent à marcher en silence devant moi.

La bande des monstres, encore surpris, s'était reculée sous les arbres. Je passai devant eux aussi tranquillement que possible. L'un d'eux fit mine de me suivre, mais il se retira quand Montgomery eut fait claquer son fouet. Le reste, sans bruit, nous suivit des yeux. Ils pouvaient sans doute avoir été des animaux. Mais je n'avais encore jamais vu un animal essayer de penser.

MOREAU S'EXPLIQUE

— Et maintenant, Prendick, je m'explique, dit le docteur Moreau, aussitôt que nous eûmes mangé et bu. Je dois avouer que vous êtes bien l'hôte le plus exigeant que j'aie jamais traité et je vous avertis que c'est la dernière chose que je fais pour vous obliger. Vous pouvez, à votre aise, menacer de vous suicider; je ne bougerai pas, même si je devais en avoir quelque ennui.

Il s'assit dans le fauteuil pliant, un cigare entre ses doigts pâles et souples. La clarté d'une lampe suspendue tombait sur ses cheveux blancs; son regard errait dans les étoiles par la petite fenêtre sans vitres. J'étais assis aussi loin de lui que possible, la table entre nous et les revolvers à portée de la main. Montgomery n'était pas là. Je ne me souciais pas encore d'être seul avec eux deux dans une si petite pièce.

— Vous admettez que l'être humain vivisecté, comme vous l'appeliez, n'est, après tout, qu'un puma ? dit Moreau.

Il m'avait mené dans l'intérieur de l'enclos pour que je pusse m'assurer de la chose.

— C'est le puma, répondis-je, le puma encore vivant, mais taillé et mutilé de telle façon que je souhaite ne plus voir jamais de semblable chair vivante. De tous les abjects...

— Peu importe! interrompit Moreau. Du moins, épargnez-moi ces généreux sentiments. Montgomery était absolument de même. Vous admettez que c'est le puma. Maintenant, tenez-vous en repos pendant que je vais vous débiter ma conférence de physiologie.

Aussitôt, sur le ton d'un homme souverainement ennuyé, mais s'échauffant peu à peu, il commença à m'expliquer ses travaux. Il s'exprimait d'une façon très simple et convaincante. De temps à autre, je remarquai dans son ton un accent sarcastique, et bientôt je me sentis rouge de honte à nos positions respectives.

Les créatures que j'avais vues n'étaient pas des hommes, n'avaient jamais été des hommes. C'étaient des animaux — animaux humanisés — triomphe de la vivisection.

— Vous oubliez tout ce qu'un habile vivisecteur peut faire avec des êtres vivants, disait Moreau. Pour ma part, je me demande encore pourquoi les

choses que j'ai essayées ici n'ont pas encore été faites. Sans doute, on a tenté quelques efforts — amputations, ablations, résections, excisions. Sans doute, vous savez que le strabisme peut être produit ou guéri par la chirurgie. Dans les cas d'ablations vous avez toutes sortes de changements sécrétoires, de troubles organiques, de modifications des passions, de transformations dans la sensation des tissus. Je suis certain que vous avez entendu parler de tout cela ?

— Sans doute, répondis-je. Mais ces répugnants bipèdes que...

— Chaque chose en son temps, dit-il, avec un geste rassurant. Je commence seulement. Ce sont là des cas ordinaires de transformation. La chirurgie peut faire mieux que cela. On peut construire aussi facilement qu'on détruit ou qu'on transforme. Vous avez entendu parler, peut-être, d'une opération fréquente en chirurgie à laquelle on a recours dans les cas où le nez n'existe plus. Un fragment de peau est enlevé sur le front, reporté sur le nez et il se greffe à sa nouvelle place. C'est une sorte de greffe d'une partie d'un animal sur une autre partie de lui-même. On peut aussi greffer une partie récemment enlevée d'un autre animal. C'est le cas pour les dents, par exemple. La greffe de la peau et de l'os est faite pour faciliter la guérison. Le chirurgien place dans le milieu de la blessure des morceaux de peau coupés sur un autre animal ou des fragments d'os d'une victime récemment tuée. Vous avez peut-être entendu parler de l'ergot de coq que Hunter avait greffé sur le cou d'un taureau. Et les rats à trompe des zouaves d'Algérie, il faut aussi en parler — monstres confectionnées au moyen d'un fragment de queue d'un rat ordinaire transféré dans une incision faite sur leur museau et reprenant vie dans cette position.

— Des monstres confectionnés! Alors, vous voulez dire que...

— Oui. Ces créatures, que vous avez vues, sont des animaux taillés et façonnés en de nouvelles formes. A cela — à l'étude de la plasticité des formes vivantes — ma vie a été consacrée. J'ai étudié pendant des années, acquérant à mesure de nouvelles connaissances. Je vois que vous avez l'air horrifié, et cependant je ne vous dis rien de nouveau. Tout cela se trouve depuis fort longtemps à la surface de l'anatomie pratique, mais personne n'a eu la témérité d'y toucher. Ce n'est pas seulement la forme extérieure d'un animal que je puis changer. La physiologie, le rythme chimique de la créature, peuvent aussi subir une modification durable dont la vaccination et autres méthodes d'inoculation de matières vivantes ou mortes sont des exemples qui vous sont, à coup sûr, familiers. Une opération similaire est la transfusion du sang, et c'est avec cela, à vrai dire, que j'ai commencé. Ce sont là des cas fréquents. Moins ordinaires, mais probablement beaucoup plus hardies, étaient les opérations de ces praticiens du moyen âge qui fabriquaient des nains, des culs-de-jatte, des estropiés et des monstres de foire; des vestiges de cet art se retrouvent encore dans les manipulations préliminaires que subissent les saltimbanques et les acrobates. Victor Hugo en parle longuement dans l'*Homme qui Rit*.... Mais vous comprenez peut-être mieux ce que je veux dire. Vous commencez à voir que c'est une chose possible de transplanter le tissu d'une partie d'un animal à une autre, ou d'un animal à un autre animal, de modifier ses réactions chimiques et ses méthodes de croissance, de retoucher les articulations de ses membres, et en somme de le changer dans sa structure la plus intime.

Cependant, cette extraordinaire branche de la

connaissance n'avait jamais été cultivée, comme une fin et systématiquement, par les investigateurs modernes, jusqu'à ce que je la prenne en main. Diverses choses de ce genre ont été indiquées par quelques tentatives chirurgicales; la plupart des exemples analogues qui vous reviendront à l'esprit ont été démontrés, pour ainsi dire, par accident — par des tyrans, des criminels, par les éleveurs de chevaux et de chiens, par toute sorte d'ignorants et de maladroits travaillant pour des résultats égoïstes et immédiats. Je fus le premier qui soulevai cette question, armé de la chirurgie antiseptique et possédant une connaissance réellement scientifique des lois naturelles.

On pourrait s'imaginer que cela fut pratiqué en secret auparavant. Des êtres tels que les frères siamois... Et dans les caveaux de l'Inquisition... Sans doute, leur but principal était la torture artistique, mais du moins quelques-uns des inquisiteurs durent avoir une vague curiosité scientifique...

— Mais, interrompis-je, ces choses, ces animaux *parlent!*

Il répondit qu'ils parlaient en effet et continua à démontrer que les possibilités de la vivisection ne s'arrêtent pas à une simple métamorphose physique. Un cochon peut recevoir une éducation. La structure mentale est moins déterminée encore que la structure corporelle. Dans la science de l'hypnotisme, qui grandit et se développe, nous trouvons la possibilité promise de remplacer de vieux instincts ataviques par des suggestions nouvelles, greffées sur des idées héréditaires et fixes ou prenant leur place. A vrai dire, beaucoup de ce que nous appelons l'éducation morale est une semblable modification artificielle et une perversion de l'instinct combatif; la pugnacité se canalise en courageux sacrifice de soi et la sexualité supprimée en émotion religieuse.

La grande différence entre l'homme et le singe est dans le larynx, dit-il, dans la capacité de former délicatement différents sons-symboles par lesquels la pensée peut se soutenir.

Sur ce point, je n'étais pas de son avis, mais, avec une certaine incivilité, il refusa de prendre garde à mon objection. Il répéta que le fait était exact et continua l'exposé de ses travaux.

Je lui demandai pourquoi il avait pris la forme humaine comme modèle. Il me semblait alors, et il me semble encore maintenant, qu'il y avait dans ce choix une étrange perversité.

Il avoua qu'il avait choisi cette forme par hasard.

— J'aurais aussi bien pu transformer des moutons en lamas, et des lamas en moutons. Je suppose qu'il y a dans la forme humaine quelque chose qui appelle à la tournure artistique de l'esprit plus puissamment qu'aucune autre forme animale. Mais je ne me suis pas borné à fabriquer des hommes. Une fois ou deux...'

Il se tut pendant un moment.

— Ces années! avec quelle rapidité elles se sont écoulées! Et voici que j'ai perdu une journée pour vous sauver la vie et que je perds une heure encore à vous donner des explications.

— Cependant, dis-je, je ne comprends pas encore. Quelle est votre justification pour infliger toutes ces souffrances ? La seule chose qui pourrait à mes yeux excuser la vivisection serait quelque application...

— Précisément, dit-il. Mais, vous le voyez, je suis constitué différemment. Nous nous plaçons à des points de vue différents. Vous êtes matérialiste.

— Je ne suis pas matérialiste, interrompis-je vivement.

— A mon point de vue, à mon point de vue. Car c'est justement cette question de souffrance qui

nous partage. Tant que la souffrance, qui se voit ou s'entend, vous rendra malade, tant que vos propres souffrances vous mèneront, tant que la douleur sera la base de vos idées sur le mal, sur le péché, vous serez un animal, je vous le dis, pensant un peu moins obscurément ce qu'un animal ressent. Cette douleur...

J'eus un haussement d'épaules impatient à de pareils sophismes.

— Mais c'est si peu de chose, continua-t-il. Un esprit réellement ouvert à ce que la science révèle doit se rendre compte que c'est fort peu de chose. Il se peut que, sauf dans cette petite planète, ce grain de poussière cosmique, invisible de la plus proche étoile, il se peut que nulle part ailleurs ne se rencontre ce qu'on appelle la souffrance. Les lois vers lesquelles nous nous acheminons en tâtonnant... D'ailleurs, même sur cette terre, même parmi tout ce qui vit, qu'est donc la douleur ?

En parlant, il tira de sa poche un petit canif, en ouvrit une lame, avança son fauteuil de façon que je pusse voir sa cuisse; puis, choisissant la place, il enfonça délibérément la lame dans sa chair et l'en retira.

— Vous aviez, sans doute, déjà vu cela. On ne le sent pas plus qu'une piqûre d'épingle. Qu'en conclure ? La capacité de souffrir n'est pas nécessaire dans le muscle et ne s'y trouve pas; elle n'est que nécessaire dans la peau, et, dans la cuisse, à peine ici ou là se trouve-t-il un point capable de sentir la douleur. La douleur n'est que notre conseiller médical intime pour nous avertir et nous stimuler. Toute chair vivante n'est pas douloureuse, non plus que les nerfs, ni même tous les nerfs sensoriels. Il n'y a aucune trace de souffrance réelle dans les sensations du nerf optique. Si vous blessez le nerf optique, vous voyez simplement des flamboiements

de lumière, de même qu'une lésion du nerf auditif se manifeste simplement par un bourdonnement dans les oreilles. Les végétaux ne ressentent aucune douleur; les animaux inférieurs — il est possible que des animaux tels que l'astérie ou l'écrevisse ne ressentent pas la douleur. Alors, quant aux hommes, plus intelligents ils deviennent et plus intelligemment ils travailleront à leur bien-être et moins nécessaire sera l'aiguillon qui les avertit du danger. Je n'ai encore jamais vu de chose inutile qui ne soit tôt ou tard déracinée et supprimée de l'existence — et vous ? Or, la douleur devient inutile.

D'ailleurs, je suis un homme religieux, Prendick, comme tout homme sain doit l'être. Il se peut que je me figure être un peu mieux renseigné que vous sur les méthodes du Créateur de ce monde — car j'ai cherché ses lois à *ma* façon, toute ma vie, tandis que vous, je crois, vous collectionnez des papillons. Et je vous réponds bien que le plaisir et la douleur n'ont rien à voir avec le ciel ou l'enfer. Le plaisir et la douleur!... Bah! Qu'est-ce que l'extase du théologien, sinon la houri de Mahomet dans les ténèbres ? Ce grand cas que les hommes et les femmes font du plaisir et de la douleur, Prendick, est la marque de la bête en eux, la marque de la bête dont ils descendent. La souffrance! Le plaisir et la douleur!... Nous ne les sentons qu'aussi longtemps que nous nous roulons dans la poussière.

Vous voyez, j'ai continué mes recherches dans la voie où elles m'ont mené. C'est la seule façon que je sache de conduire des recherches. Je pose une question, invente quelque méthode d'avoir une réponse et j'obtiens... une nouvelle question. Ceci ou cela est-il possible ? Vous ne pouvez vous imaginer ce que cela signifie pour un investigateur, quelle passion intellectuelle s'empare de lui. Vous ne pouvez vous imaginer les étranges délices de ces désirs intellectuels. La

chose que vous avez devant vous n'est plus un animal, une créature comme vous, mais un problème. La souffrance par sympathie — tout ce que j'en sais est le souvenir d'une chose dont j'ai souffert il y a bien des années. Je voulais — c'était mon seul désir — trouver la limite extrême de plasticité dans une forme vivante.

— Mais, fis-je, c'est une abomination...

— Jusqu'à ce jour je ne me suis nullement préoccupé de l'éthique de la matière. L'étude de la Nature rend un homme au moins aussi impitoyable que la Nature. J'ai poursuivi mes recherches sans me soucier d'autre chose que de la question que je voulais résoudre et les matériaux... ils sont là-bas, dans les huttes... Il y a bientôt onze ans que nous sommes venus ici, Montgomery et moi, avec six Canaques. Je me rappelle la verte tranquillité de l'île et l'océan vide autour de nous, comme si c'était hier. L'endroit semblait m'attendre.

Les provisions furent débarquées et l'on construisit la maison. Les Canaques établirent leurs huttes près du ravin. Je me mis à travailler ici sur ce que j'avais apporté. Au début, des choses désagréables arrivèrent. Je commençai avec un mouton, mais, après un jour et demi de travail, mon scalpel glissa et la bête mourut; je pris un autre mouton; j'en fis une chose de douleur et de peur et bandai ses blessures pour qu'il guérît. Une fois fini, il me sembla parfaitement humain, mais quand je le revis, j'en fus mécontent. Il se souvenait de moi, éprouvait une terreur indicible et n'avait pas plus d'esprit qu'un mouton. Plus je le regardais, plus il me semblait difforme, et enfin je fis cesser les misères de ce monstre. Ces animaux sans courage, ces êtres craintifs et sensibles, sans la moindre étincelle d'énergie combative pour affronter la souffrance, ne valent rien pour confectionner des hommes.

Puis, je pris un gorille que j'avais, et avec lui, travaillant avec le plus grand soin, venant à bout de chaque difficulté, l'une après l'autre, je fis mon premier homme. Toute une semaine, jour et nuit, je le façonnai; c'était surtout son cerveau qui avait besoin d'être retouché; il fallut y ajouter grandement et le changer beaucoup. Quand j'eus fini et qu'il fut là, devant moi, lié, bandé, immobile, je jugeai que c'était un beau spécimen du type négroïde. Je ne le quittai que quand je fus certain qu'il survivrait, et je vins dans cette pièce, où je trouvai Montgomery dans un état assez semblable au vôtre. Il avait entendu quelques-uns des cris de la bête à mesure qu'elle s'humanisait, des cris comme ceux qui vous ont tellement troublé. Je ne l'avais pas admis entièrement dans mes confidences, tout d'abord. Les Canaques, eux aussi, s'étaient mis martel en tête, et ma seule vue les effarouchait. Je regagnai la confiance de Montgomery, jusqu'à un certain point, mais nous eûmes toutes les peines du monde à empêcher les Canaques de déserter. A la fin, ils y réussirent, et nous perdîmes ainsi le yacht. Je passai de nombreuses journées à faire l'éducation de ma brute — en tout trois ou quatre mois. Je lui enseignai les rudiments de l'anglais, lui donnai quelque idée des nombres, lui fis même lire l'alphabet. Mais il avait le cerveau lent — bien que j'aie vu des idiots plus lents certainement. Il commença avec la table rase, mentalement, il n'avait dans son esprit aucun souvenir de ce qu'il avait été. Quand ses cicatrices furent complètement fermées, qu'il ne fut plus raide et endolori, qu'il put dire quelques mots, je l'emmenai là-bas et le présentai aux Canaques comme un nouveau compagnon.

D'abord, ils eurent horriblement peur de lui — ce qui m'offensa quelque peu, car j'éprouvais un certain orgueil de mon œuvre — mais ses manières

paraissaient si douces, et il était si abject qu'au bout de peu de temps ils l'acceptèrent et prirent en main son éducation. Il apprenait avec rapidité, imitant et s'appropriant tout, et il se construisit une cabane, mieux faite même, me sembla-t-il, que leurs huttes. Il y en avait un parmi eux, vaguement missionnaire, qui lui apprit à lire ou du moins à épeler, lui donna quelques idées rudimentaires de moralité, mais il paraît que les habitudes de la bête n'étaient pas tout ce qu'il y avait de plus désirable.

Après cela, je pris quelques jours de repos, et j'eus l'idée de rédiger un exposé de toute l'affaire pour réveiller les physiologistes européens. Mais, une fois, je trouvai ma créature perchée dans un arbre, jacassant et faisant des grimaces à deux des Canaques qui l'avaient taquinée. Je la menaçai, lui reprochai l'inhumanité d'un tel procédé, éveillai chez lui le sens de la honte, et revins ici, résolu à accomplir mieux encore avant de dévoiler le résultat de mes travaux. Et j'ai fait mieux; mais, quoi qu'il en soit, les brutes rétrogradent, la bestialité opiniâtre reprend jour après jour le dessus. J'ai l'intention de faire mieux encore. J'en viendrai à bout. Ce puma...

Mais revenons au récit. Tous les Canaques sont morts maintenant. L'un tomba par-dessus bord, de la chaloupe; un autre mourut d'une blessure au talon qu'il empoisonna, d'une façon quelconque, avec du jus de plante. Trois s'enfuirent avec le yacht et furent noyés, je le suppose et je l'espère. Le dernier... fut tué. Mais — je les ai remplacés. Montgomery se comporta d'abord comme vous étiez disposé à le faire, puis...

— Qu'est devenu l'autre, demandai-je vivement, l'autre Canaque qui a été tué ?

— Le fait est qu'après que j'eus fabriqué un

certain nombre de créatures humaines, je fis un être...

Il hésita.

— Eh! bien ? dis-je.

— Il fut tué.

— Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que...

— Il tua le Canaque... oui. Il tua plusieurs autres choses qu'il attrapa. Nous le pourchassâmes pendant deux jours. Il avait été lâché par accident — je n'avais pas eu l'intention de le mettre en liberté. Il n'était pas fini. C'était simplement une expérience. Une chose sans membres qui se tortillait sur le sol à la façon d'un serpent. Ce monstre était d'une force immense et rendu furieux par la douleur; il avançait avec une grande rapidité, de l'allure roulante d'un marsouin qui nage. Il se cacha dans les bois pendant quelques jours, s'en prenant à tout ce qu'il rencontrait, jusqu'à ce que nous nous fussions mis en chasse; alors il se traîna dans la partie nord de l'île, et nous nous divisâmes pour le cerner. Montgomery avait insisté pour se joindre à moi. Le Canaque avait une carabine et quand nous trouvâmes son corps, le canon de son arme était tordu en forme d'S et presque traversé à coups de dents... Montgomery abattit le monstre d'un coup de fusil... Depuis lors, je m'en suis tenu à l'idéal de l'humanité... excepté pour de petites choses.

Il se tut. Je demeurai silencieux, examinant son visage.

— Ainsi, reprit-il, pendant vingt ans entiers — en comptant neuf ans en Angleterre — j'ai travaillé, et il y a encore quelque chose dans tout ce que je fais qui déjoue mes plans, qui me mécontente, qui me provoque à de nouveaux efforts. Quelquefois je dépasse mon niveau, d'autres fois je tombe au-dessous, mais toujours je reste loin des choses que je rêve. La forme humaine, je puis l'obtenir main-

tenant, presque avec facilité, qu'elle soit souple et gracieuse, ou lourde et puissante, mais souvent j'ai de l'embarras avec les mains et les griffes — appendices douloureux que je n'ose façonner trop librement. Mais c'est la greffe et la transformation subtiles qu'il faut faire subir au cerveau qui sont mes principales difficultés. L'intelligence reste souvent singulièrement primitive, avec d'inexplicables lacunes, des vides inattendus. Et le moins satisfaisant de tout est quelque chose que je ne puis atteindre, quelque part — je ne puis déterminer où — dans le siège des émotions. Des appétits, des instincts, des désirs qui nuisent à l'humanité, un étrange réservoir caché qui éclate soudain et inonde l'individualité tout entière de la créature : de colère, de haine ou de crainte. Ces êtres que j'ai façonnés vous ont paru étranges et dangereux aussitôt que vous avez commencé à les observer, mais à moi, aussitôt que je les ai achevés, ils me semblent être indiscutablement des êtres humains. C'est après, quand je les observe, que ma conviction disparaît. D'abord, un trait animal, puis un autre, se glisse à la surface et m'apparaît flagrant. Mais j'en viendrai à bout, encore. Chaque fois que je plonge une créature vivante dans ce bain de douleur cuisante, je me dis : cette fois, toute l'animalité en lui sera brûlée, cette fois je vais créer de mes mains une créature raisonnable. Après tout, qu'est-ce que dix ans ? Il a fallu des centaines de milliers d'années pour faire l'homme.

Il parut plongé dans de profondes pensées.

— Mais j'approche du but, je saurai le secret. Ce puma que je...

Il se tut encore.

— Et ils rétrogradent, reprit-il. Aussitôt que je n'ai plus la main dessus, la bête commence à reparaître, à revendiquer ses droits...

Un autre long silence se fit.

— Alors, dis-je, vous envoyez dans les repaires du ravin les monstres que vous fabriquez.

— Ils y vont. Je les lâche quand je commence à sentir la bête en eux, et bientôt, ils sont là-bas. Tous, ils redoutent cette maison et moi. Il y a dans le ravin une parodie d'humanité. Montgomery en sait quelque chose, car il s'immisce dans leurs affaires. Il en a dressé un ou deux à nous servir. Il en a honte, mais je crois qu'il a une sorte d'affection pour quelques-uns de ces êtres. C'est son affaire, ça ne me regarde pas. Ils me donnent une impression de raté qui me dégoûte. Ils ne m'intéressent pas. Je crois qu'ils suivent les règles que le missionnaire canaque a indiquées et qu'ils ont une sorte d'imitation dérisoire de vie rationnelle — les pauvres brutes! Ils ont quelque chose qu'ils appellent *la Loi*, ils chantent des mélopées où ils proclament *tout à lui*. Ils construisent eux-mêmes leurs repaires, recueillent des fruits et arrachent des herbes — s'accouplent même. Mais je ne vois clairement dans tout cela, dans leurs âmes mêmes, rien autre chose que des âmes de bêtes, de bêtes qui périssent — la colère et tous les appétits de vivre et de se satisfaire... Pourtant, ils sont étranges, bizarres — complexes comme tout ce qui vit. Il y a en eux une sorte de tendance vers quelque chose de supérieur — en partie faite de vanité, en partie d'émotion cruelle superflue, en partie de curiosité gaspillée. Ce n'est qu'une singerie, une raillerie... J'ai quelque espoir pour ce puma. J'ai laborieusement façonné sa tête et son cerveau...

Et maintenant, continua-t-il, en se levant après un long intervalle de silence pendant lequel nous avions l'un et l'autre suivi nos pensées, que dites-vous de tout cela ? Avez-vous encore peur de moi ?

Je le regardai, et vis simplement un homme pâle, à cheveux blancs, avec des yeux calmes. Sous sa remarquable sérénité, l'aspect de beauté, presque,

qui résultait de sa régulière tranquillité et de sa magnifique carrure, il aurait pu faire bonne figure parmi cent autres vieux gentlemen respectables. J'eus un frisson. Pour répondre à sa seconde question, je lui tendis un revolver.

— Gardez-les, fit-il en dissimulant un bâillement.

Il se leva, me considéra un moment, et sourit.

— Vous avez eu deux journées bien remplies.

Il resta pensif un instant et sortit par la porte intérieure. Je donnai immédiatement un tour de clef à la porte extérieure.

Je m'assis à nouveau, plongé un certain temps dans un état de stagnation, une sorte d'engourdissement, si las, mentalement, physiquement et émotionnellement, que je ne pouvais conduire mes pensées au delà du point où il les avait menées. La fenêtre me contemplait comme un grand œil noir. Enfin, avec un effort, j'éteignis la lampe et m'étendis dans le hamac. Je fus bientôt profondément endormi.

LES MONSTRES

Je m'éveillai de très bonne heure, ayant encore claire et nette à l'esprit l'explication de Moreau. Quittant le hamac, j'allai jusqu'à la porte m'assurer que la clef était tournée. Puis je tirai sur la barre de la fenêtre que je trouvai fixée solidement. Sachant que ces créatures d'aspect humain n'étaient en réalité que des monstres animaux, de grotesques parodies d'humanité, j'éprouvais une inquiétude vague de ce dont ils étaient capables et cette impression était bien pire qu'une crainte définie. On frappa à la porte et j'entendis la voix glutinante de M'ling

qui parlait. Je mis un des revolvers dans ma poche, gardant l'autre à la main, et j'allai lui ouvrir.

— Bonjour, messié, dit-il, apportant, avec l'habituel déjeuner d'herbes bouillies, un lapin mal cuit.

Montgomery le suivait. Son œil rôdeur remarqua la position de mon bras et il sourit de travers.

Le puma, ce jour-là, restait en repos pour hâter sa guérison; mais Moreau, dont les habitudes étaient singulièrement solitaires, ne se joignit pas à nous. J'entamai la conversation avec Montgomery pour éclaircir un peu mes idées au sujet de la vie que menaient les bipèdes du navire. Je désirais vivement savoir, en particulier, comment il se faisait que ces monstres ne tombaient pas sur Moreau et Montgomery et ne se déchiraient pas entre eux.

Il m'expliqua que leur relative sécurité, à Moreau et à lui, était due à la cérébralité limitée de ces monstres. En dépit de leur intelligence augmentée, et de la tendance rétrograde vers leurs instincts animaux, ils possédaient certaines idées fixes, implantées par Moreau dans leur esprit, qui bornaient absolument leur imagination. Ils étaient pour ainsi dire hypnotisés, on leur avait dit que certaines choses étaient impossibles, que d'autres ne devaient pas être faites, et ces prohibitions s'entremêlaient dans la contexture de leurs esprits jusqu'à annihiler toute possibilité de désobéissance ou de discussion. Certaines choses, cependant, pour lesquelles le vieil instinct était en conflit avec les intentions de Moreau, se trouvaient moins stables. Une série de propositions appelées : *la Loi*, — les litanies que j'avais entendues — bataillaient dans leurs cerveaux contre les appétits profondément enracinés et toujours rebelles de leur nature animale. Ils répétaient sans cesse cette loi et la transgressaient sans cesse. Montgomery et Moreau déployaient une surveillance particulière pour leur laisser ignorerl e goût du sang.

Ils redoutaient les suggestions inévitables de cette saveur.

Montgomery me conta que le joug de la loi, spécialement parmi les monstres félins, s'affaiblissait singulièrement à la nuit tombante; l'animal, en eux, était alors prédominant; au crépuscule, un esprit d'aventure les agitait et ils osaient alors des choses qui ne leur seraient pas venues à l'idée pendant le jour. C'est à cela que j'avais dû d'être pourchassé par l'Homme-Léopard, le soir de mon arrivée. Mais, dans les premiers temps de mon séjour, ils n'osaient enfreindre la loi que furtivement et après le coucher du soleil; au grand jour, il y avait, latent, un respect général pour les diverses prohibitions.

C'est ici peut-être le moment de donner quelques faits et détails généraux sur l'île et ses habitants. L'île, basse au-dessus de la mer, avait avec ses contours irréguliers une superficie totale d'environ huit ou dix kilomètres carrés. Elle était d'origine volcanique et elle était flanquée de trois côtés par des récifs de corail. Quelques fumerolles, dans la partie nord, et une source chaude étaient les seuls vestiges restant des forces qui avaient été sa cause. De temps à autre une faible secousse de tremblement de terre se faisait sentir, et quelquefois les paisibles spirales de fumées qui montaient vers le ciel devenaient tumultueuses sous des jets violents de vapeurs. Mais c'était tout. Montgomery m'informa que la population s'élevait maintenant à plus de soixante de ces étranges créations de Moreau, sans compter les monstruosités moins considérables qui vivaient cachées dans les fourrés du sous-bois et n'avaient pas forme humaine. En tout, il en avait fabriqué cent vingt, mais un grand nombre étaient mortes, et d'autres, comme le monstre rampant dont il m'avait parlé, avaient fini tragiquement. En réponse à une question que je lui posai, Montgomery me dit qu'ils

donnaient réellement naissance à des rejetons, mais que ceux-ci généralement ne vivaient pas, ou qu'ils ne prouvaient par aucun signe avoir hérité des caractéristiques humaines imposées à leurs parents. Quand ils vivaient, Moreau les prenait pour leur parfaire une forme humaine. Les femelles étaient moins nombreuses que les mâles et exposées à mille persécutions sournoises, malgré la monogamie qu'enjoignait la Loi.

Il me serait impossible de décrire en détail ces animaux-hommes — mes yeux ne sont nullement exercés et malheureusement je ne sais pas dessiner. Ce qu'il y avait, peut-être, de plus frappant dans leur aspect général était une disproportion énorme entre leurs jambes et la longueur de leur buste; et cependant, notre conception de la grâce est si relative que mon œil s'habitua à leurs formes, et à la fin je fus presque d'accord avec leur propre conviction que mes longues cuisses étaient dégingandées. Un autre point important était le port de la tête en avant et la courbure accentuée et bestiale de la colonne vertébrale. A l'Homme-Singe lui-même il manquait cette cambrure immense du dos, qui rend la forme humaine si gracieuse. La plupart de ces bipèdes avaient les épaules gauchement arrondies et leurs courts avant-bras leur battaient les flancs. Quelques-uns à peine étaient visiblement poilus — du moins tant que dura mon séjour dans l'île.

Une autre difformité des plus évidentes était celle de leurs faces, qui, presque toutes, étaient prognathes, mal formées à l'articulation des mâchoires, près des oreilles, avec des nez larges et protubérants, une chevelure très épaisse, hérissée, et souvent des yeux étrangement colorés ou étrangement placés. Aucun de ces bipèdes ne savait rire, bien que l'Homme-Singe ait été capable d'une sorte de ricanement babillard. En dehors de ces caractères géné-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

raux, leurs têtes avaient peu de chose en commun; chacune conservait les qualités de son espèce particulière : l'empreinte humaine dénaturait, sans le dissimuler, le léopard, le taureau, la truie, l'animal ou les animaux divers avec lesquels la créature avait été confectionnée. Les voix, aussi, variaient extrêmement. Les mains étaient toujours mal formées, et bien que j'aie été surpris parfois de ce qu'elles avaient d'humanité imprévue, il manquait à la plupart le nombre normal des doigts, ou bien elles étaient munies d'ongles bizarres, ou dépourvues de toute sensibilité tactile.

Les deux bipèdes les plus formidables étaient l'Homme-Léopard et une créature mi-hyène et mi-porc. De dimensions plus grandes étaient les trois Hommes-Taureaux qui ramaient dans la chaloupe. Puis, venaient ensuite l'homme au poil argenté qui était le catéchiste de la Loi, M'ling, et une sorte de satyre fait de singe et de chèvre. Il y avait encore trois Hommes-Porcs et une Femme-Porc, une Femme-Rhinocéros et plusieurs autres femelles dont je ne vérifiai pas les origines, plusieurs Hommes-Loups, un Homme-Ours et Taureau et un Homme-Chien du Saint-Bernard. J'ai déjà décrit l'Homme-Singe, et il y avait aussi une vieille femme particulièrement détestable et puante, faite de femelles d'ours et de renard et que j'eus en horreur dès le début. Elle était, disait-on, une fanatique de la Loi. De plus, il y avait un certain nombre de créatures plus petites.

D'abord, j'éprouvai une répulsion insurmontable pour ces êtres, sentant trop vivement qu'ils étaient encore des brutes, mais insensiblement je m'habituai quelque peu à eux, et, d'ailleurs, je fus influencé par l'attitude de Montgomery à leur égard. Il était depuis si longtemps en leur compagnie qu'il en était venu à les considérer presque comme des êtres humains normaux — le temps de sa jeunesse à

Londres lui semblait un passé glorieux qu'il ne retrouverait plus. Une fois par an seulement, il allait à Arica pour trafiquer avec l'agent de Moreau, qui faisait, en cette ville, commerce d'animaux. Ce n'est pas dans ce village maritime de métis espagnols qu'il rencontrait de beaux types d'humanité, et les hommes, à bord du vaisseau, lui semblaient d'abord, me dit-il, tout aussi étranges que les hommes-animaux de l'île l'étaient pour moi — les jambes démesurément longues, la face aplatie, le front proéminent, méfiants, dangereux, insensibles. De fait, il n'aimait pas les hommes et son cœur s'était ému pour moi, pensait-il, parce qu'il m'avait sauvé la vie.

Je me figurai même qu'il avait une sorte de sournoise bienveillance pour quelques-unes de ces brutes métamorphosées, une sympathie perverse pour certaines de leurs manières de faire, qu'il s'efforça d'abord de me cacher.

M'ling, le bipède à la face noire, son domestique, le premier des monstres que j'avais rencontrés, ne vivait pas avec les autres à l'extrémité de l'île, mais dans une sorte de chenil adossé à l'enclos. Il n'était pas aussi intelligent que l'Homme-Singe, mais beaucoup plus docile, et c'est lui qui, de tous les monstres, avait l'aspect le plus humain. Montgomery lui avait appris à préparer la nourriture et, en un mot, à s'acquitter de tous les menus soins domestiques qu'on lui demandait. C'était un spécimen complexe de l'horrible habileté de Moreau, un ours mêlé de chien et de bœuf, et l'une des plus laborieusement composées de ses créatures. M'ling traitait Montgomery avec un dévouement et une tendresse étranges; quelquefois celui-ci le remarquait, le caressait, lui donnant des noms mi-moqueurs et mi-badins, à quoi le pauvre être cabriolait avec une extraordinaire satisfaction; d'autres fois, quand

Montgomery avait absorbé quelques doses de whisky, il le frappait à coups de pied et de poing, lui jetait des pierres et lui lançait des fusées allumées. Mais bien ou mal traité, M'ling n'aimait rien tant que d'être près de lui.

Je m'habituais donc à ces monstres, si bien que mille actions qui m'avaient semblé contre nature et répugnantes devenaient rapidement naturelles et ordinaires. Toute chose dans l'existence emprunte, je suppose, sa couleur à la tonalité moyenne de ce qui nous entoure : Montgomery et Moreau étaient trop individuels et trop particuliers pour que je pusse, d'après eux, garder, bien définies, mes impressions générales d'humanité. Si j'apercevais quelqu'une des créatures bovines — celles de la chaloupe — marchant pesamment à travers les broussailles du sous-bois, il m'arrivait de me demander, d'essayer de voir en quoi ils différaient de quelque rustre réellement humain cheminant péniblement vers sa cabane après son labeur mécanique quotidien, ou bien, rencontrant la Femme-Renard et Ours, à la face pointue et mobile, étrangement humaine avec son expression de ruse réfléchie, je m'imaginais l'avoir contrepassée déjà, dans quelque rue mal famée de grande ville.

LA GUERRE DES MONDES [1]

(1) H.-G. Wells : *La Guerre des Mondes*, traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

LA TERRE AU POUVOIR DES MARSIENS

I

Sous le Talon

...Le vicaire et moi étions entrés nous cacher dans une maison d'Halliford, dans l'espoir d'échapper à la Fumée Noire. Nous y demeurâmes toute la nuit du dimanche et le jour suivant — le jour de la panique — comme dans une petite île d'air pur, séparés du reste du monde par un cercle de vapeur suffocante. Nous n'avions qu'à attendre dans une oisiveté angoissante, et c'est ce que nous fîmes pendant ces deux interminables jours.

Mon esprit était plein d'anxiété en pensant à ma femme. Je me la représentais à Leatherhead, terrifiée, en danger et me pleurant déjà comme un homme mort. J'allais et venais dans cette maison, pleurant de rage à l'idée d'être ainsi séparé d'elle, songeant à tout ce qui pouvait lui arriver en mon absence. Je savais que mon cousin était assez brave

pour affronter toute circonstance, mais il n'était pas homme à mesurer les choses d'un coup d'œil et à se décider promptement. Ce qu'il fallait maintenant, ce n'était pas de la bravoure, mais de la réflexion et de la prudence. Ma seule consolation était de savoir que les Marsiens s'avançaient vers Londres et tournaient ainsi le dos à Leatherhead. Toutes ces vagues craintes me surexcitaient l'esprit. Bientôt, je me sentis fatigué et irrité des perpétuelles jérémiades du vicaire. Son égoïste désespoir m'impatientait. Après quelques remontrances sans effet, je me tins éloigné de lui dans une pièce qui contenait des globes, des bancs et des tables, des cahiers et des livres et qui était évidemment une salle de classe. Quand il vint m'y rejoindre, je montai au sommet de la maison et m'enfermai dans un débarras, afin de rester seul avec mes pensées douloureuses et mes misères.

Pendant toute cette journée et le matin suivant, nous fûmes absolument cernés par la Fumée Noire. Le dimanche soir, nous eûmes des indices que la maison voisine était habitée : une figure derrière une fenêtre, des lumières allant et venant, le claquement d'une porte qu'on fermait. Mais je ne sus qui étaient ces gens ni ce qu'il advint d'eux. Nous ne les aperçûmes plus le lendemain. La Fumée Noire descendit, en flottant lentement, vers la rivière, pendant toute la matinée du lundi, passant de plus en plus près de nous et disparaissant enfin sans s'être avancée plus loin que le bord de la route, devant la maison où nous étions réfugiés.

Vers midi, un Marsien parut au milieu des champs, déblayant l'atmosphère avec un jet de vapeur surchauffée, qui sifflait contre les murs, brisait toutes les vitres qu'il touchait et brûla les mains du vicaire au moment où il quittait précipitamment la pièce de devant. Quand enfin nous nous glissâmes hors

des pièces trempées et que nous jetâmes un regard au dehors, on eût dit qu'une tourmente de neige noire avait passé sur la contrée vers le nord. Tournant nos yeux vers le fleuve, nous fûmes surpris de voir d'inexplicables rougeurs se mêler aux taches noires des prairies desséchées.

Pendant un moment, nous ne sûmes nous rendre compte du changement apporté à notre position, sinon que nous étions délivrés de notre crainte de la Fumée Noire. Bientôt je m'aperçus que nous n'étions plus cernés, que maintenant nous pourrions nous en aller. Dès que je fus sûr qu'il y avait moyen de s'échapper, mon désir d'activité revint. Mais le vicaire restait léthargique et déraisonnable.

— Ici, nous sommes en sûreté, répétait-il, en sûreté, en sûreté!

Je résolus de l'abandonner — que ne l'ai-je fait! Plus sage maintenant et profitant de la leçon de l'artilleur, je cherchai à me munir de nourriture et de boisson. J'avais trouvé de l'huile et des chiffons pour mes brûlures; je pris aussi un chapeau et une chemise de flanelle que je découvris dans l'une des chambres à coucher. Quand le vicaire comprit que j'allais partir seul, étant décidé à m'en aller sans lui, il se leva soudain pour me suivre. Et tout étant calme dans l'après-midi, nous nous mîmes en route vers cinq heures, autant que je peux le présumer, nous dirigeant vers Sunbury, au long du chemin tout noirci.

Dans Sunbury, et par intervalles sur la route nous rencontrâmes des cadavres de chevaux et d'hommes, gisant en attitudes contorsionnées, des charrettes et des bagages renversés et couverts d'une épaisse couche de poussière noire. Ce linceul de cendre poudreuse me faisait penser à ce que j'avais lu de la destruction de Pompéi. L'esprit hanté de ces spectacles étranges, nous arrivâmes sans

mésaventure à Hampton Court, et là, nos yeux eurent un réel soulagement à trouver un espace vert qui avait échappé au nuage suffocant. Nous traversâmes le parc de Bushey, où les daims et les cerfs allaient et venaient sous les marronniers; à une certaine distance, des hommes et des femmes — les premiers êtres que nous ayons rencontrés encore — se hâtaient vers Hampton Court; nous passâmes ainsi à Twickenham.

Au loin, les bois, par delà Ham et Petersham, brûlaient encore. Twickenham n'avait souffert ni du Rayon Ardent, ni de la Fumée Noire, et il y avait encore dans ces localités des gens en grand nombre, mais personne ne put nous donner de nouvelles. Pour la plupart, les habitants profitaient, comme nous, d'une accalmie pour changer de quartiers. J'eus l'impression qu'une certaine quantité de maisons étaient encore occupées par leurs habitants épouvantés, trop effrayés sans doute pour essayer de fuir. Les signes d'une débandade hâtive abondaient le long du chemin. Je me rappelle très vivement trois bicyclettes brisées et enfoncées dans le sol par les roues des voitures qui suivirent. Nous traversâmes le pont de Richmond vers huit heures et demie, fort précipitamment, car on s'y trouvait trop exposé, et je remarquai, descendant le courant, un certain nombre de masses rouges. Je ne savais pas ce que c'était, n'ayant pas le temps d'examiner longuement, mais je me fis à leur propos des idées beaucoup plus horribles qu'il ne fallait. Là, encore, sur la rive du Surrey, la poussière noire qui avait été de la fumée s'étalait, recouvrant des cadavres — en tas aux abords de la station — mais nous n'aperçûmes rien des Marsiens avant d'arriver près de Barnes.

Dans la distance, parmi le paysage noirci, nous vîmes un groupe de trois personnes descendant à

toutes jambes un chemin de traverse qui menait vers le fleuve — autrement tout semblait désert. Au haut de la colline, les maisons de Richmond brûlaient activement, mais hors la ville, il n'y avait nulle part trace de Fumée Noire.

Tout à coup, comme nous approchions de Kew, des gens passèrent en courant et les parties hautes d'une machine marsienne parurent au-dessus des maisons, à moins de cent mètres de nous. L'imminence du danger nous frappa de stupeur, car si le Marsien avait regardé autour de lui nous eussions immédiatement péri. Nous étions si terrifiés que nous n'osâmes pas continuer, et que nous nous jetâmes de côté, cherchant un abri sous un hangar dans un coin, pleurant en silence et refusant de bouger.

Mon idée fixe de parvenir à Leatherhead ne me laissait pas de repos, et de nouveau je m'aventurai au dehors, dans la nuit tombante. Je traversai un endroit tout planté d'arbustes, suivis un passage au long d'une grande maison qui avait tenu bon sur ses bases et je débouchai ainsi sur la route de Kew. Le vicaire, que j'avais laissé sous le hangar, me rattrapa bientôt en courant.

Ce second départ fut la chose la plus téméraire-ment folle que je fis jamais, car il était évident que les Marsiens nous environnaient. A peine le vicaire m'eut-il rejoint que nous aperçûmes la première machine marsienne, ou peut-être même une autre, au loin par delà les prairies qui s'étendent jusqu'à Kew Lodge. Quatre ou cinq petites formes noires se sauvaient devant elle, parmi le vert grisâtre des champs, car, selon toute apparence, le Marsien, les poursuivait. En trois enjambées, il eut rattrapé ces pauvres êtres, qui se mirent à fuir dans toutes les directions. Il ne se servit pas du Rayon Ardent pour les détruire, mais les ramassa un par un; il dut les mettre dans l'espèce de grand récipient métallique

qui faisait saillie derrière lui, à la façon dont une hotte pend aux épaules du chiffonnier.

L'idée me vint alors que les Marsiens pouvaient avoir d'autres intentions que de détruire l'humanité bouleversée. Nous restâmes un instant comme pétrifiés, puis tournant les talons et escaladant une barrière qui fermait un jardin clos de murs, nous tombâmes heureusement dans une sorte de fosse où nous nous terrâmes, jusqu'à ce que la nuit fût noire, osant à peine échanger quelques mots à voix basse.

Il devait bien être onze heures quand nous prîmes le courage de nous remettre en chemin, ne nous risquant plus sur la route, mais nous glissant furtivement au long de haies et de plantations, le vicaire épiant à droite et moi à gauche, essayant de pénétrer les ténèbres, de crainte des Marsiens qui, nous semblait-il, allaient surgir à chaque instant autour de nous. Un moment, nous piétinâmes dans un endroit brûlé et noirci, presque refroidi alors et plein de cendres, où gisaient des corps d'hommes, la tête et le buste horriblement brûlés, mais les jambes et les bottes presque intactes; et aussi des cadavres de chevaux, derrière une rangée de canons éventrés et de caissons brisés.

Sheen paraissait avoir échappé à la destruction, mais tout y était silencieux et désert. Nous ne rencontrâmes là aucun cadavre, et la nuit était trop sombre pour nous permettre de voir dans les rues transversales. Soudain, mon compagnon se plaignit de la fatigue et de la soif et nous décidâmes d'explorer quelqu'une des maisons de l'endroit.

La première où nous entrâmes, après avoir eu quelque difficulté à ouvrir la fenêtre, était une petite villa écartée, et je n'y trouvai rien de mangeable qu'un peu de fromage moisi. Il y avait pourtant de l'eau, dont nous bûmes, et je me munis d'une

hachette qui promettait d'être utile dans notre prochaine effraction.

Nous traversâmes la route à un endroit où elle fait un coude pour aller vers Mortlake. Là, s'élevait une maison blanche au milieu d'un jardin entouré de murs : dans l'office nous découvrîmes une réserve de nourriture — deux pains entiers, une tranche de viande crue et la moitié d'un jambon. Si j'en dresse un catalogue aussi précis, c'est que nous allions être obligés de subsister sur ces provisions pendant la quinzaine qui suivit. Au fond d'un placard, il y avait aussi des bouteilles de bière, deux sacs de haricots blancs et quelques laitues ; cet office donnait dans une sorte de laverie, d'arrière-cuisine, où se trouvaient un tas de bois et un buffet qui renfermait une douzaine de bouteilles de vin rouge, des soupes et des poissons conservés et deux boîtes de biscuits.

Nous nous assîmes dans la cuisine adjacente, demeurant dans l'obscurité — car nous n'osions pas même faire craquer une allumette — et nous mangeâmes du pain et du jambon et nous vidâmes une bouteille de bière. Le vicaire, encore timoré et inquiet, était d'avis, assez étrangement, de se remettre en route sur-le-champ ; j'insistais pour qu'il réparât ses forces en mangeant, quand arriva la chose qui devait nous emprisonner.

— Il n'est sans doute pas encore minuit, disais-je, et au même moment nous fûmes aveuglés par un éclat de vive lumière verte. Tous les objets que contenait la cuisine se dessinèrent vivement, clairement visibles avec leurs parties vertes et leurs ombres noires, puis tout s'évanouit. Instantanément, il y eut un choc tel que je n'en entendis jamais auparavant ni depuis d'aussi formidable. Suivant ce choc de si près qu'elle parut être simultanée, une secousse se produisit, avec, tout autour de nous,

des bruits de verrerie brisée, des craquements et un fracas de maçonnerie qui s'écroule; au même moment le plafond s'abattit sur nous, se brisant en une multitude de fragments sur nos têtes. Je fus projeté contre la poignée du four, renversé sur le plancher et je restai étourdi. Mon évanouissement dura longtemps, me dit le vicaire; quand je repris mes sens nous étions encore dans les ténèbres et il me tamponnait avec une compresse, tandis que sa figure, comme je m'en aperçus après, était toute couverte du sang d'une blessure qu'il avait reçue au front.

Pendant un certain temps, il me fut impossible de me rappeler ce qui était arrivé. Puis les choses me revinrent lentement et je sentis à ma tempe la douleur d'une contusion.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda le vicaire à voix très basse.

A la fin, je pus lui répondre et cherchai à me redresser.

— Ne bougez pas, dit-il, le plancher est couvert de débris de vaisselle. Vous ne pouvez guère remuer sans faire de bruit, et je crois bien qu'*ils* sont là, dehors.

Nous demeurâmes un instant assis, dans un grand silence et retenant notre souffle. Tout semblait mortellement tranquille, bien que de temps en temps autour de nous quelque chose, plâtras ou morceau de brique, tombât avec un bruit qui retentissait partout. Au dehors et très près, s'entendait un grincement métallique intermittent.

— Entendez-vous ? demanda le vicaire, quand le bruit se produisit de nouveau.

— Oui, répondis-je, mais qu'est-ce ?

— Un Marsien! dit le vicaire.

J'écoutai de nouveau.

— Ça ne ressemble pas au bruit du Rayon Ardent,

dis-je, et pendant un moment j'inclinai à croire que l'une des grandes machines avait trébuché contre la maison, comme j'en avais vu une se heurter à la tour de l'église de Shepperton.

Notre situation était si étrange et si incompréhensible que, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que vînt l'aurore, nous bougeâmes à peine. Alors la lumière s'infiltra, non pas par la fenêtre qui demeura obscure, mais par une ouverture triangulaire entre une poutre et un tas de briques rompues, dans le mur derrière nous. Pour la première fois nous pûmes vaguement apercevoir l'intérieur de la cuisine.

La fenêtre avait cédé sous une masse de terre végétale qui, recouvrant la table où nous avions pris notre repas, arrivait jusqu'à nos pieds. Au dehors le sol était entassé très haut contre la maison; dans l'embrasure de la fenêtre, nous pouvions voir un fragment de conduite d'eau arrachée. Le plancher était jonché de quincaillerie brisée; l'extrémité de la cuisine, accotée contre la maison, avait été écrasée et comme le jour entrait par là, il était évident que la plus grande partie de la maison s'était écroulée. Contrastant vivement avec ces ruines, le dressoir net et propre, teinté de vert pâle — le vernis à la mode — était resté debout avec un certain nombre d'ustensiles de cuivre et d'étain; le papier peint imitait des carreaux de faïence bleus et blancs et une couple de gravures-primes coloriées flottait au mur, au-dessus du fourneau.

Quand l'aube devint plus claire, nous pûmes mieux distinguer, à travers la brèche du mur, le corps d'un Marsien, en sentinelle, sans doute, auprès d'un cylindre encore étincelant. A cette vue, nous nous retirâmes à quatre pattes avec toutes les précautions possibles, hors de la demi-clarté de la cuisine, dans l'obscurité de la laverie.

Brusquement, me vint à l'esprit l'exacte interprétation de ces choses.

— Le cinquième cylindre, murmurai-je, le cinquième projectile de Mars est tombé sur la maison et l'a enterrée sous ses ruines.

Un instant le vicaire garda le silence et il murmura :

— Dieu aie pitié de nous!

Je l'entendis bientôt pleurnicher tout seul.

A part le bruit qu'il faisait, nous étions absolument tranquilles dans la laverie. Pour ma part, j'osais à peine respirer et je restais assis, les yeux fixés sur la faible clarté qu'encadrait la porte de la cuisine. J'apercevais juste la figure du vicaire, un ovale indistinct, son faux-col et ses manchettes. Au dehors commença un martellement métallique, puis il y eut une sorte de cri violent et ensuite, après un intervalle de silence, un sifflement pareil à celui d'une machine à vapeur. Ces bruits, pour la plupart problématiques, se continuèrent par intermittences, et semblèrent devenir plus fréquents à mesure que le temps passait. Bientôt, des secousses cadencées et des vibrations, qui faisaient tout trembler autour de nous, firent sans interruption sauter et résonner la vaisselle de l'office. Une fois, la lueur fut éclipsée et le fantastique cadre de la porte de la cuisine devint absolument sombre; nous dûmes rester blottis pendant maintes heures, silencieux et tremblants, jusqu'à ce que notre attention lasse défaillît...

Enfin, je m'éveillai, très affamé. Je suis enclin à croire que la plus grande partie de la journée dut s'écouler avant que nous ne nous réveillions. Ma faim était si impérieuse qu'elle m'obligea à bouger. Je dis au vicaire que j'allais chercher de la nourriture et me dirigeai à tâtons vers l'office.

Il ne me répondit pas, mais dès que j'eus commencé à manger, le léger bruit que je faisais le décida à se remuer, et je l'entendis venir en rampant.

II

Dans la Maison en Ruines

Après avoir mangé, nous regagnâmes la laverie, et je dus alors m'assoupir de nouveau, car, m'éveillant tout à coup, je me trouvai seul. Les secousses régulières continuaient avec une persistance pénible. J'appelai plusieurs fois le vicaire à voix basse et me dirigeai à la fin du côté de la cuisine. Il faisait encore jour et je l'aperçus à l'autre bout de la pièce contre la brèche triangulaire qui donnait vue sur les Marsiens. Ses épaules étaient courbées, de sorte que je ne pouvais voir sa tête.

J'entendais des bruits assez semblables à ceux de machines d'usines, et tout était ébranlé par les vibrations cadencées. A travers l'ouverture du mur, je pouvais voir la cime d'un arbre teintée d'or, et le bleu profond du ciel crépusculaire et tranquille. Pendant une minute ou deux, je restai là, regardant le vicaire, puis j'avançai pas à pas et avec d'extrêmes précautions au milieu des débris de vaisselle qui encombraient le plancher.

Je touchai la jambe du vicaire et il tressaillit si violemment qu'un fragment de la muraille se détacha et tomba au dehors avec fracas. Je lui saisis le bras, craignant qu'il ne se mît à crier, et pendant un long moment nous demeurâmes terrés là, immobiles. Puis je me retournai pour voir ce qui restait de notre rempart. Le plâtre, en se détachant, avait ouvert une fente verticale dans les décombres, et, me soulevant avec précaution contre une poutre, je pouvais voir par cette brèche ce qu'était devenue la tran-

quille route suburbaine de la veille. Combien vaste était le changement que nous pouvions ainsi contempler!

Le cinquième cylindre avait dû tomber au plein milieu de la maison que nous avions d'abord visitée. Le bâtiment avait disparu, complètement écrasé, pulvérisé et dispersé par le choc. Le cylindre s'était enfoncé plus profondément que les fondations, dans un trou beaucoup plus grand que celui que j'avais vu à Woking. Le sol avait éclaboussé, de tous les côtés, sous cette terrible chute — « éclaboussé » est le seul mot — des tas énormes de terre qui cachaient les maisons voisines. Il s'était comporté exactement comme de la boue sous un violent coup de marteau. Notre maison s'était écroulée en arrière; la façade, même celle du rez-de-chaussée, avait été complètement détruite; par hasard, la cuisine et la laverie avaient échappé et étaient enterrées sous la terre et les décombres, nous étions enfermés de toutes parts sous des tonnes de terre, sauf du côté du cylindre; nous nous trouvions donc exactement sur le bord du grand trou circulaire que les Marsiens étaient occupés à faire; les sons sourds et réguliers que nous entendions venaient évidemment de derrière nous et, de temps en temps, une brillante vapeur grise montait comme un voile devant l'ouverture de notre cachette.

Au centre du trou, le cylindre était déjà ouvert; sur le bord opposé, parmi la terre, le gravier et les arbustes brisés, l'une des grandes machines de combat des Marsiens, abandonnée par son occupant, se tenait debout, raide et géante, contre le ciel du soir. Bien que, pour plus de commodité, je les aie décrits en premier lieu, je n'aperçus d'abord presque rien du trou ni du cylindre; mon attention fut absorbée par un extraordinaire et scintillant mécanisme que je voyais à l'œuvre au fond de l'excavation, et

par les étranges créatures, qui rampaient péniblement et lentement sur les tas de terre.

Le mécanisme, certainement, frappa d'abord ma curiosité. C'était l'un de ces systèmes compliqués, qu'on a appelés depuis Mains-Machines, et dont l'étude a donné déjà une si puissante impulsion au développement de la mécanique terrestre. Telle qu'elle m'apparut, elle présentait l'aspect d'une sorte d'araignée métallique avec cinq jambes articulées et agiles, ayant autour de son corps un nombre extraordinaire de barres, de leviers articulés, et de tentacules qui touchaient et prenaient. La plupart de ses bras étaient repliés, mais avec trois longs tentacules elle attrapait des tringles, des plaques, des barres qui garnissaient le couvercle et apparemment renforçaient les parois du cylindre. A mesure que les tentacules les prenaient, tous ces objets étaient déposés sur un tertre aplani.

Le mouvement de la machine était si rapide, si complexe et si parfait que, malgré les reflets métalliques, je ne pus croire au premier abord que ce fut un mécanisme. Les engins de combat étaient coordonnés et animés à un degré extraordinaire, mais rien en comparaison de ceci. Ceux qui n'ont pas vu ces constructions, et n'ont pour se renseigner que les imaginations inexactes des dessinateurs, ou les descriptions forcément imparfaites de témoins oculaires, peuvent difficilement se faire une idée de l'impression d'organismes vivants qu'elles donnaient.

Je me rappelle les illustrations de l'une des premières brochures qui prétendaient donner un récit complet de la guerre. Evidemment, l'artiste n'avait fait qu'une étude hâtive des machines de combat et à cela se bornait sa connaissance de la mécanique marsienne. Il avait représenté des tripodes raides, sans aucune flexibilité ni souplesse, avec une monotonie d'effet absolument trompeuse. La brochure

qui contenait ces renseignements eut une vogue considérable et je ne la mentionne ici que pour mettre le lecteur en garde contre l'impression qu'il en peut garder. Tout cela ne ressemblait pas plus aux Marsiens que je vis à l'œuvre qu'un poupard de carton ne ressemble à un être humain. A mon avis, la brochure eût été bien meilleure sans ces illustrations.

D'abord, ai-je dit, la Machine à Mains ne me donna pas l'impression d'un mécanisme, mais plutôt d'une créature assez semblable à un crabe, avec un tégument étincelant, qui était le Marsien, actionnant et contrôlant les mouvements de ses membres multiples au moyen de ses délicats tentacules, et semblant être, simplement, l'équivalent de la partie cérébrale du crabe. Je perçus alors la ressemblance de son tégument gris-brun, brillant, ayant l'aspect du cuir, avec celui des autres corps rampants environnants et la véritable nature de cet adroit ouvrier m'apparut sous son vrai jour. Après cette découverte, mon intérêt se porta vers les autres créatures, — les Marsiens réels. J'avais eu d'eux, déjà, une impression passagère, et la nausée que j'avais ressentie alors ne revint pas troubler mon observation. D'ailleurs, j'étais bien caché et immobile sans aucune nécessité de bouger.

Je voyais maintenant que c'étaient les créatures les moins terrestres qu'il soit possible de concevoir. Ils étaient formés d'un grand corps rond, ou plutôt d'une grande tête ronde d'environ quatre pieds de diamètre et pourvue d'une figure. Cette face n'avait pas de narines — à vrai dire les Marsiens ne semblent pas avoir été doués d'odorat — mais possédait deux grands yeux sombres, immédiatement au-dessous desquels se trouvait une sorte de bec cartilagineux. Derrière cette tête ou ce corps — car je ne sais vraiment lequel de ces deux termes employer — était

une seule surface tympanique tendue, qu'on a su depuis être anatomiquement une oreille, encore qu'elle dût leur être presque entièrement inutile dans notre atmosphère trop dense. En groupe autour de la bouche, seize tentacules minces, presque des lanières, étaient disposés en deux faisceaux de huit chacun. Depuis lors, avec assez de justesse, le professeur Stowes, le distingué anatomiste, a nommé ces deux faisceaux des *mains*. La première fois, même, que j'aperçus les Marsiens, ils paraissaient s'efforcer de se soulever sur ces mains, mais cela leur était naturellement impossible à cause de l'accroissement de poids dû aux conditions terrestres. On peut avec raison supposer que, dans la planète Mars, ils se meuvent sur ces mains avec facilité.

Leur anatomie interne, comme la dissection l'a démontré depuis, était également simple. La partie la plus importante de leur structure était le cerveau qui envoyait aux yeux, à l'oreille et aux tentacules tactiles des nerfs énormes. Ils avaient, de plus, des poumons complexes, dans lesquels la bouche s'ouvrait immédiatement, ainsi que le cœur et ses vaisseaux. La gêne pulmonaire que leur causaient la pesanteur et la densité plus grande de l'atmosphère n'était que trop évidente aux mouvements convulsifs de leur enveloppe extérieure.

A cela se bornait l'ensemble des organes d'un Marsien. Aussi étrange que cela puisse paraître à un être humain, tout le complexe appareil digestif, qui constitue la plus grande partie de notre corps, n'existait pas chez les Marsiens. Ils étaient des têtes, rien que des têtes. Dépourvus d'entrailles, ils ne mangeaient pas et digéraient encore moins. Au lieu de cela, ils prenaient le sang frais d'autres créatures vivantes et se l'*injectaient* dans leurs propres veines. Je les ai vus moi-même se livrer à cette opération et je le mentionnerai quand le moment

sera venu. Mais si excessif que puisse paraître mon dégoût, je ne puis me résoudre à décrire une chose dont je ne pus endurer la vue jusqu'au bout. Qu'il suffise de savoir qu'ayant recueilli le sang d'un être encore vivant — dans la plupart des cas, d'un être humain — ce sang était transvasé au moyen d'une sorte de minuscule pipette dans un canal récepteur.

Sans aucun doute, nous éprouvons à la simple idée de cette opération une répulsion horrifiée, mais, en même temps, réfléchissons combien nos habitudes carnivores sembleraient répugnantes à un lapin doué d'intelligence.

Les avantages physiologiques de ce procédé d'injection sont indéniables, si l'on pense à l'énorme perte de temps et d'énergie humaine qu'occasionne la nécessité de manger et de digérer. Nos corps sont en grande partie composés de glandes, de tubes et d'organes occupés sans cesse à convertir en sang une nourriture hétérogène. Les opérations digestives et leur réaction sur le système nerveux sapent notre force et tourmentent notre esprit. Les hommes sont heureux ou misérables selon qu'ils ont le foie plus ou moins bien portant ou des glandes gastriques plus ou moins saines. Mais les Marsiens échappaient à ces fluctuations organiques des sentiments et des émotions.

Leur indéniable préférence pour les hommes, comme source de nourriture, s'explique en partie par la nature des restes des victimes qu'ils avaient amenées avec eux comme provisions de voyage. Ces êtres, à en juger par les fragments ratatinés qui restèrent au pouvoir des humains, étaient bipèdes, pourvus d'un squelette siliceux sans consistance — presque semblable à celui des éponges siliceuses — et d'une faible musculature; ils avaient une taille d'environ six pieds de haut, la tête ronde et droite,

de larges yeux dans des orbites très dures. Les Marsiens devaient en avoir apporté deux ou trois dans chacun de leurs cylindres, et tous avaient été tués avant d'atteindre la terre. Cela valut aussi bien pour eux, car le simple effort de vouloir se mettre debout sur le sol de notre planète aurait sans doute brisé tous les os de leurs corps.

Puisque j'ai entamé cette description, je puis donner ici certains autres détails qui, encore que nous les ayons remarqués par la suite seulement, permettront au lecteur qui les connaîtrait mal de se faire une idée plus claire de ces désagréables envahisseurs.

En trois autres points, leur physiologie différait étrangement de la nôtre. Leurs organismes ne dormaient jamais, pas plus que ne dort le cœur de l'homme. Puisqu'ils n'avaient aucun vaste mécanisme musculaire à récupérer, ils ignoraient le périodique retour du sommeil. Ils ne devaient ressentir, semble-t-il, que peu ou pas de fatigue. Sur la terre, ils ne purent jamais se mouvoir sans de grands efforts et cependant ils conservèrent jusqu'au bout leur activité. En vingt-quatre heures, ils fournissaient vingt-quatre heures de travail, comme c'est peut-être le cas ici-bas avec les fourmis.

D'autre part, si étonnant que cela paraisse dans un monde sexué, les Marsiens étaient absolument dénués de sexe et devaient ignorer, par conséquent, les émotions tumultueuses que fait naître cette différence entre les humains. Un jeune Marsien, le fait est indiscutable, naquit réellement ici-bas pendant la durée de la guerre; on le trouva attaché à son parent, à son progéniteur, partiellement retenu à lui, à la façon dont poussent les bulbes de lis ou les jeunes animalcules des polypiers d'eau douce.

Chez l'homme, chez tous les animaux d'un ordre élevé, une telle méthode de génération a disparu;

mais ce fut certainement, même ici-bas, la méthode primitive. Parmi les animaux d'ordre inférieur, à partir même des Tuniciers, ces premiers cousins des vertébrés, les deux procédés coexistent, mais généralement la méthode sexuelle l'emporte sur l'autre. Pourtant, sur la planète Mars, le contraire apparemment se produit.

Il est intéressant de faire remarquer qu'un certain auteur, d'une réputation quasi-scientifique, écrivant longtemps avant l'invasion marsienne, prévit pour l'homme une structure finale qui ne différait pas grandement de la condition véritable des Marsiens. Je me souviens que sa prophétie parut, en novembre ou en décembre 1892, dans une publication depuis longtemps défunte, le *Pall Mall Budget*, et je me rappelle à ce propos une caricature, publiée dans un périodique comique de l'époque ante-marsienne : *Punch*. L'auteur expliquait, sur un ton presque facétieux, que le perfectionnement incessant des appareils mécaniques devait finalement amener la disparition des membres, comment la perfection des inventions chimiques devait supprimer la digestion, comment des organes tels que la chevelure, la partie externe du nez, les dents, les oreilles, le menton, ne seraient bientôt plus des parties essentielles du corps humain et comment la sélection naturelle amènerait leur diminution progressive dans les temps à venir. Le cerveau restait une nécessité cardinale. Une seule autre partie du corps avait des chances de survivre, et c'était la main, « moyen d'information et d'action du cerveau ».

Beaucoup de vérités ont été dites en plaisantant, et nous possédons indiscutablement dans les Marsiens l'accomplissement réel de cette suppression du côté animal de l'organisme par l'intelligence. Il est à mon avis absolument admissible que les Marsiens peuvent descendre d'êtres assez semblables à nous,

par suite d'un développement graduel du cerveau et des mains — ces dernières se transformant en deux faisceaux de tentacules — aux dépens du reste du corps. Sans le corps, le cerveau deviendrait naturellement une intelligence plus égoïste, ne possédant plus rien du substratum émotionnel de l'être humain.

Le dernier point saillant par lequel le système vital de ces créatures différait du nôtre pouvait être regardé comme un détail trivial et sans importance. Les micro-organismes, qui causent, sur terre, tant de maladies et de souffrances, étaient inconnus sur la planète Mars, soit qu'ils n'y aient jamais paru, soit que la science et l'hygiène marsiennes les aient éliminés depuis des âges. Des centaines de maladies, toutes les fièvres et toutes les contagions de la vie humaine, la tuberculose, les cancers, les tumeurs et autres états morbides n'intervinrent jamais dans leur existence et puisqu'il s'agit ici des différences entre la vie à la surface de la planète Mars et la vie terrestre, je puis dire un mot des curieuses conjectures faites au sujet de l'Herbe Rouge.

Apparemment, le règne végétal dans Mars, au lieu d'avoir le vert pour couleur dominante, est d'une vive teinte rouge-sang. En tous les cas, les semences que les Marsiens — intentionnellement ou accidentellement — apportèrent avec eux donnèrent toujours naissance à des pousses rougeâtres. Seule pourtant, la plante connue sous le nom populaire d'Herbe Rouge réussit à entrer en compétition avec les végétations terrestres. La variété rampante n'eut qu'une existence transitoire et peu de gens l'ont vue croître. Néanmoins, pendant un certain temps, l'Herbe Rouge crût avec une vigueur et une luxuriance surprenantes. Le troisième ou le quatrième jour de notre emprisonnement, elle avait envahi

tout le talus du trou et ses tiges, qui ressemblaient à celles du cactus, formaient une frange carminée autour de notre lucarne triangulaire. Plus tard, je la trouvai dans toute la contrée et particulièrement aux endroits où coulait quelque cours d'eau.

Les Marsiens étaient pourvus, selon toute apparence, d'une sorte d'organe de l'ouïe, un unique tympan rond placé derrière leur tête et d'yeux ayant une portée visuelle peu sensiblement différente de la nôtre, excepté que, selon Philips, le bleu et le violet devaient leur paraître noir. On suppose généralement qu'ils communiquaient entre eux par des sons et des gesticulations tentaculaires; c'est ce qui est affirmé, du moins, dans la brochure remarquable, mais hâtivement rédigée — écrite évidemment par quelqu'un qui ne fut pas témoin oculaire des mouvements des Marsiens — à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui a été, jusqu'ici, la principale source d'information concernant ces êtres. Or, aucun de ceux qui survécurent ne vit mieux que moi les Marsiens à l'œuvre, sans que je veuille pour cela me glorifier d'une circonstance purement accidentelle, mais le fait est exact. Aussi je puis affirmer que je les ai maintes fois observés de très près, que j'ai vu quatre, cinq et une fois six d'entre eux, exécutant indolemment ensemble les opérations les plus compliquées et les plus élaborées, sans le moindre son ni le moindre geste. Leur cri particulier précédait invariablement leur espèce de repas; il n'avait aucune modulation et n'était, je crois, en aucun sens un signal, mais simplement une expiration d'air, nécessaire avant la succion. Je peux prétendre à une connaissance au moins élémentaire de la psychologie et à ce sujet je suis convaincu — aussi fermement qu'il est possible de l'être — que les Marsiens échangeaient leurs pensées sans aucun intermédiaire physique et j'ai acquis cette convic-

tion malgré mes doutes antérieurs et de fortes préventions. Avant l'invasion marsienne, comme quelque lecteur se le rappellera peut-être, j'avais, avec quelque véhémence, essayé de réfuter la transmission de la pensée et les théories télépathiques.

Les Marsiens ne portaient aucun vêtement. Leurs idées sur le décorum et les ornements extérieurs étaient nécessairement différentes des nôtres et ils n'étaient pas seulement beaucoup moins sensibles aux changements de température que nous ne le sommes, mais les changements de pression atmosphérique ne semblent pas avoir sérieusement affecté leur santé. Pourtant, s'ils ne portaient aucun vêtement, d'autres additions artificielles à leurs ressources corporelles leur donnaient une grande supériorité sur l'homme. Nous autres, humains, avec nos cycles et nos patins de route, avec les machines volantes Lilienthal, avec nos bâtons et nos canons, ne sommes encore qu'au début de l'évolution au terme de laquelle les Marsiens sont parvenus. En réalité, ils se sont transformés en simples cerveaux, revêtant des corps divers suivant leurs besoins différents, de la même façon que nous revêtons nos divers costumes et prenons une bicyclette pour une course pressée ou un parapluie s'il pleut. Rien peut-être, dans tous leurs appareils, n'est plus surprenant pour l'homme que l'absence de la *roue*, ce trait dominant de presque tous les mécanismes humains. Parmi toutes les choses qu'ils apportèrent sur la terre, rien n'indique qu'ils emploient le cercle. On se serait attendu du moins à le trouver dans leurs appareils de locomotion. A ce propos, il est curieux de remarquer que, même ici-bas, la nature paraît avoir dédaigné la roue ou qu'elle lui ait préféré d'autres moyens. Non seulement les Marsiens ne connaissaient pas la roue — ce qui est incroyable — ou s'abstenaient de l'employer, mais même ils se ser-

vaient singulièrement peu, dans leurs appareils, du pivot fixe ou du pivot mobile avec des mouvements circulaires dans un seul plan. Presque tous les joints de leurs mécanismes présentent un système compliqué de coulisses se mouvant sur de petits appuis et des coussinets de friction superbement courbés. Pendant que nous en sommes à ces détails, remarquons que leurs leviers très longs étaient, dans la plupart des cas, actionnés par une sorte de musculature composée de disques enfermés dans une gaine élastique. Si l'on faisait passer à travers ces disques un courant électrique, ils étaient polarisés et assemblés étroitement et puissamment. De cette façon était atteint ce curieux parallélisme avec les mouvements animaux qui était chez eux si surprenant et si troublant pour l'observateur humain. Des muscles du même genre abondaient dans les membres de la machine que je vis en train de décharger le cylindre, lorsque je regardai la première fois par la fente. Elle semblait infiniment plus animée que les réels Marsiens, gisant plus loin en plein soleil, haletant, agitant vainement leurs tentacules et se remuant avec de pénibles efforts, après leur immense voyage à travers l'espace.

Tandis que j'observais encore leurs mouvements affaiblis et que je notais chaque étrange détail de leur forme, le vicaire me rappela soudain sa présence en me tirant violemment par le bras. Je tournai la tête pour voir une figure renfrognée et des lèvres silencieuses mais éloquentes. Il voulait aussi regarder par la fente devant laquelle on ne pouvait se mettre qu'un à la fois et je dus, tandis que le vicaire jouissait de ce privilège, interrompre pendant un moment mes observations.

Quand je revins à mon poste, l'active machine avait déjà assemblé plusieurs des pièces qu'elle avait retirées du cylindre et le nouvel appareil qu'elle

construisait prenait une forme d'une ressemblance évidente avec la sienne; vers le bas à gauche se voyait maintenant un petit mécanisme qui lançait des jets de vapeur verte en tournant autour du trou, fort occupé à régulariser l'ouverture, creusant, extrayant et entassant la terre avec méthode et discernement. C'était là la cause des battements réguliers et des chocs rythmiques qui avaient fait pendant longtemps trembler notre refuge. Tout en travaillant, il faisait entendre une sorte de sifflement incessant. Autant que je pus m'en rendre compte, la machine allait seule, sans être nullement dirigée par un Marsien.

III

Les Jours d'Emprisonnement

L'arrivée d'une seconde machine de combat nous fit abandonner notre lucarne pour nous retirer dans la laverie, car nous avions peur que, de sa hauteur, le Marsien pût nous apercevoir derrière notre barrière. Plus tard, nous nous sentîmes moins en danger d'être découverts, car, pour des yeux éblouis par l'éclat du soleil, notre refuge, devait sembler un impénétrable trou de ténèbres; mais tout d'abord, au moindre mouvement d'approche, nous regagnions en hâte la laverie, le cœur battant à tout rompre. Cependant, malgré le danger effrayant que nous courions, notre curiosité était irrésistible. Je me rappelle maintenant, avec une sorte d'étonnement, qu'en dépit du danger infini où nous étions de mourir de faim ou d'une mort plus terrible encore, nous nous disputions durement l'horrible privilège de

voir ce qui passait à l'extérieur. Nous traversions la cuisine à une allure grotesque, entre la précipitation et la crainte de faire du bruit, nous poussant nous bousculant et nous frappant, à deux doigts de la mort.

Le fait est que nous avions des dispositions et des habitudes de penser et d'agir absolument incompatibles; le danger et l'isolement dans lequel nous étions accentuaient encore cette incompatibilité. A Halliford, j'avais pris en haine les simagrées et les exclamations inutiles, la stupide rigidité d'esprit du vicaire. Ses murmures et ses monologues interminables gênaient les efforts que je faisais pour réfléchir et combiner quelque projet de fuite, et j'en arrivais parfois, de ne pouvoir y échapper, à un véritable état d'exaspération. Il n'était pas plus qu'une femme, capable de se contenir. Pendant des heures entières, il se mettait à pleurer et je crois vraiment que, jusqu'à la fin, cet enfant gâté de la vie pensa que ses larmes étaient en quelque manière efficaces. Il me fallait rester assis, dans les ténèbres, sans pouvoir, à cause de ses importunités, détacher de lui mon esprit. Il mangeait plus que moi et je lui disais en vain que notre seule chance de salut était de demeurer dans cette maison jusqu'à ce que les Marsiens en aient fini avec leur cylindre et que, dans cette attente probablement longue, le moment viendrait où nous manquerions de nourriture. Il mangeait et il buvait par accès, faisant ainsi de gros repas à de longs intervalles, et il dormait fort peu.

A mesure que les jours passaient, sa parfaite insouciance de toute précaution augmenta tellement notre détresse et notre danger que je dus, si dur que cela fût pour moi, recourir à des menaces et finalement à des voies de fait. Cela le mit à la raison pendant un certain temps. Mais c'était une de ces faibles créatures, toutes de souplesse rusée, qui n'osent regarder

en face ni Dieu ni homme; pas même s'affronter soi-même, âmes dépourvues de fierté, timorées, anémiques, haïssables.

Il m'est infiniment désagréable de me rappeler et de relater ces choses, mais je le fais quand même pour qu'il ne manque rien à mon récit. Ceux qui n'ont pas connu ces sombres et terribles aspects de la vie blâmeront assez facilement ma brutalité, mon accès de fureur dans la tragédie finale; car ils savent mieux que personne ce qui est mal, et non ce qui devient possible pour un homme torturé. Mais ceux qui ont traversé les mêmes ténèbres, qui sont descendus au fond des choses, ceux-là auront une charité plus large.

Tandis que dans notre refuge nous nous disputions à voix basse, en une obscure et vague contestation de murmures, nous arrachant la nourriture et la boisson, nous tordant les mains et nous frappant, au dehors, sous l'impitoyable soleil de ce terrible juin, était l'étrange merveille, la surprenante activité des Marsiens dans leur fosse. Je reviens maintenant à mes premières expériences. Après un long délai, je m'aventurai à la lucarne et je m'aperçus que les nouveaux venus étaient renforcés maintenant par les occupants de trois des machines de combat. Ces derniers avaient apporté avec eux certains appareils inconnus qui étaient disposés méthodiquement autour du cylindre. La seconde Machine à Mains était maintenant achevée et elle était fort occupée à manier un des nouveaux appareils que l'une des grandes machines avait apportés. C'était un objet ayant la forme d'un de ces grands bidons dans lesquels on transporte le lait, au-dessus duquel oscillait un récipient en forme de poire, d'où s'échappait un filet de poudre blanche qui tombait au-dessous dans un bassin circulaire.

Le mouvement oscillatoire était imprimé à cet

objet par l'un des tentacules de la Machine à Mains Avec deux appendices spatulés, la machine extrayait de l'argile qu'elle versait dans le récipient supérieur, tandis qu'avec un autre bras elle ouvrait régulièrement une porte et ôtait, de la partie moyenne de la machine, des scories roussies et noires. Un autre tentacule métallique dirigeait la poudre du bassin au long d'un canal à côtes, vers un récepteur qui était caché à ma vue par le monticule de poussière bleuâtre. De cet invisible récepteur montait verticalement, dans l'air tranquille, un mince filet de fumée verte. Pendant que je regardais, la machine, avec une faible tintement musical, étendit, à la façon d'un télescope, un tentacule, qui, simple saillie le moment précédent, s'allongea jusqu'à ce que son extrémité eût disparu derrière le tas d'argile. Une seconde après, il soulevait une barre d'aluminium blanc pas encore terni et d'une clarté éblouissante, et la déposait sur une pile de barres identiques disposées au bord de la fosse. Entre le moment où le soleil se coucha et celui où parurent les étoiles, cette habile machine dut fabriquer plus d'une centaine de ces barres et le tas de poussière bleuâtre s'éleva peu à peu, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rebord du talus.

Le contraste entre les mouvements rapides et compliqués de ces appareils et l'inertie gauche et haletante de ceux qui les dirigeaient était des plus vifs, et pendant plusieurs jours je dus me répéter, sans parvenir à le croire, que ces derniers étaient réellement des êtres vivants.

C'est le vicaire qui était à notre poste d'observation quand les premiers humains furent amenés au cylindre. J'étais assis plus bas, ramassé sur moi-même et écoutant de toutes mes oreilles. Il eut un soudain mouvement de recul, et, croyant que nous avions été aperçus, j'eus un spasme de terreur. Il

se laissa glisser parmi les décombres et vint se blottir près de moi dans les ténèbres, gesticulant en silence; pendant un instant je partageai sa terreur. Comprenant à ses gestes qu'il me laissait la possession de la lucarne et ma curiosité me rendant bientôt tout mon courage, je me levai, l'enjambai et me hissai jusqu'à l'ouverture. D'abord, je ne pus voir aucune cause à son effroi. La nuit maintenant était tombée, les étoiles brillaient faiblement, mais le trou était éclairé par les flammes vertes et vacillantes de la machine qui fabriquait les barres d'aluminium. La scène entière était un tableau tremblotant de lueurs vertes et d'ombres noires, vagues et mouvantes, étrangement fatigant à la vue. Au-dessus et en tous sens, se souciant peu de tout cela, voletaient les chauves-souris. On n'apercevait plus de Marsiens rampants, le monticule de poudre vert bleu s'était tellement accru qu'il les dissimulait à ma vue, et une machine de combat, les jambes repliées, accroupie et diminuée, se voyait de l'autre côté du trou. Alors, par-dessus le tapage de ces machines en action, me parvint un soupçon de voix humaines, que je n'accueillis d'abord que pour le repousser.

Je me mis à observer de près cette machine de combat, m'assurant pour la première fois que l'espèce de capuchon contenait réellement un Marsien. Quand les flammes vertes s'élevaient, je pouvais voir le reflet huileux de son tégument et l'éclat de ses yeux. Tout à coup, j'entendis un cri et je vis un long tentacule atteindre, par-dessus l'épaule de la machine, jusqu'à une petite cage qui faisait saillie sur le dos. Alors quelque chose qui se débattait violemment fut soulevé contre le ciel, énigme vague et sombre contre la voûte étoilée, et au moment où cet objet noir était ramené plus bas, je vis à la clarté verte de la flamme que c'était un homme. Pendant un moment il fut clairement visible. C'était, en effet,

un homme d'âge moyen, vigoureux, plein de santé et bien mis; trois jours auparavant il devait, personnage d'importance, se promener à travers le monde. Je pus voir ses yeux terrifiés et les reflets de la flamme sur ses boutons et sa chaîne de montre. Il disparut derrière le monticule et pendant un certain temps il n'y eut pas un bruit. Alors commença une série de cris humains, et, de la part des Marsiens, un bruit continu et joyeux...

Je descendis du tas de décombres, me remis sur pieds, me bouchai les oreilles et me réfugiai dans la laverie. Le vicaire, qui était resté accroupi, silencieux, les bras sur la tête, leva les yeux comme je passais, se mit à crier très fort à cet abandon et me rejoignit en courant...

Cette nuit-là, cachés dans la laverie, suspendus entre notre horreur et l'horrible fascination de la lucarne, j'essayai en vain, bien que j'eusse conscience de la nécessité urgente d'agir, d'échafauder un plan d'évasion; mais le second jour, il me fut possible d'envisager avec lucidité notre position. Le vicaire, je m'en aperçus bien, était complètement incapable de donner un avis utile; ces étranges terreurs lui avaient enlevé toute raison et toute réflexion et il n'était plus capable que de suivre son premier mouvement. Il était en réalité descendu au niveau de l'animal. Mais néanmoins je me résolus à en finir, et à mesure que j'examinai les faits, je m'aperçus que, si terrible que pût être notre situation, il n'y avait encore aucune raison de désespérer absolument. Notre principale chance était que les Marsiens ne fissent de leur fosse qu'un campement temporaire; au cas même où ils le conserveraient d'une façon permanente, ils ne croiraient probablement pas nécessaire de le garder et nous avions quand même là une chance d'échapper. Je pesai soigneusement aussi la possibilité de creuser une voie

souterraine dans la direction opposée au cylindre; mais les chances d'aller sortir à portée de vue de quelque machine de combat en sentinelle semblèrent d'abord trop nombreuses. Il m'aurait, d'ailleurs, fallu faire tout le travail moi-même, car le vicaire ne pouvait m'être d'aucun secours.

Si ma mémoire est exacte, c'est le troisième jour que je vis tuer l'être humain. Ce fut la seule occasion où j'aie vu réellement un Marsien prendre de la nourriture. Après cette expérience, j'évitai l'ouverture du mur pendant une journée presque entière. J'allai dans la laverie, enlevai la porte et me mis à creuser plusieurs heures de suite avec ma hachette, faisant le moins de bruit possible; mais quand j'eus réussi à faire un trou profond d'une couple de pieds, la terre fraîchement entassée contre la maison s'écroula bruyamment et je n'osai pas continuer. Je perdis courage et demeurai étendu sur le sol pendant longtemps, n'ayant même plus l'idée de bouger. Après cela, j'abandonnai définitivement l'idée d'échapper par une tranchée.

Ce n'est pas un mince témoignage en faveur de la puissance des Marsiens que de dire qu'ils m'avaient fait, dès le premier abord, une impression telle que je n'entretins guère l'espoir de nous voir délivrés par un effort humain qui les détruirait. Mais la quatrième ou la cinquième nuit, j'entendis un bruit sourd comme celui que produiraient de grosses pièces d'artillerie.

C'était très tard dans la nuit et la lune brillait d'un vif éclat. Les Marsiens avaient emporté ailleurs la machine à creuser et ils avaient déserté l'endroit, ne laissant qu'une machine de combat au haut du talus opposé et une Machine à Mains qui, sans que je pusse la voir, était à l'œuvre dans un coin de la fosse immédiatement au-dessous de ma lucarne. A part le pâle scintillement de la Machine à Mains

des bandes et des taches de clair de lune blanc, la fosse était dans l'obscurité et de même absolument tranquille, hormis le cliquetis de la machine. La nuit était belle et sereine; une planète tentait de scintiller, mais la lune semblait avoir pour elle seule le ciel. Un chien hurla et c'est ce bruit familier qui me fit écouter. Alors, j'entendis distinctement de sourdes détonations, comme si de gros canons avaient fait feu. J'en comptai six très nettes, et après un long intervalle, six autres. Et ce fut tout.

IV

La Mort du Vicaire

Le sixième jour, j'occupai pour la dernière fois notre poste d'observation où bientôt je me trouvai seul. Au lieu de rester comme d'habitude auprès de moi et de me disputer la lucarne, le vicaire était retourné dans la laverie. Une pensée soudaine me frappa. Vivement et sans bruit je traversai la cuisine : dans l'obscurité je l'entendis qui buvait. J'étendis le bras et mes doigts saisirent une bouteille de vin.

Il y eut, dans ces ténèbres, une lutte qui dura quelques instants. La bouteille tomba et se brisa. Je lâchai prise et me relevai. Nous restâmes immobiles, palpitants, nous menaçant à voix basse. A la fin, je me plantai entre lui et la nourriture, lui faisant part de ma résolution d'établir une discipline. Je divisai les provisions de l'office en rations qui devaient durer dix jours. Je ne voulus pas le laisser manger plus ce jour-là. Dans l'après-midi, il tenta de s'em-

parer de quelque ration; je m'étais assoupi, mais à ce moment je m'éveillai. Pendant tout un jour nous demeurâmes face à face, moi las, mais résolu, lui pleurnichant et se plaignant de la faim. Cela ne dura, j'en suis sûr, qu'un jour et qu'une nuit, mais il me sembla alors, et il me semble encore maintenant, que ce fut d'une longueur interminable.

Ainsi notre incompatibilité s'était accrue au point de se terminer en un conflit déclaré. Pendant deux longs jours nous nous disputâmes à voix basse, argumentant et discutant âprement. Parfois, j'étais obligé de le frapper follement du pied et des poings; d'autres fois je le cajolais et tâchais de le convaincre; j'essayai même de le persuader en lui abandonnant la dernière bouteille de vin, car il y avait une pompe où je pouvais avoir de l'eau. Mais rien n'y fit, ni bonté ni violence : il n'était accessible à aucune raison. Il ne voulut cesser ni ses attaques pour essayer de prendre plus que sa ration, ni ses bruyants radotages; il n'observait en rien les précautions les plus élémentaires pour rendre notre emprisonnement supportable. Lentement, je commençai à me rendre compte de la complète ruine de son intelligence, et m'aperçus enfin que mon seul compagnon, dans ces ténèbres secrètes et malsaines, était un être dément.

D'après certains vagues souvenirs, je suis enclin à croire que mon propre esprit battit aussi la campagne. Chaque fois que je m'endormais, j'avais des rêves étranges et hideux. Bien que cela pût paraître bizarre, je serais assez disposé à penser que la faiblesse et la démence du vicaire me furent un salutaire avertissement, m'obligèrent à me maintenir sain d'esprit.

Le huitième jour, il commença à parler très haut et rien de ce que je pus faire ne parvint à modérer son ton.

— C'est juste, ô Dieu! répétait-il sans cesse. C'est

juste. Que le châtiment retombe sur moi et sur les miens. Nous avons péché! Nous ne t'avons pas écouté! Il y avait partout des pauvres et des souffrants! On les foulait aux pieds et je gardais le silence! Je prêchais une folie acceptable par tous — Mon Dieu! Quelle folie! — alors que j'aurais dû me lever, quand même la mort m'eût été réservée, et appeler le monde à la repentance... à la repentance!... Les oppresseurs des pauvres et des malheureux!... Le pressoir du Seigneur!...

Puis soudain, il en revenait à la nourriture que je maintenais hors de sa portée, et il me priait, me suppliait, pleurait et finalement menaçait. Bientôt, il prit un ton fort élevé — je l'invitai à crier moins fort; alors, il vit que par ce moyen il aurait prise sur moi. Il me menaça de crier plus fort encore et d'attirer sur nous l'attention des Marsiens. J'avoue que cela m'effraya un moment; mais la moindre concession eût diminué, dans une trop grande proportion, nos chances de salut. Je le mis au défi, bien que je fusse nullement certain qu'il ne mît sa menace à exécution. Mais ce jour-là du moins il ne le fit pas. Il continua à parler, haussant insensiblement son ton, pendant les huitième et neuvième journées presque entières, débitant des menaces, des supplications, au milieu d'un torrent de phrases où il exprimait une repentance à moitié stupide et toujours futile d'avoir négligé le service du Seigneur, et je me sentis une grande pitié pour lui. Il finit par s'endormir quelque temps, mais il reprit bientôt avec une nouvelle ardeur, criant si fort qu'il devint absolument nécessaire pour moi de le faire taire par tous les moyens.

— Restez tranquille, implorai-je.

Il se mit sur ses genoux, car jusqu'alors il avait été accroupi dans les ténèbres, près de la batterie de cuisine.

— Il y a trop longtemps que je reste tranquille! hurla-t-il, sur un ton qui dut parvenir jusqu'au cylindre. Maintenant je dois aller porter mon témoignage! Malheur à cette cité infidèle! Malédiction! Malheur! Anathème! Malheur! Malheur aux habitants de la terre : à cause des autres voix de la trompette!...

— Taisez-vous! Pour l'amour de Dieu! dis-je en me mettant debout et terrifié à l'idée que les Marsiens pouvaient nous entendre.

— Non! cria le vicaire de toutes ses forces, se levant aussi et étendant les bras ? Parle! Il faut que je parle! La parole du Seigneur est sur moi.

En trois enjambées, il fut à la porte de la cuisine.

— Il faut que j'aille apporter mon témoignage. Je pars. Je n'ai déjà que trop tardé.

J'étendis le bras et j'atteignis dans l'ombre un couperet suspendu au mur. En un instant, j'étais derrière lui, affolé de peur. Avant qu'il n'arrivât au milieu de la cuisine, je l'avais rejoint. Par un dernier sentiment humain, je retournai le tranchant et le frappai avec le dos. Il tomba en avant de tout son long et resta étendu par terre. Je trébuchai sur lui et demeurai un moment haletant. Il gisait inanimé.

Tout à coup je perçus un bruit au dehors, des plâtras se détachèrent, dégringolèrent et l'ouverture triangulaire du mur se trouva obstruée. Je levai la tête et aperçus, à travers le trou, la partie inférieure d'une Machine à Mains s'avançant lentement. L'un de ses membres agrippeurs se déroula parmi les décombres, puis un autre parut, tâtonnant au milieu des poutres écroulées. Je restai là, pétrifié, les yeux fixes. Alors je vis, à travers une sorte de plaque vitrée située près du bord supérieur de l'objet, la face — si l'on peut l'appeler ainsi — et les grands yeux sombres d'un Marsien cherchant à pénétrer

les ténèbres, puis un long tentacule métallique qui serpenta par le trou en tâtant lentement les objets.

Avec un grand effort je me retournai, me heurtai contre le corps du vicaire et m'arrêtai à la porte de la laverie. Le tentacule maintenant s'était avancé d'un mètre ou deux dans la pièce, se tortillant et se tournant en tous les sens, avec des mouvements étranges et brusques. Pendant un instant, cette marche lente et irrégulière me fascina. Avec un cri faible et rauque, je me réfugiai tout au fond de la laverie, tremblant violemment et à peine capable de me tenir debout. J'ouvris la porte de la soute à charbon et je restai là dans les ténèbres, examinant le seuil à peine éclairé de la cuisine, écoutant attentivement. Le Marsien m'avait-il vu ? Que pouvait-il faire maintenant ?

Derrière cette porte, quelque chose très doucement se mouvait en tout sens; de temps en temps cela heurtait les cloisons ou reprenait ses mouvements avec un faible tintement métallique, comme le bruit d'un trousseau de clefs. Puis un corps lourd — je savais trop bien lequel — fut traîné sur le carrelage de la cuisine jusqu'à l'ouverture. Irrésistiblement attiré, je me glissai jusqu'à la porte et jetai un coup d'œil dans la cuisine. Par le triangle de clarté extérieure, j'aperçus le Marsien dans sa machine aux cent bras examinant la tête du vicaire. Immédiatement, je pensai qu'il allait inférer ma présence par la marque du coup que j'avais asséné.

Je regagnai la soute à charbon, en refermai la porte et me mis à entasser sur moi dans l'obscurité autant que je pus de charbon et de bûches, en tâchant de faire le moins de bruit possible. A tout instant je demeurais rigide, écoutant si le Marsien avait de nouveau passé ses tentacules par l'ouverture.

Alors, reprit le faible cliquetis métallique. Bientôt, je l'entendis plus proche — dans la laverie, d'après

ce que je pus en juger. J'eus l'espoir que le tentacule ne serait pas assez long pour m'atteindre; il passa, raclant légèrement la porte de la soute. Ce fut un siècle d'attente presque intolérable, puis j'entendis remuer le loquet. Il avait trouvé la porte! Le Marsien comprenait les serrures!

Il ferrailla un instant et la porte s'ouvrit.

Des ténèbres où j'étais, je pouvais juste apercevoir l'objet, ressemblant à une trompe d'éléphant plus qu'à autre chose, s'agitant de mon côté, touchant et examinant le mur, le charbon, le bois, le plancher. Cela semblait être un gros ver noir, agitant de côté et d'autre sa tête aveugle.

Une fois même, il toucha le talon de ma bottine. Je fus sur le point de crier, mais je mordis mon poing. Pendant un moment, il ne bougea plus : j'aurais pu croire qu'il s'était retiré. Tout à coup, avec un brusque déclic, il agrippa quelque chose — je me figurai que c'était moi! — et parut sortir de la soute. Pendant un instant, je n'en fus pas sûr. Apparemment, il avait pris un morceau de charbon pour l'examiner.

Je profitai de ce moment de répit pour changer de position, car je me sentais engourdi, et j'écoutai. Je murmurais des prières passionnées pour échapper à ce danger.

Soudain, j'entendis revenir vers moi le même bruit lent et net. Lentement, lentement, il se rapprocha, raclant les murs et heurtant le mobilier.

Pendant que je restais attentif, doutant encore, la porte de la soute fut vigoureusement heurtée et elle se ferma. J'entendis le tentacule pénétrer dans l'office; il renversa des boîtes à biscuits, brisa une bouteille et il y eut encore un choc violent contre la porte de la soute. Puis le silence revint, qui se continua en une attente infinie.

Etait-il parti ?

A la fin, je dus conclure qu'il s'était retiré.

Il ne revint plus dans la laverie, mais pendant toute la dixième journée, dans les ténèbres épaisses, je restai enseveli sous les bûches et sous le charbon, n'osant même pas me glisser au dehors pour avoir le peu d'eau qui m'était si nécessaire. Ce fut le lendemain seulement, le onzième jour, que j'osai me risquer à chercher quelque chose à boire.

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE[1]

(1) H.-G. Wells : *Les premiers Hommes dans la Lune*, traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

LE SILENCE

Il y eut une petite secousse, un bruit comme celui d'un bouchon de champagne qui sauterait dans une pièce voisine, suivi d'un sifflement affaibli. Pendant un court instant, j'eus la sensation d'une tension énorme, la conviction passagère que mes pieds pressaient vers en bas avec une force d'innombrables tonnes ; cela dura un espace de temps infinitésimal, mais suffisant pour m'inviter à agir.

— Cavor! appelai-je dans l'obscurité, mes nerfs sont en loques... Je ne crois pas...

Je m'arrêtai. Il ne fit aucune réponse.

— Au diable! m'écriai-je. Je suis un imbécile! Qu'ai-je à faire ici ? Je ne pars pas, Cavor! La chose est trop risquée, je veux sortir!

— Impossible, dit-il.

— Impossible. Nous allons bien voir!

Il ne répondit pas, l'espace de dix secondes.

— Il est trop tard pour nous quereller maintenant, Bedford, dit-il. La petite secousse de tout à l'heure était le départ. Déjà nous avançons aussi vite qu'un boulet dans le gouffre de l'espace.

— Je... je..., balbutiai-je.

Après quoi, il me sembla que peu importait ce qui pourrait arriver.

Pendant un certain temps, je fus pour ainsi dire étourdi. Je ne trouvai rien à dire. C'était absolument comme si je n'avais pas encore entendu parler de cette idée de quitter la terre. Puis, je perçus dans mes sensations corporelles un inexplicable changement : c'était une sorte de légèreté, d'irréalité. A cela s'ajoutait une sensation bizarre dans la tête, un effet apoplectique presque, et le battement des vaisseaux sanguins dans les oreilles. Aucun de ces effets physiques ne diminua à mesure que le temps s'écoulait, mais, à la fin, je m'y habituai si bien que je n'en éprouvai aucune incommodité.

J'entendis un déclic, et une petite lampe à incandescence apparut.

Je vis la figure de Cavor, aussi pâle que je sentais être la mienne. Nous nous regardâmes en silence. La transparente obscurité du verre derrière lui eût fait croire qu'il flottait dans le vide.

— Eh bien! nous y sommes, finis-je par dire.

— Oui, répéta-t-il, nous y sommes.

— Ne bougez pas! exclama-t-il au bout d'un instant, en me voyant faire mine de gesticuler. Gardez vos muscles absolument flasques, comme si vous étiez au lit. Nous sommes dans un petit univers à nous. Regardez ces objets.

Il m'indiqua du doigt les boîtes et les caisses que nous avions posées sur les couvertures, dans la partie inférieure de la sphère. Je constatai avec étonnement qu'elles flottaient maintenant à une distance d'un pied au moins du mur de verre. Alors, je vis, d'après son ombre, que Cavor n'était plus appuyé contre la paroi. Je passai mon bras derrière mon dos et trouvai que j'étais, moi aussi, suspendu dans l'espace sans toucher à la sphère.

Je n'eus ni un cri ni un geste, mais la crainte me

saisit. Il me semblait que j'étais tenu et soulevé par quelque chose, sans que je susse quoi. Le simple contact de ma main contre la paroi m'en éloignait rapidement. Je compris ce qui arrivait, sans que pour cela ma crainte disparût. Nous étions séparés de toute gravitation extérieure et, seule, s'effectuait l'attraction des objets contenus dans notre sphère. En conséquence, tout ce qui n'était pas fixé contre le verre tombait lentement, à cause de l'exiguïté de nos masses, vers le centre de gravité de notre petit monde, vers le centre de notre sphère.

— Il faut nous tourner, dit Cavor, et flotter dos à dos, avec ces objets entre nous.

Ce fut la sensation la plus étrange qu'il soit possible de concevoir, ce flottement libre dans l'espace. D'abord, à vrai dire, ce fut une horreur étrange, et quand cette horreur eut disparu, une sensation nullement désagréable et extrêmement reposante.

La sensation la plus proche de celle-là, que je connaisse dans les choses terrestres, est de reposer sur un lit de plume très épais et très doux; mais rien ne donne l'agrément de ce détachement des choses et de cette complète indépendance!

LE COMBAT DANS LA CAVERNE DES BOUCHERS LUNAIRES

Mon premier effort fut naturellement d'essayer de voir ce qui pouvait se trouver sur le sol de la caverne, mais la grille se trouvait placée dans un creux dont le bord obstruait la vue. Notre attention déjouée s'occupa alors d'interpréter les bruits divers qui nous parvenaient, et bientôt mes yeux

découvrirent quelques faibles ombres qui s'agitaient sur le plafond obscur et très élevé.

Il devait indiscutablement y avoir dans cet espace plusieurs Sélénites, peut-être un nombre considérable de ces êtres, car nous entendions une rumeur confuse et des bruits sourds que j'identifiai avec leur marche. Il se produisit aussi, à des intervalles réguliers, une succession de chocs suggérant l'idée d'un couteau ou d'une bêche qu'on enfoncerait dans quelque substance molle. Puis, il y eut un cliquetis de chaînes, un sifflement et un grondement, comme si on avait fait courir un chariot sur un plancher creux; et sans cesse reprenait le même bruit intermittent. Les ombres dessinaient des formes qui se mouvaient rapidement et rythmiquement, selon ce bruit régulier, et elles s'arrêtaient quand il cessait.

Nous nous rapprochâmes pour discuter de ces choses à voix basse.

— Ils ont l'air affairé, dis-je. Ils sont absorbés sans doute par quelque travail.

— Oui.

— Ils ne nous cherchent pas et ne pensent pas à nous.

— Peut-être n'ont-ils pas entendu parler de notre arrivée...

— Les autres nous poursuivent là-dessous... Si tout à coup nous faisions irruption ici...

Nous nous regardâmes en silence.

— Nous pourrions avoir l'occasion d'entrer en pourparlers, dit Cavor.

— Non! répondis-je. Pas dans l'état où nous sommes.

Nous restâmes un instant plongés chacun dans nos pensées particulières.

Le même bruit continuait, et les mêmes ombres s'agitaient. J'examinai la grille.

— Elle est peu solide, remarquai-je. Nous pourrions forcer deux barreaux et nous glisser à travers.

Nous perdîmes du temps à une discussion vague. Puis, je saisis à deux mains l'une des barres, soulevai mes pieds contre la paroi rocheuse jusqu'à ce qu'ils fussent presque au niveau de ma tête et, dans cette position, j'attirai le barreau vers moi. Il céda si brusquement que je perdis presque l'équilibre. Je m'installai dans l'autre sens et je fis fléchir le barreau adjacent. Je retirai alors de ma poche le champignon lumineux et le laissai dégringoler dans la fissure.

— Ne faites rien à l'improviste, murmura Cavor, tandis que je me faufilais par l'ouverture que j'avais élargie.

Quand je fus passé entre les barreaux, j'aperçus des formes qui s'agitaient en tous sens; je me baissai immédiatement de façon que le rebord me dissimulât à leurs yeux, et, presque étendu à plat ventre, je fis signe à Cavor de s'installer dans cette position, car il se préparait aussi à sortir du trou. Bientôt nous nous trouvâmes côte à côte dans le creux de la grille, épiant la caverne et ses occupants.

C'était un espace beaucoup plus vaste que nous ne l'avions supposé d'après notre premier coup d'œil et nous nous trouvions dans la partie la plus basse de son sol en pente. La caverne s'élargissait et le toit s'abaissait de telle sorte que nous ne pouvions apercevoir la partie la plus éloignée. Rangées, en une longue ligne qui se perdait au loin dans cette terrifiante perspective, une quantité de formes immenses, d'énormes masses blanchâtres s'étalaient, autour desquelles s'empressaient les Sélénites. D'abord, cela nous parut être de grands cylindres blancs dont nous ne comprenions pas l'usage. Puis, je remarquai des têtes, tournées vers nous, sans yeux et sans peau, comme des têtes de mouton dans la boutique

d'un boucher. Je compris que c'étaient là des carcasses de veaux lunaires, que l'on découpait à la façon dont les baleiniers découpent une baleine échouée. Les Sélénites arrachaient la viande par lambeaux et l'on apercevait les côtes blanches des torses les plus éloignés. Le bruit que nous avions entendu provenait des coups de hachette frappés par les bouchers. Plus loin, un véhicule, semblable à un trolley tiré par un câble et chargé de viande molle, remontait la pente de la caverne.

Cette immense avenue, avec son interminable rangée de masses de vivres, nous donna l'impression de ce que devait être la population du monde lunaire — impression qui ne le cédait qu'à l'effet produit par notre premier coup d'œil dans le puits.

Il me sembla tout d'abord que les Sélénites se trouvaient sur des planches supportées par des tréteaux. Je ne me rappelle pas avoir vu dans la lune aucun objet qui fût en bois : les portes, les tables, tout ce qui correspond à notre menuiserie terrestre était fait de métal, et, pour la plus grande partie, je crois, d'or qui, comme métal, se recommande naturellement de lui-même — toutes choses étant égales — par sa solidité, sa dureté et la facilité avec laquelle il se travaille.

Je vis que les planches, les tréteaux et les hachettes avaient, en réalité, cette même teinte mate qu'avaient eue mes chaînes, avant que la lumière blanche ne les éclairât.

Une quantité de barres ou de leviers, d'aspect massif, étaient épars sur le sol et avaient apparemment servi à retourner la carcasse des veaux. Elles étaient longues d'environ six pieds, avec des poignées façonnées et offraient l'aspect tentant d'armes dangereuses. La caverne était éclairée par trois ruisselets du fluide bleu qui la coupaient transversalement.

Nous demeurâmes longtemps à observer ces choses en silence.

— Eh bien ? dit à la fin Cavor.

Je m'accroupis plus bas encore et me tournai vers lui. Il m'était venu une idée brillante.

— A moins qu'ils ne descendent ces masses au moyen d'une grue, dis-je, nous devons nous trouver plus près de la surface que je ne le pensais.

— Pourquoi ?

— Le veau lunaire ne saute pas et il n'a pas d'ailes...

Il se mit à regarder par-dessus le rebord de notre trou.

— Je me demande maintenant... commença-t-il. Après tout, nous ne nous sommes jamais beaucoup éloignés de la surface et...

Je l'interrompis en lui saisissant le bras : j'avais entendu un bruit dans la fissure au-dessous de nous!

Nous nous blottîmes contre la grille dans une immobilité absolue, tous les sens en alerte. En peu de temps, je ne pus plus douter que quelqu'un escaladait doucement la crevasse. Lentement et sans le moindre bruit, je pris ma chaîne bien en main et attendis que ce quelqu'un vînt à paraître.

— Surveillez ceux de là-bas, dis-je à Cavor.

— Ils vont bien, répondit-il.

J'essayai la portée du coup en lançant mon poing dans l'ouverture de la grille. L'on entendait distinctement le gazouillis tremblotant des Sélénites qui montaient, le frôlement de leurs appendices contre les parois et la chute des fragments de roc qu'ils faisaient tomber.

Bientôt je pus voir quelque chose s'agiter vaguement dans l'obscurité, entre les barreaux de la grille, mais je ne pouvais distinguer ce que c'était. La forme sembla me mettre en joue un instant; puis,

crac!... Je me mis sur pied d'un bond, frappai sauvagement ce quelque chose qui venait de m'être lancé. C'était la pointe aiguë d'une lance. J'ai réfiéchi depuis que sa longueur exagérée avait empêché qu'on l'inclinât dans l'étroite fissure, sans quoi j'eusse été sûrement atteint. Quoi qu'il en soit, elle passa comme une langue de serpent à travers la grille et manqua son but, s'abaissa soudain et reparut. Mais la seconde fois, je la saisis et l'arrachai hors du trou, non sans qu'une autre ait été dirigée sans plus d'effet contre moi.

Je poussai un cri de triomphe quand je sentis l'étreinte du Sélénite résister un instant à mon effort et céder; puis, je me mis immédiatement à cogner de toutes mes forces dans le trou avec le manche; des cris aigus montèrent de ces ténèbres et Cavor, qui s'était emparé de l'autre lance, sautait et gesticulait à côté de moi en m'imitant vainement.

Un tumulte s'élevait à travers la grille et, au même instant, une hache tournoya au-dessus de nous et vint s'abattre contre les roches, pour nous rappeler à temps les manieurs de carcasses du bout de la caverne.

Je me retournai et je les vis tous s'avancer contre nous en désordre, brandissant leurs haches. S'ils n'avaient pas entendu parler de nous auparavant, ils comprirent la situation avec une incroyable vivacité. Je les regardai venir, un instant, ma lance à la main.

— Gardez la grille, Cavor!

Je poussai un hurlement pour les intimider et me précipitai à leur rencontre. Deux d'entre eux me lancèrent leur hachette et manquèrent leur coup; le reste s'enfuit incontinent. Mes deux agresseurs aussi détalèrent, les mains fermées et la tête basse. Je n'ai jamais vu des hommes courir aussi vite que ces êtres-là.

Je savais que la lance, dont je m'étais emparé, ne pouvait m'être d'aucun secours, mince et peu solide, efficace tout au plus pour un seul coup et trop longue pour de rapides parades. Aussi je me contentai de pourchasser les Sélénites jusqu'à la première carcasse; arrivé là, je m'arrêtai pour ramasser une des barres éparses à l'entour. Elle était convenablement lourde et capable d'écraser proprement n'importe quelle quantité de Sélénites. Je jetai de côté mon peu solide javelot et pris une seconde barre dans mon autre main. Je me sentais dix fois plus en sûreté qu'avec la lance. D'un geste menaçant, je brandis mes armes du côté des Sélénites, dont un groupe s'était arrêté dans la partie la plus éloignée de la caverne, puis je revins trouver Cavor.

Il bondissait autour de la grille, enfonçant à grands coups entre les barreaux le manche rompu de sa lance. De ce côté-là, tout allait bien. Cet exercice maintiendrait les Sélénites dans leur trou, pendant un certain temps tout au moins. Je me retournai vers l'autre extrémité de la caverne. Que diable allions-nous faire maintenant ?

Nous étions, jusqu'à un certain point, cernés. Mais ces bouchers avaient été surpris, fort probablement effrayés; ils n'avaient pas d'armes spéciales et n'étaient munis que de leurs hachettes. C'est de ce côté qu'était notre salut. Leurs petites formes trapues — car la plupart d'entre eux étaient plus courts et plus gros que les conducteurs de troupeaux que nous avions vus au dehors — se groupaient au haut de la pente d'une façon qui révélait éloquemment leur indécision. Nous profitions évidemment de l'avantage moral que possède un taureau lâché soudain au milieu d'une ville. Malgré cela, il semblait qu'il y en eût des multitudes — et il en était fort probablement ainsi.

Les Sélénites qui grimpaient par la crevasse étaient munis de lances infernalement longues; ils pouvaient nous tenir en réserve d'autres surprises.

Mais, le diable soit d'eux! Si nous poussions une charge en remontant la caverne, nous laissions ceux-ci derrière nous; si nous restions là, ces maudites petites brutes recevraient à coup sûr des renforts. Le ciel seul savait quels terrifiants engins de guerre, canons, bombes, torpilles, ce monde inconnu, caché sous nos pieds, ce vaste monde, dont nous n'avions pénétré que l'épiderme, allait mobiliser pour notre destruction.

Il devenait clair que la seule chose à faire était de charger. Cela devint encore plus certain lorsque nous vîmes une quantité de nouveaux Sélénites apparaître et descendre en courant vers nous.

— Bedford! cria Cavor.

Je me retournai et voilà qu'il était à mi-chemin entre la grille et moi.

— Voulez-vous bien retourner là-bas! lui criai-je A quoi pensez-vous donc!

— Ils ont une sorte de... C'est comme un canon!

Emergeant avec peine hors de la grille, entre des pointes de lances défensives, parurent la tête et les épaules d'un Sélénite, singulièrement mince et angulaire, qui portait une sorte d'appareil compliqué.

Je me rendis compte de la parfaite incapacité de Cavor contre les adversaires qui se présentaient. Un moment, j'hésitai. Puis, je me précipitai en avant, faisant tournoyer mes leviers, poussant des cris et m'agitant en tous sens pour ne pas servir de but au Sélénite. Il visait d'une façon très bizarre, avec la chose contre son estomac. Un léger sifflement s'entendit : son engin n'était pas un canon; il se déchargea plutôt à la manière d'une arbalète et le projectile m'atteignit pendant un saut.

Je ne tombai pas; seulement, je touchai le sol un peu plus tôt que je ne l'eusse fait si je n'avais pas été touché et, d'après la sensation que j'éprouvai à l'épaule, la chose pouvait avoir porté et glissé. Ma main gauche heurta une tige et je m'aperçus qu'une sorte de flèche s'était enfoncée dans mes chairs, vers l'omoplate. Le moment d'après je touchai terre, et, avec la barre que je tenais dans ma main droite, je frappai le Sélénite. Il s'écroula, s'écrasa, se mit en miettes, sa tête se brisa comme un œuf.

Je posai à terre un de mes leviers, arrachai la javeline de mon épaule et m'acharnai à frapper à grands coups dans l'obscurité au moyen de cette arme, entre les barreaux de la grille. A chaque coup, je lançai l'épieu sur eux, de toutes mes forces, me relevai en ramassant ma barre de métal et courus sus à la multitude du bout de la caverne.

— Bedford! Bedford! appela Cavor au moment où je passais près de lui.

Il me semble encore entendre le bruit de ses pas venant derrière moi...

Un élan... un bond... puis, à terre; un nouvel élan... un autre bond... Chaque saut semblait durer des âges. A mesure que nous avancions, la caverne s'élargissait, et le nombre des Sélénites augmentait visiblement. D'abord, on eût dit qu'ils couraient en tous sens comme des fourmis dans leurs galeries bouleversées; deux ou trois brandissaient des hachettes et s'aventuraient à ma rencontre, mais la plupart s'enfuyaient, se jetaient de côté entre les carcasses. Bientôt nous en vîmes arriver une troupe qui portait des lances, suivie d'une foule d'autres.

Pendant un de mes bonds, j'aperçus un animal fort extraordinaire qui semblait n'être qu'un amas de mains et de pieds et qui, affolé, cherchait un

abri. La caverne s'assombrissait de plus en plus. Quelque chose passa au-dessus de ma tête. Au moment où je prenais un nouvel élan, je vis une javeline s'enfoncer, le manche vibrant, dans une des carcasses à ma gauche. Puis, comme je touchais terre, une autre frappa le sol devant moi et j'entendis le sifflement éloigné de leur espèce d'engin. Pendant un instant, ce fut une véritable averse. Ils tiraient à toute volée.

Je m'arrêtai court. Mes pensées ne durent pas être bien nettes, à cette minute-là. Une sorte de phrase stéréotypée, je me rappelle, me trottait dans l'esprit : zone dangereuse, chercher abri. Je sais que je me jetai entre deux carcasses et restai là, immobile, pantelant, en proie à un véritable accès de fureur impuissante.

Je me retournai, cherchant des yeux Cavor et, pendant un moment, il parut avoir entièrement disparu. Puis, il émergea des ténèbres, entre la rangée des carcasses et la paroi rocheuse de la caverne. Je vis sa petite figure bleuâtre et sombre, toute animée d'émotion et ruisselante de transpiration.

Il bredouillait quelque chose, mais je me souciais peu de savoir ce qu'il disait. Je venais de me rendre compte que nous pourrions, en passant d'une carcasse à l'autre, remonter la caverne et nous approcher suffisamment pour pousser une charge jusqu'au bout : c'était cela qu'il fallait faire ou rien.

— En avant! dis-je en montrant le chemin.

— Bedford! implora inutilement Cavor.

Tandis que nous suivions l'allée étroite, entre les corps des veaux et la paroi de la caverne, mon esprit ne cessait de travailler. Les rochers s'incurvaient en tous sens, de façon telle que nos adversaires ne pouvaient nous prendre en enfilade. Bien que, dans cet étroit espace, il nous fût impossible de sauter, nous étions encore capables, grâce à notre

vigueur terrestre, d'avancer beaucoup plus vite que les Sélénites ne reculaient. J'estimai que nous allions bientôt nous trouver au milieu d'eux. Une fois là, ils seraient à peine plus redoutables que des scarabées; seulement il y aurait à essuyer une volée de leurs projectiles.

J'imaginai un stratagème et, tout en continuant à courir, je retirai mon veston de flanelle.

— Bedford! gémit Cavor derrière moi.

— Quoi ? répondis-je.

Il indiquait une direction au-dessus des carcasses.

— La lumière blanche! fit-il. Encore de la lumière blanche!

Je regardai aussi et je constatai que c'était vrai : un très faible et vague crépuscule blanchâtre se devinait à l'extrémité de la voûte. Cette vue décupla mes forces!

— Suivez-moi de près! dis-je.

Un Sélénite plat et long se précipita hors des ténèbres et s'enfuit avec des cris aigus. Je fis halte et, de la main, arrêtai Cavor; j'ajustai mon veston sur une de mes barres et, courbé en deux, fis le tour de la carcasse suivante; je posai à terre le veston et la barre, fis un pas pour me laisser voir et reculai immédiatement.

Un sifflement... et une flèche passa.

Nous étions en contact avec les Sélénites réunis là, tous les gros, les petits et les grands, derrière une batterie de leurs engins pointés vers le bas de la caverne.

Trois ou quatre autres flèches suivirent la première; puis, leur feu cessa. Je passai vivement la tête et n'échappai à leur tir que par miracle. Cette fois, je m'attirai une douzaine de traits et j'entendis les Sélénites gazouiller et pousser des cris, comme si le combat les surexcitait. Je ramassai le veston et la barre.

— Maintenant, allez-y! fis-je, et je projetai en avant le mannequin.

En un instant, mon veston fut couvert de flèches et d'autres venaient s'enfoncer dans la carcasse derrière nous. Instantanément, je laissai tomber le veston (à moins que l'on ne me prouve le contraire, il est toujours là-bas dans la lune), saisis mes deux barres et me précipitai en avant.

Pendant une minute peut-être, ce ne fut qu'un massacre. J'étais dans une telle furie que j'avais perdu tout discernement et les Sélénites furent probablement trop effrayés pour combattre. En tout cas, ils ne m'opposèrent aucune sorte de résistance. Je voyais rouge. Je me rappelle l'impression que j'avais au milieu de ces petites créatures couvertes de leurs enveloppes de cuir. J'avançais comme au milieu de grandes herbes, fauchant et abattant à droite et à gauche. Des éclaboussures de substance molle volaient en tous sens. Je trépignais sur des choses qui s'écrasaient, criaient et glissaient sous mes pieds. La foule de ces êtres semblait s'ouvrir et s'écouler ainsi que de l'eau, comme s'ils n'eussent eu aucun plan préalable de bataille.

Des javelines volaient autour de moi; une d'elles vint m'écorcher l'oreille. Une fois, je fus atteint au bras, une autre fois à la joue; mais je ne m'aperçus de ces blessures que longtemps après, lorsque le sang qui s'en était échappé se fut refroidi...

Quant à Cavor, je ne sais nullement ce qu'il fit pendant ce temps-là. Un moment, cette lutte me sembla durer depuis un siècle et devoir se continuer ainsi pour toujours. Puis, soudain tout fut fini et je ne vis plus rien que des nuques et des dos qui se levaient, s'abaissaient, s'enfuyaient dans toutes les directions...

J'étais en somme sain et sauf. Je fis quelques pas

en courant et en poussant des cris; puis, complètement ahuri, je me retournai.

Dans mes vastes enjambées volantes, j'avais franchi toute la largeur de leurs rangs. Les Sélénites se trouvaient maintenant derrière moi, cherchant précipitamment où se cacher.

J'éprouvai un extraordinaire étonnement et une subite exultation, à voir se terminer de cette façon ce grand combat dans lequel je m'étais lancé à corps perdu. L'idée ne me vint pas que cette issue était due au peu de solidité des Sélénites, à leur débandade inattendue, mais je me figurai seulement que j'étais doué de capacités prodigieuses.

J'éclatai d'un rire stupide. Comme cette lune était fantastique!

Un instant je contemplai les corps écrasés ou secoués de spasmes qui gisaient épars sur le sol de la caverne et, avec une vague idée de violences pires encore, je rejoignis en hâte Cavor.

LES SÉLÉNITES

« Dans la lune, dit Cavor, chaque citoyen connaît sa place et la discipline compliquée de l'éducation, de l'entraînement et de la chirurgie à laquelle il doit se soumettre le dispose enfin si complètement à son rôle qu'il n'a ni les idées ni les organes pour aucun autre but que celui-là. Pourquoi serait-ce autrement ? demanderait Phi-ou. Si par exemple un Sélénite est destiné à devenir un mathématicien, ses éducateurs et ses professeurs l'y disposent dès le début. Ils répriment toute naissante disposition à d'autres poursuites; ils encouragent ses goûts mathématiques,

avec une habileté psychologique parfaite. Son cerveau se développe ou du moins ses facultés mathématiques croissent avec juste ce qui est nécessaire de sa personne pour soutenir cette partie essentielle. Finalement, en dehors du repos et des repas, son seul délice est dans l'exercice et le déploiement de sa faculté particulière; il s'intéresse uniquement à son application, et fait exclusivement sa société des autres spécialistes de son genre. Son cerveau s'accroît constamment, au moins les seules parties qui sont occupées par les mathématiques; elles se gonflent toujours plus et semblent aspirer toute la vie et la vigueur du reste de sa carcasse. Ses membres se recroquevillent, son cœur et les organes de la digestion diminuent, sa face d'insecte disparaît sous ses contours enflés. Sa voix devient un simple murmure pour l'exposé des formules, et il est sourd à tout ce qui n'est pas un problème proprement énoncé. La faculté du rire, sauf en cas de la découverte soudaine de quelque paradoxe, est atrophiée chez lui ; son émotion la plus profonde est le développement d'un nouveau calcul, et il remplit ainsi son but.

« Ou bien encore, un Sélénite, désigné pour être gardien de troupeaux, est, dès ses plus jeunes années, habitué à penser au bétail, à vivre avec lui, à trouver son plaisir dans ce qui le concerne et à s'exercer à les soigner et les diriger. On l'entraîne pour le rendre actif et nerveux, son œil est endurci aux étroites enveloppes aux contours anguleux qui constituent l'uniforme de l'emploi, il finit par ne plus prendre aucun intérêt aux régions profondes de la lune; il regarde avec indifférence, dérision ou hostilité tous les Sélénites qui ne sont pas également versés dans l'art des troupeaux. Il ne pense qu'à des pâturages et son dialecte est composé des termes techniques de son métier. De cette façon, il aime son ouvrage

et remplit avec une parfaite satisfaction les devoirs qui justifient son existence, et il en est de même avec les Sélénites de tous genres et de toute condition — chacun est une unité parfaite dans un monde mécanique...

« Ces êtres à grosse tête, auxquels les travaux intellectuels sont dévolus, forment, dans cette étrange société, une sorte d'aristocratie — et comme chef, ils ont — puissance quintessentielle de la lune — ce merveilleux et gigantesque ganglion, le Grand Lunaire dans la présence duquel je dois bientôt être admis. Le développement illimité des esprits de la classe intellectuelle est rendu possible par l'absence de tout crâne osseux dans l'anatomie lunaire, de cette étrange boîte qui jugule le développement du cerveau humain, et signifie impérieusement « jusqu'ici et pas plus loin » à toutes ses possibilités.

« Ces intellectuels lunaires se divisent en trois classes principales, différant grandement quant à l'influence et à la considération. Il y a les administrateurs, dont Phi-ou fait partie, Sélénites d'une versatilité et d'une initiative considérables, qui ont à répondre d'une certaine quantité cubique de la masse lunaire; les experts, comme le penseur à tête ovoïde, qui sont destinés à remplir certaines opérations spéciales, et les érudits qui sont les dépositaires de toute science. A cette dernière classe appartient Tsi-pouf, le premier qui professa dans la lune un langage terrestre. En ce qui concerne ces derniers, il est curieux de noter que la croissance illimitée du cerveau lunaire a rendu inutile l'invention de tous ces adjuvants mécaniques du travail cérébral qui ont marqué la carrière de l'homme. Il n'y a ni livres, ni annales d'aucune sorte, ni bibliothèques, ni inscriptions. Toute connaissance s'emmagasine dans ces cerveaux distendus à la façon dont les fourmis du Texas emmagasinent le miel dans leurs abdomens

boursouflés. Leurs bibliothèques sont des collections de cerveaux vivants...

« Je remarque que les administrateurs, moins spécialisés, prennent à moi un intérêt très vif chaque fois qu'ils me rencontrent. Ils se dérangent de leur route, m'examinent et posent des questions auxquelles Phi-ou répond. Je les vois aller de-ci de-là avec une suite de porteurs, de domestiques, de crieurs, de parachutistes, et autres — groupes bizarres, à contempler. Les experts, pour la plupart, m'ignorent complètement, de même qu'ils s'ignorent entre eux, ou ne font attention à moi que pour commencer aussitôt une bruyante exhibition de leur talent distinctif. Les érudits sont presque toujours plongés dans une satisfaction d'eux-mêmes, imperméable et apoplectique, d'où seule une mise en doute de leur érudition peut les éveiller. Ils sont habituellement menés par des domestiques nains ou gardiens, et souvent accompagnés de menues créatures, à l'air affairé, de petites femelles ordinairement, qui, j'incline à le croire, sont pour eux des sortes d'épouses. Mais quelques-uns des plus profonds savants ont des dimensions qui leur interdisent la locomotion et on les transporte de place en place dans une sorte de tonneau à porteurs, ballottantes gelées de science qui soulèvent chez moi un étonnement respectueux. Je viens d'en rencontrer un, en venant ici où l'on me permet de m'amuser avec ces joujoux électriques — c'était une vaste tête branlante et chauve, recouverte d'une pellicule très mince, portée dans sa grotesque civière. Devant et derrière, marchaient ses porteurs, et de curieux propagateurs de nouvelles, avec des figures comme des trompettes, criaient sa renommée.

« J'ai déjà mentionné les cortèges qui accompagnent la plupart des intellectuels, huissiers, porteurs, valets qui, ainsi que des muscles et des tenta-

cules extérieurs, remplaçaient les facultés physiques restreintes de ces esprits hypertrophiés. Les porteurs les suivent presque invariablement — parfois aussi des messagers extrêmement rapides avec des jambes comme des araignées, des domestiques chargés de recevoir des parachutes et d'autres individus munis d'organes vocaux qui pourraient vraisemblablement éveiller les morts. En dehors de leur intelligence spéciale, ces subordonnés sont aussi inertes et impuissants que des parapluies dans une antichambre. Ils n'existent que pour les ordres auxquels ils doivent obéir, les devoirs qu'ils ont à remplir.

« Cependant la masse de ces insectes, qui sillonnent les voies en spirale, remplissent les ballons ascendants et descendants et passent auprès de moi cramponnés à de frêles parachutes, appartiennent à la classe ouvrière. Servants ou fragments de machines, tels sont en réalité certains de ces êtres — sans métaphore; l'unique tentacule du berger des veaux lunaires est remplacé par d'immenses faisceaux, uniques ou en paire, de trois, cinq ou sept doigts pour saisir, soulever, guider — le reste n'étant autre chose que des appendices secondaires strictement nécessaires aux parties importantes. Certains, qui, je suppose, s'occupent de mécanismes à battements de cloches, ont d'énormes oreilles, comme des lièvres, placées juste derrière les yeux ; d'autres qui ont pour labeur de délicates opérations chimiques projettent en avant un vaste organe olfactif; d'autres encore ont des pieds plats comme des pédales avec des jointures ankylosées, et certains qui, m'a-t-on dit, sont souffleurs de verre, ont des poumons comme des soufflets. Mais chacun de ces Sélénites ordinaires que j'ai vus est excellemment adapté à la fonction sociale qu'il remplit. Les ouvrages fins sont confiés à des ouvriers affinés, miraculeusement rapetissés et conditionnés. Il en est que j'aurais pu tenir sur la

paume de ma main. Il existe même une espèce de Sélénite tournebroche, très commun, dont le devoir et l'unique délice est de fournir la force motrice à de petits appareils variés. Et pour gouverner cela, pour réprimer toute tendance fâcheuse de quelque nature égarée, il y a les êtres les mieux musclés que j'aie vus dans la lune, une sorte de police lunaire, dont les membres sont entraînés dès leurs plus tendres années à obéir aux têtes gonflées et à les respecter parfaitement.

« La confection de ces diverses sortes de travailleurs doit avoir lieu par des procédés curieux et intéressants. Je ne sais encore rien de bien clair à ce sujet, mais très récemment je tombai sur un certain nombre de jeunes Sélénites confinés dans des espèces de bocaux d'où sortaient seuls les membres supérieurs; on préparait ces êtres à devenir servants de machines d'un genre spécial. Le membre ainsi étendu, dans ce système hautement développé d'éducation technique, est stimulé par des irritants et nourri par des injections tandis que le reste du corps est privé de subsistance. Phi-ou, à moins que je l'aie mal compris, m'expliqua qu'au début ces bizarres petites créatures sont disposées à laisser voir des signes de souffrance dans leurs diverses positions recroquevillées, mais ils s'endurcissent facilement à leur sort; il m'emmena alors dans un endroit où l'on étirait et dressait des messagers aux membres flexibles. C'est parfaitement déraisonnable, je le sais, mais ces aperçus des méthodes d'éducation auxquelles sont soumis ces êtres m'affecta désagréablement. J'espère cependant que cela me passera et qu'il me sera possible de voir encore de semblables aspects de ce merveilleux ordre social. Cette main misérable, sortant de ce bocal, semblait en appeler faiblement de ses possibilités perdues; j'en suis encore hanté, bien que ce soit, en somme, un procédé beaucoup moins cruel que notre

méthode terrestre de laisser les enfants devenir des hommes et de les transformer alors en machines.

« Il y a peu de temps encore — c'était je crois lors de ma onzième ou douzième visite à cet appareil — j'eus une curieuse révélation de la vie que mènent ces ouvriers. J'étais venu ici par un raccourci qui m'évitait les voies en spirale et les quais de la mer centrale. Des sinuosités d'une longue galerie sombre, nous émergeâmes dans une caverne vaste et basse où flottait une odeur terrestre et qui était assez brillamment éclairée. La lumière provenait d'une tumultueuse végétation de formes fongoïdes livides — dont quelques-unes, à vrai dire, ressemblaient singulièrement à nos champignons, mais dépassaient la taille d'un homme.

« — Les lunaires mangent ceci ? demandai-je à Phi-ou.

« — Oui, nourriture.

« — Seigneur, m'écriai-je tout à coup, qu'est cela ?

« Je venais d'apercevoir un Sélénite exceptionnellement grand et mal bâti qui gisait immobile entre les tiges, la face tournée vers le sol. Nous nous arrêtâmes.

« — Mort ? questionnai-je. (Car jusqu'ici je n'avais jamais vu de mort dans la Lune, et cela avait excité ma curiosité.)

« — Non! exclama Phi-ou. Lui travailleur... pas travail à faire — prend petite boisson alors... fait dormir... jusqu'à ce qu'on ait besoin de lui. A quoi bon lui éveillé, hein ?... Pas besoin lui aller et venir pour rien.

« — En voici un autre! m'écriai-je.

« En fait, toute cette vaste étendue de sol à champignons était encombrée de ces formes prostrées, endormies par un narcotique jusqu'à ce que la lune ait de nouveau besoin d'elles. Il y en avait des quan-

tités de toute sorte et nous pûmes en retourner quelques-uns et les examiner de plus près que je n'avais été capable de le faire auparavant. Ils respiraient bruyamment quand on les remuait, mais ils ne se réveillaient pas. Il en est un dont je me souviens très distinctement; il me laissa, je pense, une impression plus profonde, parce que, par suite de quelque jeu de lumière, sa pose donnait l'idée d'une forme humaine allongée à terre. Ses membres supérieurs étaient de longs et délicats tentacules — il était manipulateur d'objets fins — et son attitude faisait penser à une souffrance acceptée avec résignation. Sans aucun doute, c'était de ma part une erreur absolue que d'interpréter ainsi cette expression — mais je le fis, et tandis que Phi-ou le repoussait dans les ténèbres parmi les végétations livides et charnues, je ressentis de nouveau et très distinctement une sensation désagréable, bien qu'en le voyant rouler de côté on ne pût douter que ce ne fût un insecte.

« Cela ne fait qu'éclairer la façon inconsidérée dont nous acquérons nos habitudes de penser et de sentir. Droguer l'ouvrier dont on n'a pas besoin et le mettre en réserve vaut sûrement beaucoup mieux que de le chasser de son atelier pour qu'il aille mourir de faim par les rues. Dans chaque communauté sociale compliquée, il y a nécessairement des intermittences dans l'emploi de toute énergie spécialisée et sous ce rapport l'inquiétude du problème des sans-travail est absolument abolie par les Sélénites. Et pourtant, les esprits même scientifiquement éduqués sont si déraisonnables, que le souvenir me dérange encore de ces formes prostrées parmi ces calmes et lumineuses arcades de végétaux charnus, et j'évite ce raccourci malgré l'inconvénient du chemin commun, qui est plus long, plus bruyant et plus encombré.

« Par cette route je passe auprès d'une immense caverne obscure, dans laquelle j'aperçois — regardant par les ouvertures hexagonales d'une sorte de mur à alvéoles, ou paradant sur un large espace situé plus au fond, ou choisissant les jouets et les amulettes fabriqués pour leur plaire par les joailliers acéphales aux doigts délicats qui travaillent au-dessous dans des terriers — les mères de la population lunaire — les reines de la ruche, pour ainsi dire. Ce sont des créatures à l'air noble, fantastiquement et parfois très joliment ornées, avec une allure hautaine et, à part leur bouche, des têtes presque microscopiques.

« Sur la condition des sexes dans la lune, sur les mariages et les naissances parmi les Sélénites, je n'ai pu apprendre jusqu'à présent que fort peu de chose. Avec les progrès rapides que Phi-ou fait en langue anglaise, mon ignorance disparaîtra sans doute bien vite. Je suis d'avis que, de même que chez les fourmis et les abeilles, il y a une grande majorité des membres de cette communauté qui appartient au sexe neutre. D'ailleurs, sur terre, dans nos villes, il est beaucoup d'humains qui ne mènent jamais cette vie de famille, de paternité ou de maternité qui est la vie naturelle de l'homme. Ici, comme chez les fourmis, la chose est devenue une condition normale de la race et la charge du remplacement qui est nécessaire revient à cette spéciale et nullement nombreuse classe de matrones, mères du monde lunaire, créatures corpulentes et majestueuses, merveilleusement destinées à la reproduction des larves sélénites. A moins d'avoir mal interprété une explication de Phi-ou, ces femelles sont absolument incapables de chérir les petits qu'elles mettent au monde : des périodes d'indulgence stupide alternent avec des accès de violence agressive, et, aussitôt que possible, les menues créatures qui naissent molles, flasques et

de couleur pâle, sont confiées aux soins d'une variété de femelles stériles — travailleuses qui, en certains cas, possèdent des cerveaux de dimensions presque masculines. »

LE GRAND LUNAIRE

« Imaginez la salle la plus vaste que vous ayez jamais vue, artistement décorée de majolique bleu-foncé et bleu-pâle, éclairée de lumière bleue, sans que vous sachiez comment, et emplie de créatures métalliques et livides présentant cette affolante diversité dont j'ai déjà parlé. Figurez-vous que ce hall se termine en une voûte au bout de laquelle se trouve une salle plus grande encore, dans laquelle s'ouvre une autre plus vaste et ainsi de suite à perte de vue. A l'extrémité de la perspective, une série de degrés, comme ceux de l'Ara Cœli, à Rome, qui montent plus haut qu'on ne peut voir et qui semblent s'élever de plus en plus à mesure qu'on s'approche de leur base. Mais j'arrivai finalement sous une immense voûte et aperçus le sommet de ces degrés, sur lequel trônait le Grand Lunaire.

« Il était assis dans un resplendissement de bleu incandescent. Une atmosphère brumeuse emplissait ce lieu, de sorte que les murs semblaient invisiblement reculés. Cela vous donnait l'impression de flotter dans un vide bleu-obscur. Le Grand Lunaire parut d'abord être un petit nuage lumineux d'où rayonnait toute la clarté ambiante. Il méditait sur son trône glauque et son cerveau pouvait mesurer plusieurs mètres de diamètre. Pour quelque raison que je ne saurais approfondir, un certain nombre

de faisceaux de lumière irradiaient d'un foyer situé derrière le trône, comme si le Grand Lunaire eût été une étoile, et un halo l'encerclait. Autour de lui, minuscules et indistincts dans cette splendeur, des serviteurs le soutenaient et le supportaient; plus bas, éclipsés et debout en un vaste demi-cercle, étaient ses subordonnés intellectuels, ses mémorateurs, ses calculateurs, ses chercheurs, ses flatteurs et ses serviteurs et tous les insectes distingués de la cour lunaire. Plus bas encore, se tenaient des huissiers et des messagers; puis, échelonnés sur les innombrables degrés, étaient les gardes et à la base grouillait l'énorme, diverse et indistincte multitude des moindres dignitaires et fonctionnaires de la lune. Leur piétinement produisait un murmure confus sur le sol rocheux et leurs membres s'agitaient avec un bruissement frémissant.

« Quand je pénétrai dans l'avant-dernière salle, une musique s'éleva et s'étendit en une impériale magnificence de son et les clameurs des crieurs de nouvelles s'apaisèrent...

« J'entrai dans la dernière et la plus vaste des salles...

« Mon cortège se déploya comme un éventail... Les huissiers et les gardes qui me précédaient s'écartèrent à droite et à gauche et les trois litières qui portaient Phi-ou, Tsi-pouf et moi s'avancèrent sur un sol poli et brillant, jusqu'au pied de l'escalier géant. Alors commença un vaste et haletant bourdonnement qui se mêla à la musique. Les deux Sélénites mirent pied à terre, mais l'on m'ordonna de rester assis — comme une marque spéciale d'honneur, j'imagine. La musique cessa, mais le bourdonnement continua, et, par le mouvement simultané de dix mille têtes respectueuses, mon attention fut dirigée vers le halo de suprême intelligence qui planait au-dessus de nous.

« D'abord, quand j'essayai de le mieux distinguer dans l'éblouissante clarté, ce cerveau quintessentiel me parut fort semblable à une vessie opaque et sans traits avec des ombres vagues et onduleuses de circonvolutions qui s'agitaient visiblement. Puis au-dessous de cette énormité et juste au-dessus du bord du trône on apercevait, en tressaillant, de minuscules yeux pénétrants qui vous examinaient du milieu de ce rayonnement. Pas de visage, mais des yeux réfugiés dans deux trous. Au premier moment je ne pus voir que ces petites prunelles fixes au-dessous desquelles je distinguai un corps de nain aux membres d'insecte, pâles et recroquevillés. Le regard de cet être s'abaissait vers moi avec une étrange intensité et la partie inférieure du globe céphalique était plissée. De petites mains, tentacules d'aspect inutile, maintenaient cette forme sur son trône...

« C'était grand, c'était pitoyable. On oubliait le vaste hall et la foule.

« Par saccades, on me fit monter l'escalier. Il me semblait que le cerveau à reflets pourpres surplombait au-dessus de moi et, à mesure que j'approchais, il absorbait de plus en plus l'effet de l'ensemble. Les rangées de serviteurs et d'aides paraissaient s'amoindrir et s'effacer dans le resplendissement de ce centre. Je m'aperçus que d'indistincts personnages faisaient couler un liquide rafraîchissant sur ce grand cerveau, le frictionnant et le soutenant. Pour ma part, je demeurais cramponné à ma litière, les regards fixés sur le Grand Lunaire et incapable de les en détourner. Enfin, quand j'eus atteint le palier qui n'était séparé du siège suprême que par une dizaine de degrés, la magnificence confondue de la musique atteignit le sommet de ses gradations et cessa; et je restai *nu*, pour ainsi dire, dans cette vastitude, sous les yeux scrutateurs du Grand Lunaire.

» Il examinait le premier homme qu'il eût jamais contemplé...

» Cependant, je parvins à détacher ma vue de sa grandeur et à porter mes regards sur les vagues figures effacées dans le brouillard bleu qui l'entourait, puis, au bas des degrés, sur les Sélénites massés là par milliers, immobiles et attentifs. Une fois de plus, monta vers moi de cette cohue une horreur irraisonnée... qui passa...

« Après un arrêt, vint la salutation. On m'aida à descendre de ma litière et je restai gauchement debout tandis qu'un certain nombre de gestes curieux et sans doute profondément symboliques étaient, par délégation, accomplis pour moi par deux frêles fonctionnaires. Le cortège encyclopédique des savants qui m'avaient accompagnés jusqu'à l'entrée du dernier hall apparut rangé à droite et à gauche, deux degrés au-dessus de moi, prêt aux besoins du Grand Lunaire. Le cerveau blanc de Phi-ou alla se placer environ à mi-chemin du trône dans une position telle qu'il pouvait aisément communiquer entre nous sans être obligé de tourner le dos à l'un ni à l'autre. Tsi-pouf prit place derrière son compagnon. D'adroits huissiers s'avancèrent de côté vers moi, gardant toujours la face entièrement tournée vers la Présence. Je m'assis à la turque et Phi-ou et Tsi-pouf s'agenouillèrent aussi un peu plus haut que moi. Il y eut une pause. Les yeux des courtisans les plus proches allaient de moi au Grand Lunaire et revenaient à moi; un sifflement et une rumeur d'attente passa sur les multitudes presque invisibles au-dessous, puis tout bruit cessa.

« Tout se tut.

« Pour la première et la dernière fois, pendant la durée de mon séjour, la lune fut silencieuse.

» Je perçus une sorte de murmure faible et chevrotant. Le Grand Lunaire s'adressait à moi. Sa

voix semblait produite par le frottement d'un doigt sur un panneau de verre.

« Je l'examinai attentivement pendant quelques minutes, puis jetai un coup d'œil vers l'alerte Phi-ou. Au milieu de ces êtres membraneux, je me sentais ridiculement épais, charnu et solide, avec ma tête qui n'était que mâchoires et poil noir. Mon regard retourna vers le Grand Lunaire. Il s'était tu. Ses serviteurs étaient affairés et ses superficies luisantes brillaient sous un liquide rafraîchissant dont on les arrosait.

« Phi-ou médita un instant; il consulta Tsi-pouf, puis se mit à pépier des mots reconnaissables — d'abord un peu nerveusement, de sorte qu'il n'était pas très intelligible :

» — Hum! Hum!... Le Grand Lunaire... souhaite dire... il comprend que vous êtes... hum... homme... que vous êtes un homme de la planète Terre. Il souhaite dire que vous êtes le bienvenu... le bienvenu... et souhaite apprendre... apprendre, si je puis employer ce mot... l'état de votre monde... et la raison qui vous a amené ici...

« Il s'arrêta. J'étais sur le point de répondre, quand il reprit la parole. Il émit des remarques dont l'enchaînement n'était pas très clair, bien que j'incline à penser que c'était une série de compliments. Il me dit que la terre était à la lune ce que le soleil est à la terre et que les Sélénites désiraient vivement s'instruire des choses de la terre et de ses habitants. Il mentionna alors, par manière de compliment aussi sans doute, les dimensions et le diamètre relatifs de la terre et de la lune et dit avec quel émerveillement et quelle curiosité les Sélénites avaient toujours observé notre planète. Je réfléchis un instant, les yeux baissés, et me décidai à répondre que les hommes aussi se demandaient ce que contenait la lune et la croyaient morte, ne soupçonnant pas

•

toute la magnificence que j'avais contemplée ce jour-là. Le Grand Lunaire, en signe de remerciement, fit tourner ses faisceaux de lumière d'une façon des plus déconcertantes, et dans toute l'immense salle coururent les pépiements, les murmures et les gazouillements qui répétaient ce que je venais de dire. Le Grand Lunaire continua alors en posant à Phi-ou des questions auxquelles il était facile de répondre.

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA [1]

(1) H.-G. Wells : *Quand le Dormeur s'éveillera*, traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicg, *Mercure de France*.

DANS LES CHAMBRES SILENCIEUSES

...Par les intervalles des ailes du ventilateur, Graham put entrevoir, par échappées, un coin du ciel. Il fut surpris d'y apercevoir une étoile, et ce fait attira son attention sur le brillant éclairage de ces chambres, qui était obtenu grâce à une multitude de lampes incandescentes, très faibles, disposées au long des corniches. Il n'y avait point de fenêtres, et il se souvint que, dans toutes les immenses pièces et les passages qu'il avait traversés avec Howard, il n'avait remarqué aucune fenêtre. Y en avait-il ? Il existait, à vrai dire, des baies ouvrant sur la vaste rue, mais était-ce dans le but de donner de la lumière ? Ou la cité tout entière était-elle éclairée, nuit et jour, continûment, de façon qu'il n'y eût pas de nuit ?

Un autre problème se présenta à son esprit. Il n'y avait de cheminées dans aucune de ces deux chambres. Se trouvait-on en été et n'étaient-ce là que des appartements d'été ? Ou toute la cité était-elle uniformément chauffée ou rafraîchie ? Ces questions l'intéressèrent; alors, il examina la contexture lisse des murs, le lit si simplement construit, les dispositions ingénieuses par lesquelles le service domestique était pratiquement aboli. Et, dans tout, la même absence

curieuse d'ornements, une grâce nue de forme et de couleur qu'il trouvait très agréable à l'œil. Il y avait plusieurs chaises très confortables, une table légère montée sur des roulettes silencieuses et portant des bouteilles, des verres et deux assiettes remplies d'une substance claire semblable à de la gelée. Aucun livre, aucun journal, ni rien pour écrire.

— Le monde a changé, en vérité, se dit-il.

Il remarqua sur un côté entier de la seconde chambre des rangées bizarres de cylindres doubles portant des inscriptions vertes sur fond blanc, en harmonie avec le système décoratif de la chambre. En outre, au centre de ce panneau, un petit appareil d'environ un mètre carré faisait une légère saillie et tournait vers la chambre une surface lisse et blanche. Une chaise était placée devant. Il eut un moment l'idée que ces cylindres pouvaient être des livres, ou un système nouveau se substituant aux livres, mais l'aspect en était tout autre.

Les caractères gravés sur les cylindres l'intriguaient. A première vue, on eût dit du russe. Puis, il discerna des mots connus, mais mutilés ou bizarrement défigurés. Cette inscription.

LOM KI VWLUT ẗTRE RWA

s'imposait à son esprit sous la forme ancienne : « L'homme qui voulut être roi. »

— Ecriture phonétique, se dit-il.

Il eut vaguement le souvenir d'avoir lu un conte qui avait ce titre, puis il se le remémora vivement et, par une autre réminiscence, il le qualifia : « La plus belle histoire du monde ». Mais cet objet qu'il avait devant lui n'était pas un livre tel qu'il le concevait. Il réussit ensuite à déchiffrer les titres des deux cylindres adjacents ·

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

Il n'avait jamais entendu parler de ce livre-là, non plus que de :

LA MADONE DU FUTUR

Nul doute que, si c'étaient là des romans, leurs auteurs ne fussent postérieurs au XIX^e^ siècle.

Il se creusa la tête un instant encore devant cet étrange cylindre, puis le laissa là et se tourna vers l'appareil carré qu'il examina. Il ouvrit une sorte de couvercle et trouva à l'intérieur un des doubles cylindres. Sur l'arête supérieure, il vit un petit bouton semblable au bouton d'une sonnerie électrique. Il le pressa : un cliquetis rapide commença, puis s'arrêta. Il perçut des voix et de la musique, et remarqua un jeu de couleurs sur la surface plate. Il comprit soudain et recula pour regarder.

Sur la surface carrée, se peignait maintenant un paysage aux couleurs très vives, et, dans ce paysage, de menus personnages se mouvaient; non seulement ils se mouvaient, mais ils conversaient avec de petites voix très claires. C'était exactement comme la réalité vue à travers une jumelle d'opéra et écoutée dans un long tube. Son intérêt fut captivé tout de suite par la situation qui mettait en présence un homme marchant de long en large et vociférant des paroles furieuses et une femme jolie, mais pétulante. Tous deux étaient vêtus de ce pittoresque costume qui paraissait si étrange à Graham.

— J'ai travaillé, disait l'homme, mais toi, qu'as-tu fait ?

— Ah! Ah! fit Graham.

Il oublia toute autre chose et s'installa sur un siège. Peu après, on parla de lui. On disait : *Quand le Dormeur s'éveillera*, par plaisanterie, comme une manière de proverbe, pour indiquer un ajournement

interminable, et lui-même il se considéra comme quelque chose de lointain et d'invraisemblable. Au bout d'un court instant, il connut ces deux personnages comme des amis intimes.

Enfin ce drame en miniature se termina, et la surface carrée de l'appareil resta vide.

C'était un monde extraordinaire qu'il lui avait été donné de voir là, un monde sans scrupules, chercheur de plaisir, énergique, subtil, un monde aussi de terrible lutte économique; il y avait, dans ce drame, des allusions qu'il ne pouvait interpréter, de rapides incidents qui laissaient deviner d'étranges modifications du code moral et de douteuses améliorations. La toile bleue, qui tenait une si grande place dans ses premières impressions de la Cité, reparaissait, encore et toujours, comme le costume des gens du commun. Il ne doutait pas que toute cette histoire, dont le réalisme intense était indéniable, ne fût contemporaine : elle se terminait en une tragédie angoissante. Il restait sans bouger, les yeux écarquillés, devant la surface de l'appareil.

Il tressaillit enfin et se frotta les yeux. Il avait été si absorbé par ce succédané imprévu du roman d'autrefois qu'il se retrouva, dans la petite pièce verte et blanche, avec une surprise qui ressemblait assez au saisissement de son premier réveil. Il se leva, et, brusquement, il fut replongé dans cette ambiance féerique. La netteté de ce drame kinétoscopique s'effaça, et l'émeute dans le vaste espace des rues, le Conseil mystérieux, les phases successives de son réveil, tout lui revint. Ces personnages du drame avaient parlé du Conseil de manière à suggérer l'idée de quelque vague pouvoir universel. Et ils avaient fait allusion au Dormeur, sans qu'il se rendît clairement compte que c'était lui, le Dormeur. Il dut faire un effort pour se rappeler exactement ce qu'ils avaient dit.

Il entra dans la chambre à coucher, et essaya de voir quelque chose, par l'ouverture du dôme, durant les intervalles rapides que laissaient les ailes du ventilateur. Pendant qu'elles tournaient, un bourdonnement confus, semblable à un bruit de machine, arrivait en tourbillons rythmiques. Tout le reste était silence. Bien qu'un jour perpétuel irradiât sans cesse dans cet appartement, là-haut la petite bande intermittente de ciel était maintenant d'un bleu foncé, presque noir, et parsemée d'une poussière de petites étoiles.

Il reprit son inspection des chambres. Impossible de se faire ouvrir la porte matelassée : ni sonnette, ni aucun autre système d'appel. Son impression d'émerveillement ne le quittait pas, mais il était curieux de se renseigner. Il voulait apprendre exactement en quel rapport il se trouvait avec ces nouveautés. Il résolut alors d'attendre patiemment que quelqu'un vînt. Mais bientôt il se sentit inquiet, dévoré du désir de savoir, d'être distrait, d'éprouver d'autres sensations encore.

Il revint vers l'appareil de l'autre chambre, et il eut vite découvert le moyen de remplacer les cylindres par d'autres. Pendant qu'il opérait ce changement, il songea, que, grâce à ces petits instruments, le langage avait été fixé de telle sorte qu'il restait clair et compréhensible, après une période de deux siècles. Les cylindres qu'au hasard il substitua aux autres lui servirent une fantaisie musicale qui fut tour à tour magnifique et sensuelle. Aux paroles, il reconnut une version altérée de l'histoire de Tannhäuser. Cette musique était insolite, bizarre, exécutée d'une manière réaliste et avec le caractère étrange qu'avaient toutes ces nouveautés. Tannhäuser n'allait pas au Vénusberg, mais à une *Ville de plaisirs*. Qu'était-ce qu'une Ville de Plaisirs ? Un rêve, sûrement, l'imaginaire création d'un écrivain fantasque, voluptueux.

Il s'intéressait à cet opéra qui fournissait un nouvel élément à sa curiosité. L'histoire se développait avec une sentimentalité savoureuse, compliquée d'une façon extraordinaire. Soudain, elle cessa de l'intéresser, lui plut de moins en moins, à mesure qu'elle se développa.

Ses sentiments firent une volte-face complète. Ce n'étaient point là des tableaux, ce n'étaient point des idéalisations, mais des réalités photographiées. Le Vénusberg du XXII^e^ siècle le dégoûta, et, oubliant le rôle que jouait le modèle nu dans l'art du XIX^e^ siècle, il s'abandonna à une indignation archaïque. Il se leva mécontent et à demi honteux de s'intéresser à de pareils spectacles, même dans la solitude. Il tira sur l'appareil avec violence, chercha le moyen d'interrompre le mouvement. Quelque chose se cassa net. Une étincelle violette atteignit et convulsa son bras, mais l'appareil s'arrêta. Lorsque le lendemain il voulut remplacer ces cylindres de Tannhäuser par d'autres, il constata que le ressort était brisé...

***

Ostrog s'éloigna de quelques pas, puis revint.

— Vous êtes possesseur absolu, commença-t-il, de plus de la moitié du monde. Comme conséquence, vous êtes pratiquement Roi. Vos pouvoirs sont limités de mille manières très compliquées, mais vous êtes la plus haute personnification, le symbole populaire du gouvernement. Ce Conseil blanc, ce Conseil des Commissaires, comme on l'appelle...

— On m'a esquissé vaguement ces choses.

— Je me demande comment...

— J'ai rencontré un vieillard loquace.

— Je comprends... Nos masses... ce mot vient de votre temps, et vous supposez bien qu'avec le mot nous avons toujours la chose... nos masses donc vous

regardent comme le gouvernant véritable. Tout juste comme un grand nombre de gens de votre temps confondaient la couronne avec le pouvoir. Par toute la terre, les masses sont mécontentes de vos commissaires, de la façon dont ils gouvernaient. En général, c'est le vieux grief, la vieille querelle du malheureux contre sa misère, la misère du travail, de la discipline, et de l'incapacité. Mais vos commissaires ont été réellement maladroits. Dans certains cas, dans l'administration des Compagnies du Travail, par exemple, ils ont manqué de sagesse, ils ont fourni une infinité de prétextes... Déjà nous autres, ceux du parti populaire, nous fomentions l'agitation pour obtenir des réformes... lorsqu'arriva votre réveil. Le moment ne pouvait être plus opportun, l'eût-on choisi exprès. Il eut, en prononçant ces mots, un sourire énigmatique. L'esprit public, sans égard pour vos années de repos, avait déjà songé à vous réveiller et à en appeler à vous, et puis... crac!

Il indiquait du geste le débordement populaire, et Graham hocha la tête pour montrer qu'il comprenait.

— Le Conseil pataugea, se querella. Ils n'ont jamais fait autre chose. Ils ne parvinrent pas à décider ce qu'ils devaient faire de vous. Vous savez comment ils vous ont emprisonné ?

— Je sais, je sais. Et maintenant... nous avons la victoire ?

— Oui, après cinq rapides heures. Brusquement nous avons frappé partout à la fois. Les employés des Moteurs à Vent, la Compagnie du Travail et ses millions d'individus, tout cela rompit ses digues. Nous avions mis la main sur les aéronats...

Il s'interrompit.

— Oui, fit Graham, devinant qu'aéronat signifiait machine volante.

— C'était là naturellement une précaution essen-

tielle. Sans cela, ils auraient pu s'échapper. Toute la Cité se souleva, les deux tiers de la population presque en étaient, tous les bleus, tous les services publics, sauf seulement quelques aéronautes, et environ la moitié de la Police Rouge. On s'occupa de vous délivrer : leur propre police des rues, dont une faible partie avait été massée au Palais du Conseil, a été dispersée, désarmée ou tuée. La Cité entière est à nous maintenant. Il n'y a que le Palais du Conseil qui tienne encore. La moitié de la Police Rouge a péri dans cette charge insensée, tentée pour vous ressaisir. Ils perdirent la tête quand ils surent que vous vous étiez échappé et ils lancèrent toutes leurs forces contre le théâtre. Alors, nous leur avons coupé la retraite. En vérité, cette soirée a été une soirée de victoire. Partout votre étoile a brillé. Il y a vingt-quatre heures à peine, le Conseil blanc gouvernait, comme il a gouverné depuis une grosse d'années, depuis un siècle et demi; et puis, quelques mots chuchotés à voix basse, des gens s'armant çà et là dans les coins, et tout d'un coup... vlan!

— Je suis très ignorant, dit Graham. Je suppose... Je ne comprends pas très bien les conditions de cette lutte. Si vous pouviez m'expliquer... Où se trouve le Conseil ? Où en est la bataille ?

Ostrog traversa la pièce, un cliquetis se produisit, et soudain, sauf une ouverture ovale qui demeura brillante, ils furent plongés dans l'obscurité. Un moment Graham resta ahuri. Le disque gris nuageux avait pris de la profondeur et de la couleur, il offrait l'apparence d'une fenêtre ovale donnant sur une scène étrange.

Au premier coup d'œil, il lui fut impossible de deviner ce que pouvait être ce spectacle. C'était un paysage d'hiver, par une journée grise et claire. En travers du tableau et, semblait-il, à mi-distance entre les spectateurs et le point visible le plus lointain,

un fort câble blanc, fait de fils de métal tressés, coupait la perspective verticalement en deux. Les rangées de grandes roues à vent que Graham voyait sur le tableau, les vastes intervalles, les gouffres de ténèbres qui béaient çà et là, étaient identiques à ceux qu'il avait aperçus dans sa fuite du Palais du Conseil. Il distingua un défilé régulier d'hommes rouges traversant un espace libre, entre deux rangs d'autres hommes en noir, et il comprit, avant qu'Ostrog lui eût parlé, qu'il contemplait la surface supérieure de la Cité. La neige de la nuit avait disparu. Il jugea que ce miroir était quelque perfectionnement moderne de la chambre noire, mais on ne lui donna aucune explication. Bien que la troupe d'hommes rouges avançât de gauche à droite, elle passait cependant en dehors du tableau, à gauche. Un moment il s'étonna, puis il constata que cette scène glissait lentement, comme un panorama, à travers le miroir ovale.

— Dans un instant, vous allez voir la bataille, dit Ostrog, tout près de lui. Ces gens en rouge que vous remarquez sont nos prisonniers. Ceci est la surface des toits de Londres... les édifices forment une masse continue, à présent : les rues et les places publiques sont couvertes. Les vides, les intervalles de votre temps n'existent plus.

Quelque chose qui ne se trouvait pas au point et dont la forme indiquait un homme, masqua le tableau à moitié. Il y eut un éclat métallique, un miroitement aveuglant qui traversa l'ovale, et de nouveau le tableau devint clair. Graham apercevait des hommes courant parmi les ailes des machines à vent, pointant des armes d'où jaillissaient de petites fumées avec une lueur vive et brève. Leur troupe s'épaississait de plus en plus vers la droite; ils gesticulaient, peut-être poussaient-ils des cris, mais le tableau ne donnait aucune indication à ce sujet. Ils passèrent, ainsi que

les ailes des machines, à une allure lente et régulière, à travers le champ du miroir.

— Maintenant vient le Palais du Conseil, dit Ostrog.

Et peu à peu, une raie noire retint l'attention de Graham. Bientôt, ce ne fut plus une raie, mais une cavité, un énorme espace noirci, parmi le groupe des édifices, d'où de minces spirales de fumée s'élevaient dans le pâle ciel d'hiver. La masse de l'édifice, rongée, croulante, dans un enchevêtrement d'énormes poutres et de colonnes tronquées, s'élevait lugubre dans cette obscurité de caverne. Et sur ces vestiges d'un Palais splendide, une foule incalculable d'hommes, tout petits, grimpaient, sautaient, grouillaient.

— Voici le Palais du Conseil, leur dernière forteresse, déclara Ostrog. Et les imbéciles, en faisant sauter tous les édifices autour d'eux... dans l'espoir d'arrêter notre attaque, ont gaspillé une quantité de munitions suffisante pour tenir pendant un mois. Vous avez entendu l'explosion ? La moitié des vitrages de la Cité en ont été fracassés.

Et, pendant qu'il parlait, Graham voyait, pardessus ces ruines, les surplombant et s'élevant à une grande hauteur, un édifice blanc, énorme et dévasté. Cette masse avait été isolée par la destruction impitoyable des bâtiments qui l'environnaient. A la place des galeries disloquées par le désastre, de grands trous noirs béaient; de vastes salles, aux parois écroulées, exhibaient lugubrement, dans le crépuscule de ce matin d'hiver, leurs luxueuses décorations, et, le long des murs lézardés, pendaient des festons de câbles arrachés, et les extrémités entortillées des cordages et des tiges métalliques. Parmi cet amoncellement, se mouvaient de petites taches rouges, les défenseurs du Conseil. A tout moment, de faibles et courtes lueurs illuminaient ces ombres désolées. A première vue, il sembla à Graham qu'une attaque

était dirigée contre ce bâtiment blanc. Pourtant, il s'aperçut que les insurgés n'avançaient pas, mais qu'abrités parmi la colossale dévastation qui entourait cette dernière forteresse, ils tiraillaient sans cesse.

Tandis que cet épisode guerrier se déroulait en silence au centre du miroir, Ostrog se mit à lui décrire en phrases concises comment les assiégés avaient cherché à s'isoler, dans la crainte d'un assaut. Il parlait d'un ton indifférent de l'énorme perte d'hommes que cette catastrophe avait produite. Il signalait un cimetière improvisé à tel endroit, ou montrait des ambulances fourmillant le long de tel sillon plein de ruines, qui était auparavant une rue de chemins mouvants. Il témoigna plus d'intérêt, en désignant les différentes parties du Palais du Conseil et les dispositions des assiégeants. En quelques instants, la guerre civile, qui avait bouleversé Londres, ne fut plus un mystère pour Graham. Ce n'était pas une révolte tumultueuse qui avait éclaté la veille, ni une bataille entre forces égales : c'était un coup d'État splendidement organisé. Ostrog avait, d'une façon étonnante, prévu tous les détails. Il semblait connaître le rôle que devaient jouer les plus infimes de ces taches noires ou rouges qui se traînaient parmi les décombres. Il étendit un énorme bras noir à travers le tableau lumineux, montrant la chambre d'où Graham s'était échappé, et indiquant, au milieu de toutes ces ruines, le chemin qu'il avait suivi dans sa fuite. Graham reconnut le gouffre que franchissait la gouttière, et les Moteurs à Vent près desquels il s'était blotti pour éviter la machine volante. Le reste de sa route avait été détruit par l'explosion. Il regarda encore le palais du Conseil déjà à demi caché sur le miroir; à droite, le flanc d'une colline glissait en vue, lentement, avec un groupe de dômes et de tourelles, brumeux, confus et lointain.

— Et le Conseil est réellement renversé ?

— Renversé, assura Ostrog.
— Et moi... c'est vraiment certain que je... ?
— Vous êtes le Maître du monde.
— Mais ce drapeau blanc...
— C'est le drapeau du Conseil... le drapeau de la domination du monde. Il va tomber. La bataille est finie. L'attaque contre le théâtre a été leur effort suprême. Ils n'ont plus guère qu'un millier d'hommes, dont une partie est prête à passer avec nous. Ils ont peu de munitions, et nous faisons revivre les anciens arts, nous faisons fondre des canons.
— Mais cette Cité est-elle le monde ?
— Pratiquement, ceci est tout ce qui leur reste de leur empire. Au loin les villes ou se sont révoltées avec nous, ou attendent l'issue. Votre réveil les a rendues perplexes, les a paralysées.
— Mais le Conseil n'a-t-il pas de machines volantes ? Pourquoi ne s'en servent-ils pas pour combattre ?
— Ils en avaient, mais la plus grande partie des aéronautes étaient pour la révolte, avec nous. Sans vouloir courir le risque de combattre de notre côté, ils ne voulaient pas être contre nous, et les autres le savaient. Le Conseil ne put disposer que d'une seule machine pour vous poursuivre quand on vous eût fait échapper, et, il y a une heure, nous avons exécuté l'aéronaute qui a tiré sur vous. Dès le début, nous avons mis la main sur les embarcadères et les remises des machines volantes, dans toutes les villes où cela a été possible, et nous avons ainsi arrêté et capturé les aéroplanes. Quant aux petites machines volantes qui se sont montrées, car quelques-unes l'ont osé, nous avons dirigé contre elles un feu trop serré et trop nourri pour qu'elles aient pu approcher du Palais du Conseil. Si elles avaient atterri, elles n'auraient pu ensuite reprendre leur essor, parce que la nature du lieu ne le permettait guère. Nous en avons détruit

plusieurs, plusieurs se sont rendues; les autres sont parties vers le continent pour chercher une cité amie, si elles peuvent en trouver avant que leur combustible s'épuise. Beaucoup de ces aéronautes furent contents d'être faits prisonniers et de se sentir ainsi à l'abri. Faire la culbute avec une machine volante n'est pas une perspective très attrayante... De ce côté, aucune chance pour le Conseil : il a fait son temps.

Il rit et se tourna de nouveau vers le miroir ovale, pour montrer à Graham ce qu'il entendait par embarcadères et par remises des machines volantes. Les quatre plus proches paraissaient lointains et obscurs, à cause du brouillard matinal, mais Graham put se rendre compte que c'étaient des structures aux dimensions très vastes, même en les comparant aux bâtisses environnantes.

Ensuite, comme les embarcadères passaient vers la gauche, de nouveau Graham put voir l'espace libre qu'avaient traversé les hommes rouges désarmés, puis les ruines noires, et encore la blanche forteresse du Palais assiégé : il n'avait plus l'air d'un lugubre édifice, mais resplendissait comme de l'ambre au soleil, car aucun nuage ne l'assombrissait plus. Autour, la lutte des pygmées était toujours en suspens, mais les rouges défenseurs avaient cessé le feu.

Ainsi, dans un silence et un calme crépusculaires, l'homme du XIX^e^ siècle assista à la scène finale de la grande révolte. Il vit établir sa domination par la force; il découvrit, en tressaillant, que c'était ce monde-là qui devenait le sien et non plus l'autre qu'il avait laissé derrière lui; que ce n'était pas là un spectacle qui allait atteindre son paroxysme, puis disparaître; que l'existence qu'il avait encore à vivre devrait s'écouler dans ce monde-là, toute sa vie, avec tous les devoirs, les dangers et les responsabilités. De

nouvelles questions s'imposèrent à son esprit. Ostrog commença par y répondre, puis s'interrompit brusquement.

— Mais, ces choses, je vous les expliquerai mieux plus tard. A présent, nous avons des... occupations plus pressantes. Par les chemins mouvants, le peuple arrive vers ce quartier, de tous les points de la ville... Les marchés et les théâtres sont bondés. Vous êtes juste venu à temps pour eux. Ils vous réclament à cor et à cri... et partout ailleurs on veut vous voir aussi, à Paris, à New-York, à Chicago, à Denver, à Capri... Des milliers de cités sont soulevées, tumultueuses, irrésolues, et exigent qu'on vous montre. Depuis des années, on braille qu'il faut vous réveiller, et maintenant que c'est fait on se refuse à le croire.

— Mais, pourtant... je ne puis aller...

Ostrog répondit du bout de la salle, et sur le disque ovale le tableau pâlit et s'évanouit, tandis qu'à nouveau la lumière envahissait brusquement la pièce.

— Nous avons le cinétotéléphotographe, dit-il. Par le monde entier, simultanément, des myriades et des myriades de gens, entassés et immobiles dans d'obscurs amphithéâtres, vous verront les saluer, saluer le peuple... et vous entendrez leurs cris qui renforceront les cris de votre auditoire immédiat... Il y a un moyen optique dont nous usons, continua Ostrog, un procédé dont se servent les mimes, les acrobates et les danseuses. Cela vous paraît tout à fait nouveau ? Vous vous tenez dans une lumière très brillante, et ce n'est pas vous qu'on voit, mais une image magnifiée de votre personne, projetée sur un écran, de sorte que l'homme le plus éloigné, dans la galerie la plus lointaine, peut, s'il le veut, compter vos cils.

Graham lança désespérément une des questions qui cabriolaient dans son esprit.

— Quelle est la population de la ville ? demanda-t-il.

— Vingt-huit myriades.

— Comment ?

— Plus de trente-trois millions.

Ces chiffres passaient l'imagination de Graham.

— Vous serez obligé de leur adresser quelques paroles, reprit Ostrog. Non pas ce que vous appelleriez une harangue, un discours, mais ce que nous appelons un *dire*... rien qu'une phrase, six ou sept mots... quelque chose de précis... par exemple : « Je me suis réveillé et mon cœur est avec vous. » C'est là à peu près ce qu'ils veulent.

— Rien que cela ? demanda Graham.

— « Je me suis réveillé et mon cœur est avec vous. » Et puis, vous vous inclinerez royalement. Mais d'abord il vous faut une robe noire, car le noir est votre couleur. Cela ne vous fait rien ? Ensuite, ils se disperseront et s'en iront chez eux.

Graham hésitait.

— Je suis entre vos mains, fit-il.

Ostrog était visiblement de cet avis. Il réfléchit, se tourna vers le rideau et cria de brefs ordres à des serviteurs invisibles. Presque immédiatement, on apporta une robe noire, toute semblable à celle que Graham avait revêtue dans le théâtre. Et tandis qu'il la jetait sur ses épaules, le tintement suraigu d'une cloche se fit entendre dans la chambre adjacente. Ostrog se détourna d'un air interrogatif vers l'homme de service, puis soudain sembla changer d'avis, écarta le rideau et disparut.

Un moment, Graham resta seul avec le serviteur plein de curiosité déférente, tandis qu'Ostrog s'éloignait. Il y eut, au dehors, un bref échange de questions et de réponses, des pas précipités. Le rideau s'écarta de nouveau et Ostrog reparut, sa figure massive exprimant une animation extraordinaire. D'une

enjambée il traversa la pièce, tourna avec un léger cliquetis un petit appareil, et la chambre fut dans les ténèbres; alors il saisit le bras de Graham et montra du doigt le miroir.

— Au moment même où nous tournions le dos, dit-il laconiquement.

Son index, noir et colossal, indiquait le sommet du Palais du Conseil. Graham regardait sans comprendre, puis il s'aperçut que la hampe qui portait la bannière blanche était nue.

— Que signifie... ? commença-t-il.

— Le Conseil a capitulé. Son règne est fini à jamais. Voyez!

Et Ostrog, lui montrait un enroulement noir qui montait, par petits soubresauts, le long de la hampe, et se dépliait au fur et à mesure. Lincoln, écartant le rideau, entra; le tableau pâlit.

— Ils s'impatientent, dit-il.

Ostrog tenait toujours le bras de Graham.

— Nous avons soulevé le peuple, fit-il. Nous lui avons donné des armes. Pour aujourd'hui, au moins, sa volonté doit être souveraine.

***

Une chose que Graham avait apprise déjà, et qu'il trouvait très difficile à concevoir, c'était qu'à peu près toutes les petites villes et presque tous les villages avaient disparu. Ici et là seulement, à ce qu'il comprit, un gigantesque édifice, semblable à un hôtel, se dressait au milieu de kilomètres carrés de quelque culture et conservait le nom de la ville dont il occupait l'emplacement. Cependant son compagnon l'avait convaincu rapidement qu'un tel changement avait été tout à fait inévitable. L'ordre ancien avait parsemé le pays de fermes nombreuses, et, tous les quatre ou cinq kilomètres, s'étendait le domaine du seigneur proprié-

taire; puis, non loin, l'auberge, l'échoppe du savetier, l'épicerie et l'église, le tout formant le village. Environ tous les douze kilomètres s'élevait la petite ville campagnarde où vivaient l'homme de loi, les marchands de blé, de laine, de nouveautés, le sellier, le vétérinaire, le médecin, le drapier, le chapelier, etc... — tous les dix à douze kilomètres, simplement parce que c'était la distance que pouvait franchir commodément le fermier pour se rendre au marché, moitié pour l'aller et autant pour le retour. Mais dès que les chemins de fer entrèrent en jeu, puis les trains légers et tous les nouveaux véhicules rapides automoteurs qui avaient remplacé le roulage et les chevaux, et, plus tard, dès que l'on commença à construire les grandes routes en bois, en caoutchouc, en éadhamite, et en toutes sortes de substances élastiques durables, la nécessité d'avoir de si fréquents marchés, dans les petites villes, disparut. Et c'est alors que les grandes villes s'accrurent encore. Elles attiraient à la fois l'ouvrier par la force de gravitation du travail en apparence continu, et les patrons par la promesse d'une main-d'œuvre facile et infinie.

Comme le niveau du confortable s'élevait en même temps que la complexité du mécanisme de la vie augmentait, l'existence à la campagne était devenue de plus en plus coûteuse, ou réduite et impossible. La disparition du curé et du seigneur foncier, le remplacement du médecin praticien par le spécialiste de la ville avaient dépouillé le village de sa dernière marque de culture intellectuelle. Après que le téléphone, le cinématographe et le phonographe eurent remplacé le journal, le livre, le maître d'école et l'alphabet, — vivre en dehors du champ des câbles électriques eût été vivre en sauvage isolé. A la campagne, il n'y avait ni ressources, ni moyens de se vêtir ou de se nourrir (selon les conceptions raffinées du temps), ni médecins capables dans un cas urgent,

ni société, ni occupation utile d'aucune sorte. De plus, les applications de la mécanique à l'agriculture faisaient d'un mécanicien l'équivalent de trente laboureurs.

De la sorte, à l'inverse de l'employé citadin au temps où Londres était à peine habitable à cause de ses fumées charbonneuses et insalubres, les laboureurs maintenant affluaient le soir, par les routes ou en fendant les airs, vers la Cité, vers ses distractions et ses délices, pour en repartir le matin. La Cité avait absorbé l'humanité; l'homme était entré dans une phase nouvelle de son développement. D'abord, avait régné le nomade, le chasseur, puis le cultivateur de l'époque agricole, pour qui les villes et les ports n'étaient que des quartiers généraux et des marchés. Et maintenant, conséquence logique d'une époque d'inventions nouvelles, l'énorme agrégation d'hommes s'était faite. En dehors de Londres, on ne comptait que quatre grandes villes en Angleterre : Edimbourg, Portsmouth, Manchester et Shrewsbury. Graham avait peine à s'imaginer sérieusement toutes ces transformations, qui n'étaient pour les contemporains que de simples faits. Et, lorsqu'il jetait un coup d'œil vers « l'autre côté du détroit », vers les choses étranges qui existaient sur le continent, son esprit s'égarait absolument.

***

Au sud-ouest obscur, étincelantes et enchanteresses, voluptueuses et redoutables aussi, brillaient ces Villes de Plaisirs, dont le cinématophonographe et le vieillard de la rue lui avaient révélé l'existence. Lieux étranges, rappelant la légendaire Sybaris, cités de l'Art et de la Beauté, art mercenaire et beauté mercenaire; cités stériles et merveilleuses d'animation et d'harmonie, où se rendaient tous ceux qu'enrichissait

la lutte économique, féroce et ignominieuse, qui se poursuivait dans l'aveuglant labyrinthe d'en bas.

Il savait qu'elle était féroce, cette lutte. Il pouvait en juger par ce seul fait, que ce peuple regardait l'Angleterre du dix-neuvième siècle comme la contrée où la vie avait été idyllique et facile. Il considéra encore la région qu'il avait sous les yeux, essayant de concevoir l'énormité du labeur qui s'accomplissait dans cet inextricable réseau.

Il savait que, vers le nord, étaient les potiers, qui fabriquaient non seulement des ustensiles de terre et de porcelaine, mais les pâtes et produits de même genre, qu'une chimie minérale plus subtile avait imaginés; là vivaient les fabricants de statuettes, d'ornements muraux, et de mobiliers délicats; là aussi des auteurs, dans une émulation fiévreuse, composaient leurs discours et leurs réclames phonographiques, groupaient les personnages et développaient les sujets de leurs drames cinématophonographiques, toujours nouveaux et sensationnels. De là encore partaient comme l'éclair les messages pour le monde entier, les impostures et les mensonges universellement répandus par les lanceurs de nouvelles. C'est là enfin qu'on chargeait les machines téléphoniques qui avaient remplacé les journaux d'autrefois.

Vers l'ouest, au delà des ruines du Palais du Conseil, s'élevaient les immenses bureaux de l'administration municipale et du Gouvernement. A l'est, vers le port, se trouvaient les quartiers du commerce, les énormes marchés publics, les théâtres, les lieux de réunion, les palais de jeux, plusieurs lieues de salons de billards, les cirques de baseball et de foot-ball, les arènes de bêtes féroces, et les temples innombrables des sectes chrétiennes et quasi-chrétiennes, des mahométans, des bouddhistes, gnostiques, adorateurs de fantômes, adorateurs des incubes, des

idolâtres et adorateurs d'objets divers, etc., etc.; et au sud encore, une immense manufacture de tissus, de conserves, de vins et de condiments. D'un point à l'autre se ruaient les multitudes le long des chemins mécaniques mugissants. Ruche gigantesque! dont les vents étaient les serviteurs infatigables, et qui avait comme couronne et symbole appropriés ces perpétuels, moteurs aériens...

Il songeait à la population fantastique qui était comme sucée par cette éponge immense, creusée de halls et de galeries, aux trente-trois millions de vies qui jouaient chacune leur propre drame, bref et trivial, au-dessous de lui; et alors le charme qu'il trouvait à l'éclat du jour, à l'immensité et à la splendeur du tableau, et, par-dessus tout, le sentiment qu'avait fait naître en lui sa propre importance, tout cela s'amoindrissait, s'en allait. En contemplant de cette hauteur les sommets de la Cité, il devenait possible de concevoir ce qu'était cette cohue de trente-trois millions, et aussi le poids de la responsabilité qu'il allait endosser, et l'immensité de ce Maëlstrom au-dessus duquel planait sa chétive royauté.

Il essaya de se figurer l'existence individuelle de ses contemporains; il s'étonnait de voir combien peu l'homme du peuple avait changé, en dépit de la transformation visible de sa condition. La vie et la propriété étaient, à la vérité, à l'abri de la violence, d'un bout à l'autre du monde; les maladies contagieuses, les infections bactériennes de toutes sortes avaient pratiquement disparu; chacun avait sa suffisance comme nourriture et comme vêtement, était chauffé dans les chemins de la Cité et abrité contre les intempéries; la marche presque mécanique de la science et l'organisation matérielle de la société avaient accompli ces progrès. Mais il découvrait déjà que la foule était toujours la foule, sans défense entre les

mains du démagogue et de l'organisateur, individuellement poltronne et menée par l'appétit, collectivement instable et incompréhensible. Le souvenir des multitudes vêtues de toile bleu pâle lui revenait à l'esprit. Il savait que là, au-dessous de lui, des millions de ces êtres, hommes et femmes, n'étaient jamais sortis de la Cité, n'avaient jamais rien vu au delà du petit cercle de leur participation inintelligente et pénible à la marche du monde ou à ses plaisirs tapageurs et faux qui n'arrivaient pas à les satisfaire. Il songea aux espérances de ses contemporains et, pendant un moment, le rêve que narre William Morris dans ses étonnantes *Nouvelles de Nulle part* et le pays parfait décrit par Hudson dans son *Age de Cristal*, apparurent devant lui comme des chimères écroulées... et il songea aussi à ses propres espérances.

Car, dans les derniers jours de cette vie antérieure, si loin maintenant dans le passé, la conception d'une humanité libre et égale était devenue pour lui une hypothèse très réalisable. Avec une conviction téméraire, il avait espéré, comme en vérité toute l'époque à laquelle il avait appartenu l'espérait, que le sacrifice du grand nombre au petit nombre cesserait quelque jour; que le moment était proche où tout enfant né d'une femme aurait une chance équitable et assurée de bonheur. Après deux cents ans, la même espérance, toujours trompée, faisait entendre, à travers la Cité, son cri passionné. Après deux cents ans, il le constatait, le paupérisme, le travail sans espoir, toutes les misères de jadis, plus grandes que jamais, avaient crû avec la Cité, et pris des proportions gigantesques.

Peu à peu, il s'instruisait des événements qui avaient marqué le temps de son sommeil. Il savait maintenant quelle décadence morale avait suivi la ruine de la religion surnaturelle dans l'esprit du

vulgaire, le déclin de l'honneur public, l'ascendant de la richesse. Car les hommes qui avaient perdu leur croyance en Dieu avaient gardé toujours leur foi en la propriété, et la richesse régnait sur un monde vénal.

***

Les aéroplanes ne volaient avec sécurité que par un vent calme ou modéré, et les tempêtes soudaines, les brusques perturbations de l'atmosphère, que l'on pouvait maintenant prévoir d'une manière précise, les rendaient inutilisables pour toute fin pratique. On les construisait de dimensions énormes, leur envergure ordinaire étant de six cents pieds ou davantage, et leur longueur totale de mille pieds. Ils ne servaient que pour le transport des voyageurs. Le wagon qui se balançait au bout de légères attaches, au-dessous, avait cent à cent cinquante pieds de long. Il était suspendu de manière à réduire au minimum la vibration complexe que produisait un vent même modéré, et, pour la même raison, les petits sièges, à l'intérieur du wagon — car chaque passager restait assis pendant le voyage — conservaient une grande liberté de mouvement. Le lancement de l'appareil n'était possible que par le moyen d'un car gigantesque, placé sur le rail d'une plate-forme construite spécialement. Graham avait très bien vu, du poste-vigie, ces vastes plates-formes, les plates-formes volantes. C'étaient six arènes immenses, avec chacune un gigantesque « chariot porteur ».

Le choix du lieu de la descente était également circonscrit, une surface absolument plane étant nécessaire pour atterrir avec sécurité. A part les dégâts qu'aurait causés la descente de ce grand ensemble de voilures et de métal, et l'impossibilité de le dégager ensuite — le choc sur une surface irrégulière, comme

le flanc boisé d'une colline, aurait suffi pour percer ou endommager la carcasse, fracasser la membrure, et peut-être causer la mort des passagers.

Devant ces encombrants appareils, Graham fut d'abord désappointé, mais il se convainquit vite que de plus petites machines n'eussent pas été rémunératrices, par cette simple raison que leur capacité aurait considérablement diminué en même temps que leur volume. De plus, leurs dimensions colossales les mettaient à même — et c'était là une considération d'importance primordiale — de traverser l'air à des vitesses énormes, et de ne jamais courir le risque des intempéries imprévues. Le plus bref trajet accompli, celui de Londres à Paris, prenait environ trois quarts d'heure, mais dans ce cas la vitesse atteinte n'était pas très grande; le saut jusqu'à New-York demandait environ deux heures et, en calculant bien son temps aux stations, il était possible, par un temps calme, de faire le tour du monde en un seul jour.

Les petits aéropiles (sans raison spéciale on leur avait donné ce nom particulier) étaient d'un type tout différent. Plusieurs de ceux-ci allaient et venaient dans l'air en ce moment. Ces appareils étaient destinés à porter seulement une ou deux personnes : leur fabrication et leur entretien étaient assez coûteux pour ne les mettre qu'à la portée des gens tout à fait fortunés. Ces machines à voiles aux brillantes couleurs consistaient en deux paires de planeurs latéraux dans le même plan, avec une hélice à l'arrière. Leurs petites dimensions rendaient la descente aisée et agréable dans tout espace libre, et il était possible de les munir de roues pneumatiques ou même de moteurs ordinaires pour trafic terrestre, ce qui permettait de les amener à un point de départ convenable. Ils exigeaient une sorte spéciale de chariot rapide pour les lancer dans l'air, mais ce chariot pou-

vait fonctionner dans tous les lieux dépourvus d'arbres et d'édifices élevés. L'aéronautique humaine, à ce que vit Graham, était encore bien au-dessous du don naturel de l'albatros et du gobe-mouches. Un puissant stimulant manquait, qui aurait pu rapidement amener l'aéropile à un degré de perfection : ces inventions n'avaient jamais été utilisées pour la guerre...

Les six plates-formes volantes de Londres étaient réunies en un croissant irrégulier, sur la rive droite du fleuve. Elles constituaient trois groupes de deux, et avaient conservé les noms d'anciennes collines ou villages suburbains : Roehampton, Wimbledon Park, Streatham, Norwood, Blackheath, et Shooter's Hill. C'étaient des constructions uniformes s'élevant bien au-dessus de la hauteur moyenne des toitures. Chacune avait environ 4.000 pieds de long et 1.000 de large et elles étaient faites de cet alliage d'aluminium et de fer qui avait remplacé le fer dans l'architecture. Elles formaient une claire-voie de chevrons, à travers lesquels montaient des ascenseurs et des escaliers, et au sommet, s'étendait un espace uniforme où les chariots porteurs pouvaient, sur des rails très légèrement inclinés, courir aisément, jusqu'à l'extrémité de la plate-forme. Quand aucun aéropile ou aéroplane n'était en chargement, ces espaces à ciel ouvert étaient tenus libres pour les machines signalées.

Pendant que l'on ajustait les aéroplanes, les passagers attendaient d'ordinaire dans les théâtres, restaurants et lieux de plaisirs divers qu'on trouvait auprès des magnifiques magasins d'en-bas. Cette partie de Londres était généralement la plus animée de toutes, avec quelque chose de la gaîté facile et voluptueuse d'un port de mer ou d'une ville d'eaux. Et non loin de là, pour ceux à qui une excursion dans les airs inspirait des pensées plus sérieuses, les quartiers religieux étaient emplis d'attrayantes cha-

pelles votives, auxquelles faisaient concurrence une foule de superbes établissements médicaux qui fournissaient les drogues réconfortantes en prévision du voyage. A des niveaux différents, à travers l'ensemble des chambres et des couloirs d'au-dessous, courait, s'ajoutant encore aux grands chemins mouvants de la Cité, un système complexe de passages spéciaux, d'ascenseurs et de chariots, pour permettre l'échange de voyageurs et de bagages, de plate-forme à plate-forme. Et le trait distinctif de l'architecture de ce quartier était la massivité pleine d'ostentation des piliers et chevrons métalliques, qui partout brisaient la perspective et reliaient les halls et les passages, se pressant et s'entrelaçant pour soutenir le poids des plates-formes et le choc pesant des aéroplanes...

***

...La machine avait atteint la hauteur que son élan lui permettait de gagner, et elle commença à décrire une courbe vers le sud. La direction de cet esquif aérien, remarqua Graham, s'effectuait par le mouvement de va-et-vient de tout le moteur en arrière ou en avant, le long de ses supports, et par l'ouverture ou la fermeture d'une ou deux minces bandes de membranes, dans l'une ou l'autre des ailes qui, autrement, restaient rigides. L'aéronaute fit glisser lentement le moteur en avant, le long du rail, et ouvrit le clapet de l'aile sous le vent, jusqu'à ce que la tige centrale de l'aéropile fût horizontale et pointât au sud-ouest. Et, dans cette direction, ils filèrent en donnant légèrement de la bande sous le vent, avec un mouvement lentement alterné, d'abord une ascension brève, violente, puis une longue glissade descendante qui était très rapide et agréable. Pendant ces glissades l'hélice restait inactive.

Les ascensions donnaient à Graham la sensation suprême de l'effort heureux; les descentes à travers l'air raréfié étaient une joie inexprimable. Il aurait voulu ne plus jamais s'arrêter.

Il examina attentivement le paysage qui courait, vers le nord, au-dessous de lui, et dont les détails, menus et nets, lui plaisaient extrêmement. Les ruines des maisons qui se dressaient jadis dans la campagne l'impressionnaient, ainsi que les vastes étendues sans arbres, d'où avaient disparu fermes, villages, bourgs et villes, dont il ne restait plus que des décombres. Il s'était attendu à ce spectacle, mais le voir de ses yeux, c'était tout autre chose. Il essaya de s'orienter et d'identifier les localités qu'il avait connues au fond de ce bassin creux, mais, tout d'abord, il ne put distinguer aucun point de repère, à présent qu'ils avaient laissé derrière eux la vallée de la Tamise. Bientôt, cependant, ils passèrent au-dessus d'une colline calcaire, aux lignes précises, qu'il reconnut pour le dos d'âne de Guildford, à cause de la silhouette familière de la gorge à son extrémité orientale, et à cause des ruines de la ville qui jadis s'élevait abruptement sur chaque versant de la vallée. Et de là, il découvrit d'autres points, Leith Hill, les landes sablonneuses d'Aldershot, d'autres encore. Un escarpement de dunes montrait de gigantesques moteurs à vent qui tournaient lentement. Sauf là où la route cadhamitée de Portsmouth, toute pointillée de formes hâtives, suivait l'ancien chemin de fer, la vallée où coulait la Wey était fermée par des fourrés épais.

Toute l'étendue de l'escarpement des dunes, aussi loin que la vue pouvait atteindre à travers la buée grise, était hérissée de moteurs à vent, auprès desquels les plus grands de la Cité, semblaient petits. Ils tournaient avec majesté, sous l'effort du vent du sud-ouest. Et çà et là on apercevait des espaces par-

semés de moutons, les moutons du Trust Britannique de l'Alimentation, avec un berger à cheval faisant une tache noire. Puis, semblant se précipiter sous l'arrière de l'aéropile, ce furent les hauteurs de Wealden, la chaîne de collines de Hindhead, de Pitch et de Leith, avec une seconde rangée de moteurs à vent qui cherchaient à ravir à ceux des dunes leur part de brise. La bruyère pourpre était tachetée d'ajoncs et de genêts jaunes et, sur le versant le plus éloigné, un troupeau de bœufs fuyait devant deux hommes à cheval. Rapidement tout cela passa derrière le véhicule aérien, en diminuant, perdit sa couleur, et ce ne furent plus que des points mouvants qu'engloutit la brume.

Lorsque tout ce paysage eut disparu dans le lointain, Graham entendit tout auprès de lui le cri plaintif d'un vanneau huppé. Il s'aperçut qu'il planait maintenant au-dessus des dunes méridionales, et il distingua les créneaux du débarcadère aérien de Portsmouth, qui dépassaient le sommet de Portsdown Hill. Un moment après, semblables à un éparpillement de petites villes flottantes, les falaises des Aiguilles s'offrirent à sa vue, basses et blanches, naines et dorées par la lumière qui frappait les eaux grises et scintillantes de l'étroit bras de mer. Ils franchirent d'un élan le Solent, et, quelques secondes après, l'île de Wight fuyait derrière eux; alors, au-dessous de lui, la mer s'étendit de plus en plus large, ici empourprée de l'ombre d'un nuage, là grise, plus loin miroir bruni, là encore immense plaine d'un bleu verdâtre et trouble. L'île de Wight diminuait déjà dans la distance. Bientôt un lambeau de brouillard gris se détacha d'autres lambeaux qui étaient des nuages, descendit du ciel, précisa ses contours : c'était une côte dorée par le soleil et agréable à voir, la côte septentrionale de France. Elle s'élevait, prenait couleur, se définissait et se détaillait, et la contre-

partie du pays des dunes d'Angleterre s'étalait, peu à peu, au-dessous d'eux.

Paris se montra soudain sur l'horizon, y resta comme suspendu, et retomba de nouveau hors de vue, tandis que l'aéropile décrivait une vaste courbe pour remonter vers le Nord. Graham reconnut la tour Eiffel, toujours debout, et à côté d'elle un énorme dôme, surmonté d'une statue, colossale à coup sûr, mais qui apparaissait comme une tête d'épingle. Et il aperçut aussi, sans comprendre sur le moment ce que cela signifiait, un immense nuage oblique de fumée. L'aéronaute parla de « perturbations dans les chemins inférieurs », phrase à laquelle Graham ne prêta pas tout d'abord grande attention. Mais il remarqua les minarets, les clochers, les tours et les gracieux édifices qui s'élançaient, innombrables, vers les cieux, au-dessus des ailes des moteurs à vent de la cité, et il conclut qu'en fait de grâce et d'élégance au moins, Paris avait toujours le pas sur Londres, sa rivale plus vaste et plus populeuse. Pendant que ses regards s'attardaient sur ce panorama, une forme bleu pâle monta très vite de la cité, comme une feuille morte chassée par le vent. Elle décrivit plusieurs courbes et prit son essor vers eux, devenant rapidement de plus en plus grande. L'aéronaute prononça quelques paroles.

— Quoi ? fit Graham, détournant à regret ses yeux de ce grandiose spectacle.

— Aéroplane, Sire, lui cria l'aéronaute, le bras tendu.

L'énorme machine avançait à vue d'œil; l'aéropile monta encore et glissa en une longue courbe vers le nord. Mais l'aéroplane était plus proche à chaque seconde, plus proche et plus énorme. L'essor de l'aéropile, qui avait semblé si puissant et si rapide, apparut soudain lent, en comparaison de cette envolée terrible. Quel monstre gigantesque! Quelle vitesse

vertigineuse et constante! Il passa au-dessous d'eux, dans sa course silencieuse, vaste éploiement d'ailes transparentes, réseau d'antennes et de fils, masse vivante. Graham, en un coup d'œil rapide, put contempler des rangées et des rangées de voyageurs emmitouflés, suspendus dans leurs petits sièges derrière les coupe-vent, un mécanicien vêtu de blanc qui se glissait, malgré le vent soufflant en rafales, le long d'un chemin d'échelles, des moteurs grondant et crachant la vapeur en un mouvement simultané, une hélice qui tourbillonnait, et une immense surface d'ailes. Cette vue l'enthousiasma. En un instant, le monstre était passé.

Il s'éleva légèrement, et les petites ailes de l'aéropile vinrent planer dans le sillage de sa fuite. A peine avaient-ils bougé, semblait-il, qu'il n'était plus déjà qu'une tache bleue, courte et plate, qui se perdait de plus en plus dans le ciel. C'était l'aéroplane qui circulait entre Londres et Paris. Par beau temps il accomplissait ce parcours quatre fois par jour dans chaque sens.

Ils traversèrent la Manche — bien lentement, au gré de Graham dont les idées s'exagéraient. Bientôt, pourtant, Beachy Head s'éleva grisâtre à leur gauche.

— Terre! cria l'aéronaute, la voix affaiblie par le sifflement du coupe-vent.

— Pas encore! protesta Graham en riant. Pas encore terre. Je veux en voir et en savoir davantage.

***

Des psychologues vinrent aussi le mettre au courant des développements très intéressants obtenus dans l'art de l'hypnotisme. Les noms de Milne Bramwell, Fechner, Liebault, William James, Myers et Gurney avaient acquis une valeur qui eût étonné leurs contemporains. Plusieurs applications pratiques de la

psychologie étaient maintenant d'un usage général; cette science avait dans une large mesure remplacé les drogues, les antiseptiques et les anesthésiques, en médecine; elle était utilisée presque par tous ceux qui avaient quelque besoin de concentration mentale. Un agrandissement réel des facultés humaines semblait avoir été effectué dans ce domaine. Les exploits des enfants calculateurs, que Graham avait coutume de considérer comme le triomphe des hypnotiseurs, étaient à présent à la portée de quiconque pouvait payer les services d'un hypnotiste expert. Depuis longtemps, la vieille méthode des examens, dans l'éducation, avait fait place à ce système. Au lieu d'années d'études, les candidats passaient quelques semaines en catalepsie, et, pendant ce temps, des professeurs habiles avaient simplement à leur inculquer toutes les notions nécessaires pour obtenir une réponse correspondante, y compris la notion du souvenir post-hypnotique de ces notions. En ce qui concerne les mathématiques, cette aide avait été singulièrement précieuse, et tous les joueurs d'échecs et de jeux demandant aussi une dextérité mentale, du moins les rares personnes qui les pratiquaient encore, s'en servaient invariablement. En fait, toutes les opérations conduites par des règles déterminées, c'est-à-dire d'une espèce quasi mécanique, avaient été complètement libérées des errements de l'imagination et de l'émotion, et amenées à un degré extraordinaire de précision. Les enfants des classes laborieuses, aussitôt qu'ils étaient en âge d'être hypnotisés, étaient ainsi transformés en machines pensantes d'une ponctualité et d'une fidélité admirables, et déchargés immédiatement des longues, longues études de la jeunesse. Les apprentis aéronautes qui cédaient au vertige étaient hypnotiquement débarrassés de leurs terreurs imaginaires. Dans chaque rue, on trouvait des hypnotistes prêts

à suggérer à l'esprit des souvenirs permanents. Si quelqu'un souhaitait se rappeler un nom, une série de nombres, un chant ou un discours, il avait recours à ce procédé; et de même des souvenirs pouvaient être effacés, des habitudes perdues, et des passions déracinées. Cette sorte de chirurgie psychique était, en fait, d'un usage général. On oubliait ainsi indignités, bassesses, humiliations; les veuves amoureuses oblitéraient l'effigie de leurs anciens époux, les amants déçus pouvaient s'affranchir de leur esclavage. Il restait impossible, toutefois, de greffer des désirs, et le transfert de la pensée n'était pas encore systématisé. Les psychologues rendaient sensibles leurs exposés par des expériences mnémotechniques étonnantes, dont une troupe de pâles enfants en bleu étaient les sujets...

***

Le spectacle de l'énorme réfectoire de l'avenue de Northumberland l'intéressa grandement. Grâce à l'énergie et à la perspicacité d'Asano, il fut à même de contempler ces immenses tablées du haut d'une petite galerie abritée, réservée aux garçons de service. L'édifice était envahi, d'un bout à l'autre, par un bruit lointain, sorte de huée, de sifflement, de clameur étouffée, dont il ne put distinguer le sens tout d'abord, mais qui lui rappelait une certaine voix mystérieuse et rauque qu'il avait entendue après la reprise des lumières, la nuit de sa promenade solitaire.

Il s'habituait maintenant aux proportions vastes et aux multitudes; néanmoins ce spectacle le retint assez longtemps. Pendant qu'il observait le service de la table située immédiatement au-dessous, et au milieu de questions et de réponses incessantes concernant les détails, la pleine signification de ce repas,

auquel prenaient part plusieurs milliers de gens, se fit jour dans son esprit.

C'était sa surprise perpétuelle de constater que des faits, qui auraient dû le frapper vivement du premier coup, lui échappaient tant qu'une circonstance triviale n'avait complété l'énigme en y attirant son attention. Ainsi, par exemple, il ne lui était pas venu à l'idée que cette enceinte continue de la Cité, cette exclusion des intempéries, ces vastes salles, ces interminables chemins, impliquaient la disparition du foyer domestique; que le typique « home » victorien, la petite cellule de briques contenant cuisine et office et les deux ou trois pièces d'habitation, avait, sauf parmi les ruines qui diversifiaient la campagne, aussi complètement disparu que la hutte d'osier. Mais à présent il voyait ce qui avait été manifeste dès le commencement, que Londres, considéré comme lieu habité, n'était plus une agglomération de maisons, mais un prodigieux hôtel, un hôtel offrant mille catégories de bien-être, des milliers de réfectoires, de chapelles, de théâtres, de marchés et de lieux de réunion, toute une synthèse d'entreprises, dont lui, Graham était le principal possesseur. Le peuple avait ses dortoirs, avec, peut-être, des antichambres, des salles qui du moins étaient toujours saines, quel qu'en fût le degré de confort et d'isolement; et, quant aux autres habitants, ils vivaient comme beaucoup de gens avaient vécu dans les hôtels géants de la période victorienne, mangeant, lisant, songeant, jouant, conversant, toujours dans des lieux de rendez-vous publics, allant à leur travail dans les quartiers industriels de la Cité ou se livrant aux affaires dans leurs bureaux, dans le quartier commercial.

Il s'aperçut combien cet état de choses s'était nécessairement développé, en partant de la cité victorienne. La raison fondamentale de la Cité moderne avait toujours été l'économie par la coopération. Le

principal obstacle qui avait empêché, dans sa propre génération, la fusion des habitations, était simplement la civilisation encore imparfaite du peuple, la résistance de l'orgueil barbare, des passions et des préjugés, les jalousies, les rivalités et la violence des classes moyenne et inférieure : voilà ce qui avait nécessité l'entière séparation des habitacles contigus. Mais la transformation et la domestication du peuple avaient subi, même alors, un rapide progrès. Dans le bref espace des trente années de sa vie précédente, il avait vu se répandre de plus en plus l'habitude de prendre les repas hors de chez soi, les salles communes de restaurant s'étaient multipliées, les clubs de femmes commençaient à se fonder — et le développement immense des salons de lecture et des bibliothèques avait témoigné, au point de vue social, d'une confiance mutuelle plus grande. Ces promesses avaient atteint maintenant leur réalisation complète. Le chez soi verrouillé, barré, et fermé à clef, n'existait plus.

Les convives du réfectoire appartenaient, apprit-il, à la classe moyenne inférieure, juste au-dessus des travailleurs bleus, une classe si habituée, à l'époque victorienne, à s'alimenter à l'écart, en particulier, que ses membres, lorsque la nécessité s'imposait à eux d'un repas public, cachaient ordinairement leur embarras sous un échange de grosses plaisanteries ou sous une attitude ostensiblement revêche. Mais ces gens au costume gai, léger, et simple, bien qu'ils fussent prompts, pressés et peu communicatifs, avaient des manières adroites et dégagées, et se trouvaient certainement tout à fait à leur aise dans les rapports qu'ils avaient entre eux.

Graham remarqua un détail significatif : la table, autant qu'il put voir, était et restait délicieusement propre; rien qui indiquât la confusion, ni miettes de pain répandues de tous côtés, ni déchets de viande

ou de condiments, ni boisson renversée, ni fouillis de bibelots, de vaisselles et de verreries, ni rien enfin de ce qui aurait marqué une fin de repas à la période victorienne. Les ustensiles différaient beaucoup. Il n'y avait pas d'ornements, pas de fleurs; la table était sans nappe, et faite, lui dit-on, d'une substance solide ayant la contexture et l'apparence du damas. Il découvrit que cette substance damassée offrait des dessins gracieux qui étaient autant de réclames commerciales.

Dans une sorte de renfoncement, devant chaque convive, était placé un appareil complexe de porcelaine et de métal. Chacun avait une seule assiette de porcelaine blanche, et, au moyen de robinets pour fluides volatils chauds et froids, il lavait cette assiette lui-même, entre les services; il lavait aussi son élégant couvert de métal blanc. La soupe et le vin chimique, — la boisson commune — arrivaient par des robinets semblables, et les autres mets voyageaient automatiquement, arrangés avec goût, le long de rails d'argent disposés sur la table. Ils apparaissaient à une petite porte, à l'une des extrémités de la table, et disparaissaient à l'autre, de la même manière. Le convive les arrêtait et se servait à discrétion. Cette forme du sentiment démocratique en décadence, cet orgueil horrible des âmes viles, qui fait que les égaux répugnent à se servir les uns les autres, était très visible parmi le peuple. Graham était si préoccupé de ces détails que ce fut juste au moment où il s'en allait qu'il remarqua les énormes dioramas réclames s'avançant majestueusement en haut des murs et proclamant les vertus remarquables d'articles divers.

De là, iis passèrent, en payant chacun leur entrée à un tourniquet, dans une salle bondée de monde, où Graham découvrit la cause du bruit, qui l'avait rendu perplexe. Son attention fut immédiatement accaparée

par une huée puissante, violente, que suivit aussitôt le bruit d'une voix rauque et dure.

— Le Maître dort paisiblement, vociférait la voix. Sa santé est excellente. Il va consacrer le reste de sa vie à l'aéronautique. Il dit que les femmes sont plus belles que jamais. Gloup-wou-wou!... Notre civilisation merveilleuse l'étonne outre mesure, Outre toute mesure. Galloup. Il a une grande confiance en Ostrog, une confiance absolue. Ostrog sera son principal ministre... autorisé à destituer ou à réintégrer les fonctionnaires publics... tout patronage sera entre ses mains. Tout patronage entre les mains d'Ostrog! Les Conseillers ont été reconduits à la prison qu'ils avaient fait construire au-dessus du palais du Conseil.

Graham s'arrêta à la première phrase, et, levant les yeux, aperçut une ridicule trompette en forme de figure humaine, d'où émanait ce bruit. C'était la grande machine des Nouvelles Générales. Pendant un instant elle sembla reprendre haleine, et on entendit la trépidation régulière de son corps cylindrique. Puis elle trompetta : Gloup-Gloup, et recommença :

— Paris est maintenant pacifié. Toute résistance est finie. Gloup. La Police Noire occupe toutes les positions importantes de la Cité. Ils ont combattu avec une grande bravoure, chanté des hymnes écrits à la louange de leurs ancêtres par le poète Kipling. Une ou deux fois, ils ont échappé à l'autorité de ceux qui les menaient, et ils ont torturé et mutilé des insurgés blessés et capturés, hommes et femmes. Morale : pas de rébellion! Ha! ha! Gloup! Gloup! Ce sont de rudes gars. Hardis et braves. Que cela serve de leçon aux braillards désordonnés de la Cité, immondices de la terre! Gloup! Gloup!

La voix cessa son tintamarre. Il y eut dans la foule un murmure confus de désapprobation.

— Maudits nègres!

Un homme, près d'eux, commença à haranguer la foule.

— Est-ce le Maître qui ordonne cela, frères ? Est-ce le Maître ?

— La Police Noire ? fit Graham. Qu'est-ce que c'est ? N'ai-je pas ?...

Asano lui toucha le bras et l'avertit du regard. En ce moment, un autre de ces organes fit entendre un bruit perçant et assourdissant et se mit à clabauder d'une petite voix suraiguë :

— Yahaha, Yaha, Yap! Entendez glapir un journal vivant! Journal vivant! Yaha! Affreux attentats à Paris. Les Parisiens exaspérés par la Police Noire commettent de nombreux massacres. Terribles représailles. Les temps barbares reviennent. Du sang! Du sang! Yaha!

La trompette parlante la plus proche articula d'une manière formidable.

— Gloup! Gloup!

La fin de la phrase fut inintelligible, et la machine continua, sur un timbre plus doux, à commenter les horreurs du désordre.

— Il faut soutenir l'ordre et la loi! prononça-t-elle.

— Mais... commença Graham.

— Ne me posez pas de questions, ici, dit Asano, si vous ne voulez pas entrer en discussion avec ces gens.

— Allons plus loin, alors, répondit Graham, car je veux être renseigné davantage là-dessus.

Tandis que tous deux jouaient des coudes pour se frayer un chemin vers la sortie, à travers la foule agitée qui se pressait pour écouter ces voix puissantes, Graham put juger plus exactement de la proportion et du caractère de cette salle. En tout, il devait y avoir là environ un millier de ces appareils, grands ou petits, sifflant, hurlant, braillant et caquetant, chacun avec sa foule d'auditeurs inquiets et agités, dont les

hommes vêtus de toile bleue composaient la majorité. Il y en avait de toutes les tailles, de ces machines, depuis les petites causeuses qui gloussaient leurs sarcasmes mécaniques dans des coins perdus, jusqu'aux machines géantes de cinquante pieds, comme celle dont Graham avait d'abord entendu le vacarme hurleur au-dessus de lui...

***

Partout aussi étaient installées des crèches semblables à celle où il pénétrait maintenant. On y parvenait au moyen d'ascenseurs, par un pont de verre jeté à travers le réfectoire et montant au-dessus des chemins. Pour entrer dans la première section de l'établissement, il lui fallut faire usage de sa signature-monnaie, sous la direction d'Asano. Un homme en robe violette, avec une agrafe d'or, insignes des médecins-praticiens, se mit immédiatement à leur disposition. Graham s'aperçut, aux manières du personnage, que son identité était reconnue, et il le questionna librement sur les dispositions étranges du lieu.

De chaque côté du passage, silencieux et capitonné, pour amortir le bruit, s'ouvraient des portes étroites, dont l'aspect et les dimensions rappelaient les cellules d'une prison d'autrefois. Mais la partie supérieure de chaque porte était de la même substance verdâtre et transparente dont il s'était trouvé entouré à son réveil, et, au-dedans, on apercevait confusément, dans chaque case, un tout jeune bébé au fond d'un petit nid d'ouate. Un appareil perfectionné indiquait les variations atmosphériques et mettait en mouvement une sonnerie, située assez loin de là, dans le bureau central, dès que se produisait la moindre diminution de l'optimum de température et d'humidité. Ce système de crèches avait presque entière-

ment remplacé les risques aventureux de l'antique nourrice. Le médecin qui accompagnait Graham attira aussitôt son attention sur les « nourricières », perspective de personnages mécaniques, avec bras, épaules et poitrine, dont le modelé, les articulations et la substance étaient d'un réalisme étonnant, mais consistaient seulement en un buste sur un trépied, avec, au lieu du visage, un disque plat couvert de réclames intéressant les mères.

De tous les spectacles étranges que Graham avait contemplés cette nuit-là, aucun ne contrariait autant que celui-là ses idées conventionnelles. Il éprouva un insurmontable écœurement à la vue de ces petites créatures roses, abandonnées là, sans baisers ni caresses, et dont les faibles membres esquissaient leurs premiers mouvements, encore incertains et vagues. Le docteur qui l'accompagnait ne partageait pas du tout son sentiment de répugnance. Il démontrait, statistiquement et sans conteste, qu'au XIX^e^ siècle la période la plus dangereuse pour l'enfant était celle qu'il passait entre les bras de sa mère, que là, la mortalité humaine avait toujours été la plus terrible. Par contre, cette Compagnie Internationale des Crèches ne perdait pas un demi pour cent des millions de bébés dont elle avait la charge. Mais le préjugé de Graham était trop ancré en lui pour disparaître, même devant ces chiffres.

Le long d'un des nombreux corridors, ils rencontrèrent bientôt un jeune couple vêtu de l'habituelle toile bleue; ces gens regardaient à travers le vasistas transparent, et pouffaient de rire en contemplant la tête chauve de leur premier né. Graham dut laisser paraître sur ses traits la réprobation que cette attitude lui inspirait, car leur gaîté cessa, et ils eurent l'air confus. Mais ce petit incident accentua en lui la notion soudaine du gouffre qui séparait ses habitudes de penser et d'agir de celles du siècle nouveau.

Perplexe et navré, il alla jusqu'aux promenoirs et aux jardins des bébés. Les salles de récréation, d'une longueur infinie, étaient vides : les enfants d'alors passaient du moins leurs nuits à dormir. Tandis qu'il traversait ces salles, son guide lui décrivait la nature des jouets, développements de ceux imaginés par Froebel, le sentimentaliste inspiré. Il y avait là quelques nourrices et « bonnes d'enfants », mais presque tout se faisait mécaniquement, par des machines à chanter, à bercer, à danser. Pourtant bien des points restaient encore obscurs pour Graham.

— Mais tant d'orphelins! s'écria-t-il tout désenchanté, en revenant à une première conception fausse; et il fallut lui rappeler que ce n'étaient point des orphelins.

Aussitôt qu'ils eurent quitté la crèche, il exprima l'horreur que ces bébés, dans leurs cases d'incubation, lui avaient causée.

— Le sentiment de la maternité n'existe-t-il plus ? demanda-t-il. N'était-ce qu'une convention ? Mais non, c'est un instinct, et tout ceci est antinaturel... abominable presque.

— Nous allons arriver à l'endroit où l'on danse, dit Asano, en manière de réponse. Sûrement, ce sera plein de monde, malgré les désordres du dehors. Les femmes ne prennent pas grand intérêt à la politique... sauf quelques-unes, par-ci par-là. Vous verrez les mères... la plupart des jeunes femmes de Londres sont mères... Dans cette classe-là il est considéré comme honorable d'avoir un enfant... c'est une preuve de vitalité, mais peu de couples de la classe moyenne en ont plus d'un. Dans la Compagnie du Travail, c'est différent. Quant à la maternité, aux sentiments maternels, les femmes s'enorgueillissent toujours énormément de leurs enfants. Elles viennent très souvent leur jeter un petit coup d'œil...

— Voici, dit Asano, les pères et les mères de ces petits des crèches.

Le hall n'était pas aussi richement décoré que celui de l'Atlas, mais, à cela près, c'était, quant à ses dimensions, le plus splendide que Graham eût encore vu. Les belles statues aux formes blanches, qui supportaient les galeries, le faisaient songer, une fois de plus, à la renaissance magnifique de la sculpture : elles semblaient se tordre en des attitudes engageantes, et leurs figures riaient. La musique qui emplissait la salle provenait d'une source invisible, et tout le vaste parquet brillant disparaissait sous les couples de danseurs.

— Regardez les femmes, lui dit son guide, voyez comment elles manifestent leur sentiment maternel.

La galerie d'où ils assistaient à ce spectacle courait le long de l'arête supérieure d'une énorme cloison qui coupait la salle de danse d'un côté, et la séparait d'une sorte de hall extérieur d'où l'on apercevait, à travers de larges arches, le mouvement furieux, incessant, continu, des chemins de la Cité. Dans ce hall extérieur se pressait une foule moins brillamment habillée et dont la grande majorité portait l'uniforme bleu de la Compagnie du Travail, uniforme maintenant si familier à Graham. Trop pauvres pour franchir les guichets de la salle des fêtes, ces gens étaient cependant incapables de s'éloigner des bruits de la danse et de ses séductions. Quelques-uns même s'étaient ménagé un espace libre pour danser aussi, agitant en cadence leurs guenilles. D'autres se contorsionnaient, poussaient des cris, plaisantaient, avec des doubles sens baroques que Graham ne comprenait pas. A un moment, l'un d'eux se mit à siffler le refrain du chant révolutionnaire, et Graham crut s'apercevoir qu'on le faisait taire subitement, mais le coin où l'incident se passait était trop sombre pour qu'il distinguât nettement la scène. Il se tourna du côté de la grande

salle. Au-dessus des cariatides reposaient des bustes de marbre, bustes des hommes que ce siècle nouveau estimait comme les grands émancipateurs et pionniers moraux : leurs noms, pour la plupart, étaient étrangers à Graham, mais il reconnut Grant Allen, Le Gallienne, Nietzsche, Shelley et Godwin. De grands festons noirs et des sentences éloquentes renforçaient l'énorme inscription qui défigurait à peu près complètement la partie supérieure de la salle de danse et qui affirmait que le « Festival du Réveil » battait son plein.

— Des myriades de gens ont abandonné leur poste sous le prétexte de ce Réveil, sans compter les serfs de la Compagnie, qui refusent de reprendre le travail. dit Asano. Ces gens sont toujours prêts à chômer et à profiter de toutes les occasions de congé.

Graham s'avança jusqu'au parapet et s'y appuya, observant les danseurs. A part deux ou trois couples, qui s'étaient éloignés pour chuchoter à leur aise, la galerie n'était occupée que par le Maître et son guide. Une chaude haleine de parfum et de vitalité montait vers eux. Hommes et femmes, en bas, étaient légèrement vêtus, les bras nus, le cou libre, comme le permettait la température universellement tiède de la Cité. Les hommes avaient généralement comme coiffure une masse de boucles efféminées, le menton toujours rasé, et souvent les joues fardées ou même coloriées. Beaucoup de femmes étaient très jolies, et toutes habillées avec une coquetterie raffinée. Tandis que les couples passaient rapides au-dessous de Graham, il entrevoyait des figures extatiques, aux yeux mi-clos de plaisir.

— Quelle sorte de gens sont-ce là ? demanda-t-il tout à coup.

— Des ouvriers... des ouvriers aisés, ce que vous auriez appelé la classe moyenne. Les commerçants indépendants, avec leurs petites affaires à part, ont

disparu depuis longtemps. Mais il y a des employés de magasins ou d'entrepôts, des directeurs, administrateurs, ingénieurs et mécaniciens de toutes sortes. Aujourd'hui est un jour de repos, et naturellement, toutes les salles de danse de la Cité sont bondées, ainsi que tous les lieux de culte.

— Mais les femmes ?

— La même chose. Il y a mille formes de travail féminin de nos jours. Mais le commencement de l'indépendance de la femme par le travail date de votre temps. La majorité des femmes sont indépendantes maintenant. Presque toutes celles-ci sont mariées... plus ou moins... Les contrats matrimoniaux se diversifient extrêmement et, par ce moyen, les femmes augmentent leurs ressources et peuvent se donner davantage de plaisir.

— Je comprends, dit Graham, en regardant les figures animées, l'éclat et le tourbillon du mouvement, et toujours poursuivi, ainsi que par un cauchemar, du souvenir des petits êtres roses de la crèche. Et toutes ces femmes sont... des mères.

— Pour la plupart.

— Plus j'observe, plus vos problèmes m'apparaissent complexes. Ceci, par exemple, est une surprise. La nouvelle de la répression de l'émeute à Paris fut aussi une surprise.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Et ce sont là des mères... D'ici peu, je suppose, j'adopterai la manière moderne de voir les choses.

Mes vieilles habitudes ne veulent pas me lâcher... habitudes basées, je pense, sur des nécessités disparues et abolies. De notre temps, on pensait qu'une femme n'était pas faite uniquement pour mettre au monde des enfants, mais aussi pour les soigner, les élever, se dévouer à eux, les éduquer... C'était à sa mère qu'un enfant devait l'essentiel de son éducation

morale et intellectuelle... éducation qu'il avait ou n'avait pas! Un grand nombre, je l'admets, n'en avaient pas. Il est clair qu'il n'y a plus besoin de tels soins, pas plus que si les enfants étaient des papillons. Je comprends cela. Seulement, il existait un idéal... ce type de la femme grave, patiente, silencieusement et sereinement maîtresse d'un foyer, mère et créatrice d'hommes... l'aimer était une sorte de culte. Il s'arrêta et répéta : — ... une sorte de culte.

— Les idéals changent avec les besoins, dit le petit homme.

Graham parut plongé dans une soudaine rêverie, et Asano dut répéter ses paroles.

— C'est évident, fit Graham. Puis, revenant à la question de la maternité : Je vois ce qu'il y a de parfaitement raisonnable dans ceci. La contrainte, la gravité, la pensée mûrie, l'acte sans égoïsme sont des nécessités de l'état barbare, d'une existence entourée de dangers. L'inquiétude et la méfiance sont le tribut de l'homme à la nature inconquise. Mais à présent l'homme a conquis la nature, pour toutes les fins pratiques... Ses affaires politiques sont dirigées par des meneurs disposant d'une police noire... et la vie est joyeuse.

Il regarda encore les danseurs.

— La vie est joyeuse, répéta-t-il.

— Elle a ses moments d'ennui et de lassitude, prononça son guide d'un air réfléchi.

— Ils ont tous l'air jeune. En bas, là, je serais visiblement le plus vieux. Et, de mon temps, j'aurais passé pour un homme d'âge moyen.

— Ils sont jeunes. Il y a peu de gens âgés parmi ceux qui appartiennent à cette classe.

— Comment cela ?

— La vie des vieillards n'est plus aussi agréable qu'elle l'était jadis, à moins qu'ils soient riches et puissent louer des personnes qui les aiment et s'oc-

cupent d'eux... et nous avons une institution appelée « Euthanasie ».

— Ah! cette Euthanasie... s'écria Graham, la mort rendue agréable et facile, n'est-ce pas ?

— La mort facile : c'est le dernier plaisir. La Compagnie de l'Euthanasie est fort prospère. Les gens, d'ordinaire, paient la redevance longtemps à l'avance... et elle est élevée... puis s'en vont à quelque Ville de Plaisirs, d'où ils reviennent appauvris et las, très las.

— Il me reste encore beaucoup de choses à comprendre, dit Graham au bout d'un moment. Cependant, j'entrevois la logique de tout cela. Notre déploiement de vertus chagrines et d'aigres contraintes était la conséquence du danger et de l'insécurité. Le stoïque, le puritain, même de mon temps, étaient des types qui disparaissaient. Dans les anciens jours, l'homme devait s'armer contre la douleur; désormais, il peut réserver toute son ardeur pour le plaisir. C'est là toute la différence. La civilisation a chassé au loin la peine et le danger pour les gens opulents... et il n'y a que ceux-là qui comptent à présent... J'ai dormi pendant deux cents ans.

Une minute encore, ils restèrent accoudés à la balustrade, suivant l'évolution compliquée de la danse. A la vérité, le coup d'œil était magnifique.

— En toute sincérité, fit soudain Graham, je préférerais être une sentinelle blessée, frissonnant sous la neige, qu'un de ces sots peinturlurés.

— La sentinelle, sous la neige, dit Asano, penserait peut-être différemment.

— Je suis incivilisé... continua Graham, sans faire attention à lui, c'est là le mal. Je suis un primitif... un paléolithique. Il faut que vous fassiez la part de mes répulsions et de mes dégoûts du XIX^e^ siècle La fontaine de haine, de crainte et de colère est close et scellée pour vos contemporains, les habitudes de

toute une vie les rendent joyeux, faciles, radieux... Ces gens, dites-vous, sont d'habiles ouvriers, des artisans... Et pendant qu'ils dansent ici, d'autres hommes combattent... d'autres meurent à Paris, pour que le monde continue à vivre ainsi... pour que ceux-ci puissent danser.

PLACE AUX GÉANTS[1]

(1) H.-G. Wells : *Place aux Géants*, traduit par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz, *Mercure de France*.

Tandis que M. Skinner gavait d'Hérakléophorbia IV les poulets de M. Bensington, un certain nombre de guêpes, tout aussi industrieusement, et peut-être même plus, transportaient des quantités de la même pâte pour nourrir les larves qu'elles élevaient dans les guêpiers creusés aux flancs sablonneux de la colline. Et il est absolument indiscutable que les couvains tirèrent de cette alimentation tout autant de profit que les poules de M. Bensington. Il est dans la nature de la guêpe d'atteindre son complet développement avant les gallinacés, et, en fait, de toutes les créatures qui, grâce à la généreuse insouciance des Skinners, avaient part aux bienfaits dont M. Bensington comblait ses volatiles, les guêpes furent les premières à faire figure dans le monde.

Ce fut un garde-chasse nommé Godfrey, au service du lieutenant-colonel Rupert Hick, de Maidstone, qui rencontra et eut la chance de tuer le premier de ces monstres dont l'histoire fasse mention. Il avançait, des fougères jusqu'au genou, à travers une clairière ménagée dans un bois de hêtres, et il portait sur l'épaule son fusil, un fusil à deux coups fort heureusement pour lui, quand il aperçut la bête. Elle

volait en plein contre le soleil, dit-il, de sorte qu'ébloui il ne put voir distinctement quelle sorte d'oiseau c'était, et, en approchant, elle bourdonnait « comme une automobile ». Il avoue qu'il eut peur. D'un coup d'œil expert, il la jugea aussi grosse, sinon plus grosse qu'une chouette; son vol et particulièrement le confus tourbillonnement de ses ailes devaient avoir une étrangeté peu rassurante. L'instinct de légitime défense, mêlé, j'imagine, à un geste longuement habituel, fit que, comme il le dit, il épaula, et tira dessus, en plein.

La nouveauté de cette chasse affecta sans doute son visé; en tout cas, la plus grosse partie de la charge n'atteignit pas la bête qui, après une chute momentanée, et avec un bourdonnement courroucé qui révéla immédiatement la guêpe, reprit son essor, tous les anneaux de son abdomen étincelant au soleil. Le garde prétend qu'elle vint droit sur lui. Quoi qu'il en soit, il déchargea sur elle son second coup à moins de vingt mètres, jeta son fusil, se mit à courir, et courba l'échine au moment où elle passait au-dessus de sa tête.

Elle alla tomber, affirma-t-il, à un mètre de lui, heurta le sol, se releva, retomba à trente mètres de là et culbuta à diverses reprises, le corps tordu de convulsions, sortant et rentrant fougueusement son dard dans les dernières secousses de l'agonie. Ayant repris et rechargé son fusil, le garde en déchargea à nouveau les deux coups sur la bête avant d'oser l'approcher.

Quand il mesura ce singulier gibier, il trouva que l'envergure des ailes de la guêpe était de soixante-huit centimètres et demi et que son dard avait sept centimètres et demi de long. L'abdomen avait été mis en bouillie par les coups de fusil, mais il estima que de la tête au dard la longueur du monstre devait être de quarante-cinq centimètres, ce qui est assez

exact. Ses yeux à facettes avaient les dimensions d'une pièce d'un penny.

Telle est la première apparition authentique de ces guêpes géantes. Le lendemain, un cycliste qui, les pieds sur la fourche de sa machine, descendait la côte entre Sevenoaks et Tunbridge, manqua de passer sur un de ces monstres qui traversait la route. Le passage de la bicyclette parut alarmer la bête qui prit son vol avec un ronflement pareil à celui d'une scie mécanique. Dans son émotion, le cycliste fit un écart jusque sur le bas-côté de la route et, quand il put se retourner, la guêpe s'éloignait déjà au-dessus des bois dans la direction de Westerham.

Après avoir encore, d'une allure mal assurée, roulé un moment, le cycliste serra son frein et descendit. Il tremblait si violemment qu'en mettant pied à terre il culbuta avec sa machine, et il finit par s'asseoir sur le talus qui bordait la route, afin de reprendre ses esprits. Il s'était proposé d'aller ce jour-là jusqu'à Ashford, mais il ne put dépasser Tunbridge.

Fait curieux, il n'est plus ensuite question des guêpes pendant trois jours. En consultant les bulletins météorologiques de l'époque, j'ai trouvé que le temps fut alors couvert et froid avec des pluies locales, ce qui peut expliquer cet intervalle. Le quatrième jour le ciel fut bleu, le soleil brilla, et les guêpes reparurent.

Il est impossible de supputer combien il en sortit ce jour-là. On possède au moins cinquante récits de leur apparition. Il y eut même une victime : un épicier découvrit un de ces monstres dans un baril de cassonade et fort imprudemment l'attaqua à coups de pelle au moment où elle s'envolait. Il l'abattit à terre, mais la bête lui enfonça son dard dans le pied à travers les chaussures, alors que, d'un second coup, il lui séparait l'abdomen du reste

du corps. C'est lui d'ailleurs qui des deux mourut le premier.

La plus dramatique des cinquante apparitions fut assurément celle de la guêpe, qui, vers midi, visita le *Musée Britannique* : du ciel bleu et serein, elle se laissa tomber sur l'un des innombrables pigeons qui vivent dans la cour du monument, puis alla se poser sur une corniche pour dévorer à loisir sa victime. Après ce repas, elle se traîna quelque temps sur les toits du musée, pénétra par un châssis ouvert sous le dôme vitré de la salle de travail, y bourdonna un instant, causant une panique parmi les lecteurs, et, trouvant enfin une autre issue, elle échappa à l'observation humaine, laissant derrière elle un brusque silence.

Les autres récits ne mentionnent que des passages ou des descentes paisibles. Des gens qui faisaient un pique-nique à Aldington Knoll furent dispersés par la soudaine venue d'un de ces hôtes inattendus, qui mangea tous les desserts et les confitures. Près de Whitstable, sous les yeux mêmes de sa maîtresse, un petit chien fut tué et mis en pièces.

Dans les rues, ce soir-là, les crieurs de journaux vociférèrent uniquement : « Des guêpes gigantesques dans le Kent » et les placards qu'ils brandissaient proclamaient cette même phrase en lettres énormes.

Dans les rédactions de journaux, les directeurs bouleversés et les secrétaires surmenés montaient et descendaient quatre à quatre les escaliers tortueux, braillant des détails sur les guêpes. Sortant de son cours, à cinq heures, le professeur Redwood, rouge et agité par une discussion qu'il venait d'avoir avec son comité au sujet du prix des veaux, acheta une des gazettes du soir, l'ouvrit, changea de couleur, oublia le comité et les veaux, et sauta dans un cab qui l'emmena à toute vitesse chez Bensington.

***

Autant qu'on peut en être sûr, les poulettes arrivèrent à Hickleybrow vers trois heures de l'après-midi. Elles durent entrer bon train dans le village, encore qu'il n'y avait eu personne pour les voir. Les beuglements forcenés du petit Skelmersdale paraissent avoir été le premier avertissement d'un événement anormal. La receveuse des postes, Mlle Durgan, était comme d'habitude à sa fenêtre, et elle vit la poule, qui avait capturé le malheureux bambin, monter la rue en courant, les ailes éployées, sa victime au bec, et suivie de près par deux de ses compagnes. Vous connaissez les grandes enjambées balancées des récentes volailles athlétiques et émancipées! Vous connaissez la terrible obstination de la poule affamée! Celle-ci, m'a-t-on assuré, provenait d'un croisement avec les Plymouth Rock, race qui, même sans Hérakléophorbia, est haute sur pattes et dégingandée.

Mlle Durgan ne fut pas absolument surprise. En dépit des recommandations de M. Bensington, la rumeur s'était depuis quelques semaines répandue dans le village que les Skinner élevaient une couvée énorme.

— Seigneur! s'écria-t-elle, il fallait s'y attendre.

Elle semble avoir agi avec une grande présence d'esprit. Saisissant le sac cacheté contenant le courrier prêt à partir pour Urshot, elle se précipita dehors. Presque au même instant, au bas de la pente, M. Skelmersdale, le visage blême, apparut tenant un arrosoir par le bec. Naturellement, en quelques secondes, tout le village fut aux fenêtres ou sur les portes.

Le spectacle de Mlle Durgan plantée au milieu de la rue, avec la correspondance de la journée à la main, intimida la poule voleuse d'enfants. Elle s'arrêta, un instant indécise, puis obliqua vers les

barrières ouvertes de la cour à Fulcher. Cet instant fut fatal. Prestement la seconde poule fut sur elle, puis, par un coup de bec, bien dirigé, prenant possession de la proie convoitée, elle sauta par-dessus le mur dans le jardin du presbytère.

Kat! kat, kat, kraou, kraou, kraou! hurlait la dernière poursuivante, atteinte vigoureusement par l'arrosoir que lui avait lancé M. Skelmersdale. Affolée, elle escalada la maison basse de Mme Glue et descendit dans le jardin du médecin, tandis que le reste de ces gargantuesques volatiles poursuivaient à travers la pelouse du presbytère la poule qui ne lâchait pas l'enfant.

— Dieu du ciel! s'écria le suffragant (certains prétendent qu'une exclamation plus énergique lui échappa) et, criant et brandissant son maillet de croquet, il se mit à courir pour atteindre la voleuse.

— Arrête, misérable! vociférait-il, comme si des poules géantes étaient des choses tout ordinaires dans la vie.

Puis, s'apercevant qu'il ne parviendrait pas à couper la retraite à la poule, de toutes ses forces et à tour de bras, il lui lança son maillet, qui, après avoir décrit une courbe gracieuse et effleuré la tête du jeune Skelmersdale, passa à travers le vitrage de la serre. Crac! la serre neuve!... Le beau jardin d'hiver de la femme du pasteur!

Le vacarme effraya la poule (il aurait effrayé n'importe qui) et elle laissa tomber sa victime dans une touffe de lauriers de Portugal, d'où le malheureux marmot fut extrait aussitôt, assez ébouriffé, mais, à part les vêtements, sain et sauf. Pendant ce temps, la poule, d'un coup d'ailes, bondit sur le toit des écuries Fulcher, enfonça une de ses pattes dans une partie faible de la toiture et tomba du ciel, pour ainsi dire, au milieu de la placide contemplation de M. Bumps le paralytique; celui-ci, en cette unique

occurrence, traversa, sans aucune aide, son jardin, entra chez lui, ferma la porte... et immédiatement retomba dans sa résignation chrétienne et son impuissant abandon à la sollicitude de sa femme.

Le reste de la troupe fut tenu en échec par les autres joueurs de croquet et, bifurquant par le potager du pasteur, gagna le jardin du docteur où la cinquième égarée les rejoignit enfin, caquetant désespérément après avoir sans succès essayé de marcher sur les châssis à concombres de M. Witherspoon.

Elles durent rester en cet endroit, rassemblées à la manière des poules, grattant distraitement et caquetant pensivement; puis une d'elles ayant attaqué du bec une des ruches du docteur, elles prirent la fuite, à travers champs, vers Urshot, hérissées, dégingandées, et on ne les vit plus désormais dans la grand'rue d'Hickleybrow. Avant d'arriver à Urshot, elles rencontrèrent dans un champ de navets une nourriture appropriée et elles picorèrent pendant quelque temps avec entrain... jusqu'à ce que leur renommée les eût dépassées.

La réaction principale et immédiate qu'eut sur l'esprit humain cette effarante irruption de volailles gigantesques fut d'éveiller une extraordinaire manie que les gens manifestaient en poussant des cris, en courant, et en lançant tout ce qui leur tombait sous la main.

En fort peu de temps, presque tous les hommes valides d'Hickleybrow, et plusieurs dames, se mirent en route, munis d'un remarquable assortiment d'ustensiles et de projectiles divers, pour traquer les poules géantes. Ils les pourchassèrent jusqu'à Urshot, où c'était le jour de la fête, et Urshot les reçut comme le glorieux couronnement d'une heureuse journée. C'est près de Findon Beeches que les monstres essuyèrent leurs premiers coups de feu, tirés avec une carabine. Evidemment, des volailles

de cette taille pouvaient absorber une quantité illimitée de petit plomb sans en être incommodées. Elles furent dispersées, quelque part aux environs de Sevenoaks, et, près de Tunbridge, l'une d'elles dans un état d'extrême agitation et caquetant éperdument, se mit, au grand étonnement des voyageurs, à détaler parallèlement au rapide qui amène les passagers au paquebot de Boulogne.

Vers cinq heures et demie, deux d'entre elles furent habilement capturées, à Tunbridge Wells, par un propriétaire de cirque qui, en leur jetant du pain et des gâteaux, les attira dans une cage rendue vacante par la mort d'un dromadaire inconsolable de la mort de sa compagne.

***

Il y a, semble-t-il, des bornes à l'orgueil maternel, et, dans le cas de Mme Redwood, ces bornes furent atteintes quand le poupon fut parvenu au terme de son sixième mois d'existence terrestre. Sous son poids, sa voiture d'osier se rompit et on le ramena, braillant, dans la voiture à bras du laitier. A cette époque, le jeune Redwood pesait vingt-sept kilos, mesurait un mètre vingt, et la pression de ses doigts au dynamomètre marquait jusqu'à trente kilos. Il fallait la cuisinière et la femme de chambre pour le porter au premier étage, dans la nursery. Dès lors, la découverte du pot aux roses ne fut plus qu'une question de jours. Une après-midi, Redwood, rentrant de son laboratoire, trouva son épouse infortunée plongée dans les pages du *Tout Puissant Atome*, et, à sa vue, jetant de côté le livre, elle courut violemment à sa rencontre et éclata en sanglots sur son épaule.

— Dis-moi ce que tu lui as fait, gémissait-elle. Dis-moi ce que tu lui as fait.

Redwood la mena par la main jusqu'au canapé,

tout en cherchant une ligne de défense satisfaisante.

— Ce n'est rien, ma chérie, ce n'est rien, bredouilla-t-il. Tu es un peu surmenée, simplement. C'est cette voiture qui n'était pas solide. Demain on amènera un fauteuil roulant; j'ai demandé tout ce qu'il y a de fort.

Mme Redwood, les yeux baignés de larmes, regarda son mari par-dessus son mouchoir.

— Un enfant dans un fauteuil roulant! sanglota-t-elle.

— Eh bien! pourquoi pas ?

— Il aura l'air d'un estropié.

— Il aura l'air d'un jeune géant, ma chérie, et tu n'as aucune raison d'avoir honte de lui.

— Tu lui as fait quelque chose! répéta-t-elle encore. Je le vois dans tes yeux.

— Eh bien! ça n'a pas entravé sa croissance, en tout cas, répondit impitoyablement Redwood.

— Je le savais! s'écria Mme Redwood, en froissant son mouchoir dans ses mains fermées. Puis, soudain, elle regarda son mari bien en face, et lui demanda, d'un ton tragiquement sévère :

— Qu'avez-vous fait à notre enfant ?

— Est-ce qu'il est malade ?

— Il est si gros! C'est un monstre!

— Ne dis pas de bêtises. Jamais une mère n'a eu un bébé aussi florissant. Qu'est-ce que tu lui reproches ?

— Regarde quelle taille il a!

— Bah! C'est parfait. Vois donc autour de nous ces chétifs petits animaux. C'est le bébé le plus beau...

— Il est trop beau! protesta Mme Redwood.

— Ça ne durera pas, insinua Redwood d'un ton rassurant, c'est un peu d'avance qu'il a prise.

Mais il savait parfaitement que ça durerait. Et

ça dura. Quand l'enfant fut à son douzième mois, et qu'il commença à se tenir sur ses jambes, il avait tout près d'un mètre cinquante et pesait cinquante-deux kilos. Il était en fait aussi gros qu'un chérubin de Saint-Pierre du Vatican, et la façon affectueuse dont il tirait les cheveux et pinçait les joues des visiteurs devint le sujet de conversation de tout West Kensington. Il fallut un siège à bras pour le monter à la nursery et l'en descendre; on engagea une nurse spéciale, jeune personne vigoureuse, munie de ses diplômes, et qui l'emmenait prendre l'air dans une voiture mue par un moteur Panhard de huit chevaux et construite spécialement pour l'enfant et sa bonne. Il était heureux vraiment à tous les points de vue que Redwood pût ajouter à ses émoluments de professeur ceux de ses fonctions d'expert près des tribunaux.

Quand une fois on avait surmonté la première impression que produisaient les dimensions énormes du jeune Redwood, me dirent les gens qui le voyaient presque quotidiennement parcourir lentement, dans sa Panhard, les allées de Hyde Park, on trouvait que c'était un bébé singulièrement joli et pétulant. Il ne pleurait jamais et n'avait que rarement besoin d'être consolé. Ordinairement, il tenait un énorme hochet, et parfois il interpellait, à travers les grilles, les cochers d'omnibus et les agents de police, en leur lançant des Dada et des Baba, d'une façon sociable et démocratique.

— Tiens! v'là l'gros bébé boumbouffe! ne manquait pas de s'exclamer le cocher.

— Il a l'air bien portant, répondait immanquablement son voisin le voyageur d'impériale.

— Nourri au biberon, expliquait le cocher. On dit que son biberon tient près de cinq litres et qu'on a dû le fabriquer spécialement pour lui.

— N'importe, il a l'air bien portant, concluait le voyageur d'impériale.

Quand Mme Redwood se rendit compte que cette croissance se continuait indéfiniment et logiquement, — et ce ne fut réellement que lorsqu'on livra la voiture d'enfant automobile, — elle s'abandonna à un chagrin désespéré. Elle déclara qu'elle ne voulait pas remettre les pieds dans la nursery, souhaita que l'enfant fût mort, souhaita que tout le monde fût mort, souhaita n'avoir jamais épousé Redwood, souhaita qu'aucune femme n'eût jamais épousé aucun homme, fit son petit Ajax, et se retira dans sa chambre où, pendant trois jours, elle vécut presque exclusivement de bouillon de poulet. Lorsque Redwood entra enfin pour lui faire des remontrances, elle lança les oreillers à travers la pièce, sanglota et s'arracha les cheveux.

— Il va très bien, affirmait Redwood, il n'en va que mieux d'être gros... tu ne voudrais pas qu'il fût plus petit que les enfants des autres.

— Je veux qu'il soit comme les autres enfants, ni plus petit ni plus gros. Je voulais qu'il fût un gentil petit garçon tout comme Georgina Phyllis est une gentille petite fille, et je voulais l'élever gentiment... et le voilà (ici les sanglots étouffèrent la malheureuse mère), le voilà qui chausse déjà du quarante et on le promène dans une voiture poussée par... Oh! oh!... par... par un moteur à pétrole!... jamais je ne pourrai l'aimer! gémissait-elle. Jamais! C'est trop pour moi! Je ne pourrai jamais être une mère pour lui, une mère comme j'aurais voulu l'être!

Mais, enfin, on réussit à l'entraîner dans la nursery où Edward Monson Redwood (le surnom de Pantagruel ne lui fut donné que plus tard) se balançait dans un fauteuil à bascule spécialement renforcé, souriant, et bredouillant des sons inarticulés. Et le cœur de Mme Redwood battit encore pour son enfant; elle se précipita vers lui, le serra dans ses bras et pleura.

— Ils t'ont fait quelque chose, mon chéri, sanglotait-elle. Et tu vas grandir. Mais tout ce que je pourrai faire pour t'élever gentiment, je le ferai pour toi, quoi que ton père puisse dire.

Et Redwood, qui l'avait amenée jusqu'à la porte, s'en retourna fort soulagé.

— Diable! C'est une triste affaire que d'être un homme... et les époux de ces dames sont à plaindre!

UNE HISTOIRE DES TEMPS A VENIR[1]

(1) H.-G. Wells : *Une Histoire des Temps à venir*, traduit par Henry D. Davray, *Mercure de France*.

L'excellent Mr Morris était un Anglais qui vivait au temps de la bonne reine Victoria. C'était un homme prospère et fort sensé; il lisait le *Times* et allait à l'église. Vers l'âge mûr, une expression de dédain tranquille et satisfait pour tout ce qui n'était pas comme lui se fixa sur son visage. Il était de ces gens qui font avec une inévitable régularité tout ce qui est bien, correct et raisonnable. Toujours il portait des habits corrects et convenables, juste milieu entre l'élégant et le mesquin. Il contribuait régulièrement aux œuvres charitables de bon ton, compromis judicieux entre l'ostentation et la lésinerie, et ne manquait jamais de se faire couper les cheveux à la longueur exactement convenable.

Tout ce qu'il était correct et convenable de posséder pour un homme dans sa position, il le possédait. Et tout ce qu'il n'était ni correct ni convenable de posséder pour un homme dans sa position il ne le possédait pas.

Parmi ces possessions correctes et convenables, ce Mr Morris avait une femme et des enfants. Naturellement, il avait une femme du genre convenable et il avait des enfants de genre et en nombre conve-

nables; rien de fantaisiste et d'étourdi chez aucun d'eux, autant que Mr Morris pouvait le voir. Ils portaient des vêtements parfaitement corrects, ni élégants, ni hygiéniques, ni élimés mais juste selon les convenances. Ils vivaient dans une jolie et décente maison d'architecture victorienne, faux style reine Anne, avec, dans les pignons, de faux chevrons en plâtre peint couleur chocolat, de faux panneaux de chêne sculpté en Lincrusta Walton, une terrasse en terre cuite qui imitait la pierre et de faux vitraux à la porte d'entrée. Ses garçons allèrent à de bonnes et solides écoles et embrassèrent de respectables professions; ses filles, en dépit d'une ou deux velléités fantaisistes, furent mariées à des partis sortables, rangés, vieillots et « ayant des espérances ». Et quand ce fut pour lui une chose convenable et opportune Mr Morris mourut. Son tombeau fut de marbre, sans inscriptions laudatives ni fadaises artistiques, tranquillement imposant, telle étant la mode en ce temps-là.

Il subit divers changements, suivant la coutume en pareils cas, et, longtemps avant que cette histoire commence, ses os mêmes étaient réduits en poussière et éparpillés aux quatre coins du ciel. Ses fils, ses petits-fils, ses arrière-petits-fils et les fils de ces derniers n'étaient plus, eux aussi, que poussière et cendre et avaient été pareillement éparpillés. C'était une chose qu'il n'aurait pu s'imaginer qu'un jour viendrait où même les fils de ses arrière-petits-fils seraient éparpillés aux quatre vents du ciel. Si quelqu'un avait émis cette idée devant lui, il en aurait été gravement offusqué. Il était de ces dignes personnes qui ne prennent aucun intérêt dans l'avenir de l'humanité. A vrai dire, il avait de sérieux doutes quant à un avenir quelconque pour l'humanité, après qu'il serait mort.

Il lui paraissait tout à fait impossible et absolu-

ment dénué d'intérêt d'imaginer qu'il y aurait quelque chose après qu'il serait mort. Cependant, il en était ainsi et quand les fils même des fils de ses arrière-petits-fils furent morts, pourris et oubliés, quand la maison aux fausses poutres eut subi le sort de toutes les choses factices, quand le *Times* ne parut plus, quand le chapeau haut de forme fut devenu une antiquité ridicule et que la pierre tumulaire, modeste et imposante, qui avait été consacrée à Mr Morris eut été brûlée pour faire de la chaux et du mortier, et quand tout ce que Mr Morris avait jugé important et réel fut desséché et mort, le monde existait encore et des gens l'habitaient, tout aussi insouciants et impatients que Mr Morris l'avait été, de l'avenir ou plutôt de tout ce qui n'était pas leur propre personne et leur propriété.

Chose étrange à confirmer, et qui eût mis Mr Morris fort en colère si quelqu'un le lui avait prédit, par tout le monde était éparse une multitude de gens respirant la vie et dans les veines desquels coulait le sang de Mr Morris; de même que, un jour à venir, la vie qui est maintenant concentrée dans le lecteur de la présente histoire pourra être aussi répandue en tous les coins de ce monde et mélangée à des milliers de races étrangères au delà de toute pensée et de toute trace.

Parmi les descendants de ce Mr Morris, il en était un aussi sensé et d'esprit aussi net que son ancêtre. Il avait exactement la même charpente solide et courte de l'ancien homme du dix-neuvième siècle, duquel il portait encore le nom de Morris — qu'il orthographiait Mwres; il avait la même expression de visage à demi dédaigneuse. C'était aussi un personnage prospère pour l'époque, plein d'aversion pour le « nouveau » et pour toutes les questions concernant l'avenir et l'amélioration des classes inférieures comme l'avait été son ancêtre Mr Morris. Il ne lisait

pas le *Times*, à vrai dire il ignorait qu'il y eût jamais eu un *Times* — cette institution ayant sombré quelque part dans les gouffres des années intervenues. Mais le phonographe qui lui parlait pendant qu'il faisait sa toilette, le matin, reproduisait la voix de quelque Blowitz réincarné se mêlant des affaires du monde. Cette machine phonographique avait les dimensions et la forme d'une horloge hollandaise et, sur le devant, portait des indicateurs barométriques à électricité, une pendule et un calendrier électriques, un memento automatique pour les rendez-vous et à la place du cadran béait le pavillon d'une trompette. Quand elle avait des nouvelles, la trompette glougloutait comme un dindon : galloup, galloup, après quoi elle braillait son message, comme une trompette peut brailler. Pendant qu'il s'habillait, elle racontait à Mwres, avec des tons pleins, riches et gutturaux, les accidents de la veille survenus aux omnibus volants qui couraient autour du globe, les dernières arrivées dans les villes d'eaux à la mode récemment fondées au Thibet, les réunions des grandes compagnies à monopoles tenues la veille. Si ce qu'elle disait ennuyait Mwres, il n'avait qu'à toucher un bouton et la machine, après une légère suffocation, parlait d'autre chose.

Naturellement sa toilette différait grandement de celle de son ancêtre. Il est douteux de dire lequel aurait été le plus choqué et le plus en peine de se trouver dans les vêtements de l'autre. Mwres aurait certainement préféré aller tout nu devant le chapeau de soie, la redingote, les pantalons gris perle et la chaîne de montre qui, dans le passé, avaient rempli Mr Morris d'un sombre respect pour lui-même. Pour Mwres l'ennui de se raser n'existait plus; un habile opérateur avait depuis longtemps fait disparaître jusqu'au dernier poil de sa figure. Ses jambes étaient enfermées dans un agréable vêtement de

nuance rose et ambre et tissé avec une matière imperméable à l'air qu'il gonflait avec une ingénieuse petite pompe de façon à suggérer l'idée de muscles énormes. Par-dessus cela, il portait aussi des vêtements pneumatiques recouverts d'une tunique de soie couleur d'ambre, de sorte qu'il était vêtu d'air et admirablement protégé contre les changements soudains de température. Il jetait par là-dessus un manteau écarlate à la lisière fantastiquement découpée. Sur sa tête, qui avait été habilement dépouillée de ses moindres cheveux, il ajustait une jolie petite cape d'écarlate vif maintenue par inspiration, gonflée d'hydrogène et ressemblant curieusement à la crête d'un coq. Sa toilette était ainsi complète, et, conscient d'être vêtu sobrement et avec bienséance, il était prêt à affronter, d'un œil tranquille, ses contemporains.

Ce Mwres — la civilité du « Mr » avait disparu depuis des âges — était un des fonctionnaires du Syndicat des Machines à Vent et des Chutes d'eau, grande compagnie qui possédait les roues à vent et les chutes d'eau du monde, qui détenait toute l'eau et fournissait la force électrique dont les gens avaient besoin en ces jours lointains. Il occupait dans un vaste hôtel, près de cette partie de Londres qui s'appelle la Septième Voie, des appartements vastes et confortables situés au dix-septième étage. Les maisons privées et la vie de famille avaient depuis longtemps disparu avec le raffinement progressif des mœurs et, à vrai dire, la constante hausse des loyers et de la valeur des terrains, la disparition nécessaire des domestiques, la complication de la cuisine avaient rendu impossible le domicile particulier du dix-neuvième siècle, même pour celui qui aurait désiré une aussi sauvage réclusion.

Quand sa toilette fut terminée, Mwres se dirigea vers l'une des deux portes de la pièce — il y avait

des portes à chaque bout indiquées par deux énormes flèches se dirigeant chacune dans un sens — il toucha un bouton pour l'ouvrir et sortit dans un large passage dont le centre, garni de sièges, se dirigeait à une allure régulière vers la gauche. Sur certains de ces sièges étaient assis des hommes et des femmes vêtus d'une façon pimpante. Il salua d'un signe de tête une connaissance qui passait — en ces jours-là il était d'étiquette de ne pas causer avant le déjeuner — prit place lui-même sur un de ces sièges et fut en quelques secondes transporté à l'entrée d'un ascenseur par lequel il descendit à la grande et splendide salle dans laquelle était automatiquement servi le petit déjeuner.

C'était un repas très différent du petit déjeuner qu'on servait au dix-neuvième siècle. Les rudes masses de pain qu'il fallait tailler et enduire de gras animal afin qu'elles pussent être agréables au goût, les fragments encore reconnaissables d'animaux récemment tués, hideusement carbonisés et déchiquetés, les œufs arrachés sans pitié à quelque poule indignée, tous ces aliments qui constituaient l'ordinaire menu du XIX^e^ siècle auraient soulevé l'horreur et le dégoût dans l'esprit raffiné des gens de cette lointaine époque. Au lieu de cela, ils avaient des pâtes et des gâteaux de dessins agréables et variés qui ne rappelaient en rien la couleur ni la forme des infortunés animaux qui en fournissaient la substance et le suc. Ils paraissaient sur de petits plats qui glissaient, au long d'un rail, hors d'une petite boîte placée sur l'un des côtés de la table. La surface sur laquelle on mangeait, à en juger d'après l'œil et le toucher, aurait parn à un humain du XIX^e^ siècle recouverte de fine lingerie blanche et damassée. C'était en réalité une surface de métal oxydé qui pouvait être instantanément nettoyée après chaque repas. Il y avait des centaines de ces

petites tables dans la salle et devant la plupart étaient assis, seuls ou par groupes, des citoyens de ce temps-là. Au moment où Mwres s'installait devant son élégant repas, un orchestre invisible, qui s'était arrêté un instant, se remit à jouer et emplit l'air de musique.

Mais Mwres ne sembla guère s'intéresser à son repas ni à la musique; ses regards erraient incessamment à travers la salle, comme s'il attendait un hôte en retard. Enfin il se leva précipitamment, fit un signe et, simultanément, apparut à l'autre bout de la salle une forme haute et sombre vêtue d'un costume jaune et vert olive. A mesure qu'approchait cette personne marchant à pas mesurés entre les tables, l'expression volontaire de son visage pâle et l'extraordinaire intensité de ses yeux devenaient distinctes. Mwres s'assit en indiquant un siège à côté de lui.

— Je craignais que vous ne puissiez venir, dit-il.

Malgré l'espace de temps écoulé, la langue qu'il parlait était encore presque exactement la même que celle employée au XIX^e^ siècle. L'invention du phonographe et d'autres moyens pareils de fixer le son ainsi que le remplacement progressif des livres par des instruments de ce genre n'avaient pas seulement arrêté l'affaiblissement de la vue humaine, mais avait aussi, en établissant des règles sûres, enrayé les changements graduels d'accent qui, jusqu'ici, avaient été inévitables.

— J'ai été retenu par un cas intéressant, dit l'homme au vêtement vert et jaune. Un politicien important — hein ? — qui souffrait de surmenage. Il y a quarante heures que je suis éveillé.

Il jeta un coup d'œil sur le déjeuner et s'assit.

— Eh! mon cher, dit Mwres, vous autres hypnotistes, vous ne manquez pas d'ouvrage.

L'hypnotiste se servit une gelée couleur d'ambre et fort appétissante.

— Il se trouve que je suis fort recherché, dit-il modestement.

— Qui sait ce que nous serions sans vous ?

— Oh! nous ne sommes pas si indispensables que cela, dit l'hypnotiste ruminant la saveur de sa gelée. Le monde s'est fort bien passé de nous pendant quelques milliers d'années. Il y a seulement deux cents ans — pas un hypnotiste! c'est-à-dire en pratique. Des médecins par milliers, certes — pour la plupart terriblement maladroits et s'imitant les uns les autres comme des moutons, — mais des médecins de l'esprit pas un, à part quelques barboteurs empiriques.

Il concentra son esprit sur la gelée.

— Mais est-ce que les gens étaient si sains que ?... commença Mwres.

L'hypnotiste secoua la tête.

— Peu importait qu'ils fussent idiots et détraqués; la vie était si commode alors : pas de compétitions dignes de ce nom — pas d'oppression. Il fallait qu'un être humain fût joliment déséquilibré avant qu'on s'occupât de lui. Alors, vous savez, on le fourrait dans ce qu'on appelait un asile d'aliénés.

— Je sais, dit Mwres, dans ces maudits romans historiques, que tout le monde écoute, on délivre toujours une belle jeune fille enfermée dans un asile ou quelque endroit de ce genre. Je me demande si vous vous intéressez à ces sottises.

— Je dois avouer que oui, dit l'hypnotiste, cela vous change un peu de se reporter dans ces jours bizarres, aventureux et à demi civilisés du XIX^e^ siècle, quand les hommes étaient hardis et les femmes simples. J'aime par-dessus tout une belle histoire de tranche-montagnes. C'était une époque bien curieuse avec ses locomotives haletantes, ses wagons salissants, ses drôles de petites maisons et ses véhicules à chevaux. Je suppose que vous ne lisez pas de livres ?

— Pour sûr que non! dit Mwres, j'ai été dans une école moderne et je n'y ai rien appris de ces niaiseries surannées. Les phonographes me suffisent.

— Naturellement! dit l'hypnotiste, et il jeta un coup d'œil sur la table pour choisir un nouveau mets. En ce temps-là, dit-il, se servant une mixture d'un bleu sombre à l'aspect appétissant, en ce temps-là on ne pensait guère à notre science. Je crois bien même que si on avait dit qu'avant deux cents ans toute une classe d'hommes seraient exclusivement occupés à imprimer des choses sur la mémoire, à effacer les idées désagréables, à contrôler et à mater les impulsions instinctives mais fâcheuses, au moyen de l'hypnotisme, ils auraient refusé d'y croire. Peu de gens savaient qu'un ordre donné dans le sommeil hypnotique, même un ordre d'oublier ou de désirer, pouvait être formulé de façon à être obéi après le sommeil. Pourtant il y avait alors des gens qui auraient pu affirmer que la chose était aussi certaine de se produire que le passage de Vénus.

— Ils connaissaient l'hypnotisme, en ce temps-là ?

— Oh! oui, certes! Ils s'en servaient... pour extraire les dents sans douleur et autres usages de ce genre!... Cette mixture bleue est fichtrement bonne! Qu'est-ce donc ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Mwres, mais j'avoue que c'est excellent. Prenez-en d'autre.

L'hypnotiste répéta ses éloges et une pause appréciative s'ensuivit.

— A propos de ces romans historiques, dit Mwres, en essayant de paraître à l'aise, je voudrais en venir... euh!... à la chose que... euh!... j'avais... dans l'esprit... quand je vous ai demandé... quand j'ai exprimé le désir de vous voir.

Il s'arrêta et respira bruyamment. L'hypnotiste tourna vers lui son œil attentif, et continua de manger.

— Le fait est, dit Mwres, que j'ai une... en fait une... fille!... Eh bien, vous savez que je lui ai donné... euh... tous les avantages de l'éducation. Des cours — non par un professeur capable et unique, mais elle a eu un téléphone direct pour la danse, le maintien, la conversation, la philosophie, la critique d'art...

Il indiqua d'un geste une culture universelle.

— J'avais l'intention de la marier à un très bon ami à moi — Bindon — de la Commission d'éclairage — un petit homme tout simple, vous savez, et pas toujours très agréable de manières, mais un bon garçon réellement... un excellent garçon.

— Bien, continuez, dit l'hypnotiste. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans.

— Un âge dangereux. Eh bien ?

— Eh bien! il semble qu'elle se soit laissé... influencer par ces romans historiques... d'une façon excessive... oui, d'une façon excessive. Jusqu'à négliger même sa philosophie. Elle s'est rempli l'esprit d'insipides niaiseries à propos de soldats qui se battent... je ne sais quoi... des Étrusques ?

— Des Égyptiens.

— Des Égyptiens, très probablement. Ils taillent et frappent sans cesse avec des épées, des revolvers et des choses... du sang partout... horrible!... et aussi des jeunes gens sur des torpilleurs qui sautent ...des Espagnols, je suppose... et toute sorte d'aventuriers. Elle s'est mis dans la tête de se marier par amour et le pauvre petit Bindon...

— J'ai vu des cas semblables, dit l'hypnotiste. Qui est l'autre jeune homme ?

Mwres conserva une apparence de calme résigné.

— Vous pouvez bien le demander — et il baissa la voix comme honteux — c'est un simple employé de la plate-forme sur laquelle descendent les machines volantes qui viennent de Paris. Il a bonne mine,

comme on dit dans les romans... tout jeune et très excentrique. Il affecte l'antique... sait lire et écrire! ...elle aussi... et au lieu de communiquer par le téléphone, comme font tous les gens sensés, ils s'écrivent et échangent des... quoi donc ?

— Des billets ?

— Non, pas des billets... Ah!... des poèmes!

L'hypnotiste leva des yeux surpris.

— Comment l'a-t-elle rencontré ?

— Elle a trébuché en descendant de la machine volante de Paris et elle est tombée dans ses bras. Le mal fut fait en un instant.

— Vraiment ?

— Oui, c'est tout. Il faut y mettre bon ordre. C'est pour cela que j'ai voulu vous consulter. Que faut-il faire ? Que *peut*-on faire ? Je ne suis pas hypnotiste. Ma science ne va pas loin, mais vous!...

— L'hypnotisme n'est pas de la magie, dit l'homme habillé de vert, en posant les coudes sur la table.

— Oh! précisément... mais encore...

— On ne peut hypnotiser les gens sans leur consentement. Si elle est capable de résister à votre projet de mariage avec Bindon, elle tiendra bon probablement pour ne pas se laisser hypnotiser. Mais si une fois elle est hypnotisée, même par quelqu'un d'autre, la chose est faite.

— Vous pourriez ?...

— Oh certainement! une fois que nous la tenons, nous lui suggérons qu'il faut qu'elle épouse Bindon, que c'est là son destin, ou bien que le jeune homme en question est répugnant, que, quand elle le verra, elle devra avoir la nausée et le vertige, ou quelque petite chose de ce genre... ou si nous pouvons la plonger dans un sommeil suffisamment profond lui suggérer qu'elle l'oublie tout à fait.

— Précisément.

— Mais la question est de l'hypnotiser. Naturelle-

ment, aucune proposition ou séduction de ce genre ne doit venir de vous parce que, sans aucun doute, elle doit se méfier à ce sujet.

L'hypnotiste posa la tête dans ses mains et réfléchit.

— Il est dur pour un homme de ne pouvoir disposer de sa fille, dit Mwres assez mal à propos.

— Il faut que vous me donniez le nom et l'adresse de la jeune fille, dit l'hypnotiste, avec tous les détails concernant la chose, et, entre parenthèses, y a-t-il quelque argent dans l'affaire ?

Mwres hésita.

— Il y a une somme... en fait une somme considérable... placée à la Société des Routes Brevetées. La fortune de sa mère. C'est ce qui rend la chose si exaspérante.

— Parfaitement, dit l'hypnotiste.

Et il se mit à questionner Mwres. L'interrogatoire fut long.

Pendant ce temps, Elizebeθ Mwres, comme elle orthographiait son nom, ou Élisabeth Morris, comme une personne du XIX^e^ siècle l'aurait écrit, était assise dans une tranquille salle d'attente sous la grande plate-forme où descendait la machine volante de Paris. A côté d'elle était son amoureux, svelte et joli, lui lisant le poème qu'il avait écrit ce matin-là, pendant qu'il était de service sur la plate-forme. Quand la lecture fut achevée, ils restèrent un instant silencieux, puis, comme si c'eût été pour leur divertissement spécial, apparut dans le ciel la grande machine qui arrivait d'Amérique à toute allure.

D'abord ce fut une petite chose oblongue, indistincte et bleue dans la distance, entre les nuages floconneux, puis elle grandit rapidement, plus vaste et plus blanche, jusqu'à ce qu'ils en pussent voir les rangées de voiles séparées, large chacune de centaines de pieds, et le cadre grêle qu'elles supportaient, et

enfin même les sièges mobiles des passagers comme des lignes pointillées. Bien que la machine descendît, elle leur semblait grimper dans le ciel, et, sur l'étendue des toits de la cité, au-dessous, son ombre bondissait vers eux. Ils entendirent le sifflement de l'air et les appels de la sirène, stridents et vibrants, pour avertir de son arrivée, les gens de la plate-forme d'atterrissage. Brusquement, la note tomba d'une couple d'octaves et la machine disparut; le ciel était clair et vide et la jeune fille put reporter ses regards sur Denton, assis à côté d'elle.

Leur silence prit fin, et Denton, parlant une sorte de langage entrecoupé qui était, paraît-il, leur possession particulière — bien que depuis que le monde est monde tous les amants aient parlé cette langue — Denton lui dit comment eux aussi prendraient leur essor, un beau matin, laissant là tous les obstacles et toutes les difficultés pour voler vers une cité ravissante et ensoleillée qu'il connaissait au Japon, à mi-chemin autour du monde.

Elle aimait ce rêve, mais elle redoutait l'effort; elle opposait un perpétuel : « Quelque jour, mon très cher, quelque jour », à toutes ses instances pour que ce soit bientôt. Enfin, il y eut un conflit strident de sifflets et il lui fallut retourner à son service sur la plate-forme. Ils se séparèrent comme les amoureux se sont séparés depuis des milliers d'années. Elle suivit un passage jusqu'à un ascenseur et parvint ainsi à l'une des rues de Londres de cette époque, toute vitrée d'épaisses glaces avec des plates-formes mobiles allant sans cesse vers tous les quartiers de la cité. Par l'une de ces plates-formes elle retourna à ses appartements dans l'Hôtel des Femmes, où elle habitait et qui était en communication téléphonique avec tous les meilleurs professeurs du monde. Mais elle emportait dans son cœur tout le soleil qui les avait baignés de lumière, elle et Denton, et, à

cette clarté, la sagesse des meilleurs professeurs du monde semblait folie.

Elle passa une partie de l'après-midi dans le gymnase et elle prit son repas avec deux autres jeunes filles et leur chaperon commun, car c'était encore la coutume d'avoir des chaperons pour les jeunes filles des classes élevées qui n'avaient plus leur mère. Le chaperon avait ce jour-là un visiteur, homme vêtu de vert et de jaune, qui parlait d'une façon étonnante. Entre autres choses, il fit l'éloge d'un nouveau roman historique que l'un des grands conteurs populaires venait de publier. Le sujet, naturellement, était emprunté à l'époque de la reine Victoria et l'auteur, parmi d'agréables innovations, avait placé un petit argument avant chaque section de son histoire, en imitation des têtes de chapitres des livres de l'ancien temps, par exemple : « Comment les cochers de Pimlico arrêtèrent l'omnibus de Victoria et du grand pugilat qui s'ensuivit dans la Cour du Palais », ou bien : « Comment le policeman de Piccadilly fut victime de son devoir ». L'homme en vert et jaune ne tarissait pas d'éloges.

— Ces sentences énergiques, disait-il, sont admirables. Elles font apercevoir d'un coup d'œil ces époques tumultueuses et frénétiques, quand les hommes et les animaux se coudoyaient dans les rues sales et où la mort vous attendait à chaque tournant. La vie était la vie alors! Combien le monde devait paraître grand! combien merveilleux! Il y avait encore des parties du globe absolument inexplorées. Aujourd'hui nous avons presque aboli l'étonnement, nous menons une existence si ordonnée que le courage, l'endurance, la foi, toutes les nobles vertus semblent disparaître de la terre.

Il continua sur ce ton, captivant les pensées de la jeune fille, si bien que la vie qu'ils menaient, la vie du XXII^e^ siècle, dans Londres vaste et inextricable,

vie entremêlée d'essors vers tous les points du globe, lui semblait une monotone misère à côté de ce dédale du passé.

Tout d'abord Élisabeth ne se joignit pas à la conversation; toutefois, au bout de peu de temps, le sujet devint si intéressant qu'elle émit quelques timides observations. Mais il parut à peine la remarquer et poursuivit, décrivant une nouvelle méthode de divertir les gens. On se faisait hypnotiser et l'on vous suggestionnait alors, d'une façon si habile qu'on se figurait vivre dans les temps anciens. On pouvait jouer de petits romans dans le passé, aussi nettement que dans la réalité, et quand enfin on s'éveillait, on se rappelait tout ce qu'on s'imaginait avoir éprouvé comme si c'eût été réel.

— C'est une chose que nous avons cherchée depuis des années et des années, disait l'hypnotiste. Pratiquement, c'est un rêve artificiel et nous en avons enfin trouvé le moyen. Songez à tout ce que cela nous permet — notre expérience enrichie, les aventures possibles à nouveau, un refuge offert contre cette vie sordide et difficile! Songez donc!

— Et vous pouvez faire cela! dit avec curiosité le chaperon.

— La chose est enfin possible, répondit l'hypnotiste. Vous pouvez commander un rêve à votre gré.

Le chaperon fut la première à se faire hypnotiser, et, quand elle eut été réveillée, elle déclara avoir fait un songe merveilleux.

Les deux jeunes filles, encouragées par son enthousiasme, s'abandonnèrent aussi entre les mains de l'hypnotiste pour faire une excursion dans le passé romanesque. Personne n'engagea Élisabeth à essayer de ce nouvel amusement et ce fut enfin à sa propre requête qu'elle fut menée dans ce pays des rêves où il n'y a plus ni liberté de choix, ni volonté...

Ainsi le mal fut fait.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

	Pages
I. — Préface	7
II. — La Guerre dans les Airs	19
III. — La Machine à explorer le Temps	53
IV. — L'Ile du Docteur Moreau	63
V. — La Guerre des Mondes	101
VI. — Les Premiers Hommes dans la Lune	139
VII. — Quand le Dormeur s'éveillera	171
VIII. — Place aux Géants	219
IX. — Une Histoire des Temps à venir	233

OUVRAGES PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION :

H. DE BALZAC

PAGES CHOISIES
par E.-B. LANG
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
(*Un volume*)

LOUIS BERTRAND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAGES CHOISIES
avec une Introduction et des Notes
par PIERRE MOREAU
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
(*Un volume*).

NICOLAS MACHIAVEL

PAGES CHOISIES
avec une Introduction et des Notes
par ALFRED MORTIER
(*Un volume*)

ROMAIN ROLLAND

PAGES CHOISIES
avec une Introduction et des Notices
par MARCEL MARTINET
(*Deux volumes*)

JEAN IZOULET

PAGES CHOISIES DE LA CITÉ MODERNE
avec une Préface : LE CONFUCIUS DE L'OCCIDENT
par EMILE BOCQUILLON

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS

ETABLISSEMENTS BUSSON, IMPR[illegible] (18e)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00575421 5